

Je n'ai jamais dit qu'on devrait interdire aux nains l'entrée des musées nationaux. Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en a manqué ce jour-là. Attention ! Quand j'affirme que ce n'est pas l'envie qui m'en a manqué, j'ai l'air d'évoquer une pulsion lancinante, qui aurait duré pas mal de temps. C'est faux : ce sentiment honteux n'a fait que me traverser l'esprit comme l'éclair, dans une occasion précise.

En entrant dans cette salle du Prado, j'ai aperçu tout de suite, devant le portrait du nain Don Sebastian de Morra par Velasquez, un nain en chair et en os qui se tenait debout. Le monde entier, des Allemands, des Japonais, des Anglais, des Coréens le voyaient, cachant comme ils pouvaient leur stupéfaction et leur amusement – même les Espagnols qui pourtant, côté nains, en ont vu de toutes les couleurs depuis le fond des siècles.

C'était un matin de début d'été beau et déjà chaud après un hiver glacial, typique du climat contrasté de la meseta ibérique. Le soleil madrilène enveloppait d'une lumière gaie les deux personnes atteintes d'achondroplasie, le génie du peintre abolissant les trois cent cinquante ans qui les séparaient. On pouvait apprécier, par la même occasion, le peu de progrès accomplis par la médecine dans certains domaines pendant tout ce temps.

Don Sebastian, les deux moignons de ses mains sur les cuisses, la semelle de ses bottines tournées vers le spectateur, posait sur celui-ci un drôle de regard, surpris et légèrement dégoûté – ou peut-être que sous le front bombé, au-dessus du nez en pied de marmite et de la large bouche serrée entre barbe et

moustache, les yeux sombres enfoncés allaient sourire.

J'ai vu tout ça en moins de rien. J'ai voulu faire demi-tour illico, regagner la salle précédente pour y attendre que le nain ait débarrassé le parquet. Trop tard : il s'est tourné vers moi et m'a dit, d'une voix de canard à peine aimable :

- *Por favor, señor, puede usted levantarme en sus brazos ? Querria ver ese cuadro de cerca.*

- Je ne comprends pas l'espagnol, cher monsieur, mentis-je sans hésiter.

- Vous êtes Français ? répliqua-t-il dans notre langue avec un accent faubourien. Vous tombez à pic. Auriez-vous l'obligeance de me soulever dans vos bras ? Je voudrais voir ce tableau de plus près. Je ne pèse pas lourd, précisa-t-il avec un léger rire provocant.

C'est à ce moment que le honteux sentiment signalé plus haut m'a traversé l'esprit comme l'éclair. Mais était-il digne d'un homme qui protestait de son amour pour *toute* la race humaine, depuis quarante ans, de retourner sa veste pour une fois qu'il ne s'agissait plus d'agiter des idées générales, mais de passer à l'acte ?

S'il faut dire la vérité, je sentais aussi chez ce nain assez d'intelligence pour deviner le honteux sentiment, et assez de perversité pour ricaner à tue-tête et me poursuivre de ses sarcasmes si je me défilais.

Je me suis donc exécuté, en faisant de gros efforts pour avoir l'air naturel. Je l'ai soulevé dans mes bras tandis qu'il me passait le sien autour du cou. Enfin son visage s'est trouvé bien en face de celui de Don Sebastian de Morra. Comme lui, il a légèrement penché la tête sur le côté. Il était imberbe et portait les cheveux ras, mais à part ça on les aurait pris pour des jumeaux.

Il me serrait le cou avec une vigueur étonnante pour un bras de taille si réduite. Il avait exagéré en me racontant qu'il ne pesait pas lourd. Mais j'étais dans la force de l'âge, je pouvais tenir un bon moment sans tomber de fatigue. Le problème n'était pas là.

Le problème était que cette salle, où il y avait déjà beaucoup de monde à mon entrée, s'emplissait au-delà du raisonnable. À croire que la nouvelle s'était répandue comme le feu dans Madrid, et que les curieux de toute origine

rappliquaient par autocars entiers pour voir un Français bien mis, dans la force de l'âge, debout devant un des nains de Velasquez, un nain en chair et en os sur les bras.

Tout ce monde, bien entendu, semblait débarqué ici fortuitement et faisait comme si de rien n'était, ce qui en dit long sur la faculté de dissimulation de l'homme de la rue, toutes nations confondues.

J'aperçus soudain, sur mon flanc droit, par-dessus les courtes cuisses de mon fardeau, le visage de Mila Parangon. Sans un mot ni même un souffle, elle nous contemplait tous les deux avec une stupeur incrédule.

Je dois expliquer rapidement qui était Mila Parangon, et comment je la connaissais.

En ma qualité d'assistant à la Cour des Comptes – détaché de l'administration des douanes, je terminais ma troisième année à la Cour et j'espérais bien en faire trois de plus, si on était content de moi -, je faisais partie de la commission de la 3^{ème} chambre qui se penchait sur la gestion de la RMN (autrement dit la Réunion des Musées Nationaux) . *Le Petit chercheur de puces*, tableau injustement méconnu attribué à Murillo et volé à Madrid par Joseph Bonaparte, avait été mis en dépôt par le musée du Louvre au ministère des finances, au début des années 20, pour orner le bureau du secrétaire d'État au budget. Au cours du transfert des services du ministère à Bercy, *Le Petit chercheur de puces* (237 x 227 cm, tout de même) s'était volatilisé. Il figurait maintenant sur les inventaires parmi les « objets non localisés ».

Chargé d'obtenir des renseignements sur l'éventuelle re-localisation de ce tableau - parmi une douzaine d'autres toiles, statues et tapisseries - j'en avais profité pour améliorer mes médiocres connaissances de la peinture espagnole classique. C'est ainsi que j'avais fait la connaissance de Mila Parangon.

Déjà célèbre pour un ouvrage monumental sur l'œuvre du Greco – son analyse de *l'Enterrement du comte d'Orgaz* renvoyait les concurrentes au néant - elle venait de triompher en publiant une description pure et dure de sa vie bisexuelle, aussitôt traduite en plus de trente-six langues, qui lui valait d'être surnommée dans les milieux spécialisés *l'Entêtement du compte d'orgasmes*, ce

qui, j'en suis sûr, n'était pas pour lui déplaire.

Nous avons eu d'excellents rapports professionnels, malgré la difficulté de converser en gardant son sang-froid avec une personne toujours attrayante, qu'on voit, forcément, en train d'exécuter les acrobaties prodigieuses qu'elle rapporte dans ses confessions.

Difficulté pour moi, surtout, qui suis le genre de Français qu'imaginent les étrangères, n'ayant rien contre les acrobaties prodigieuses à condition qu'il y ait place pour le sentiment et la bonne humeur, et que leur récit soit l'occasion de se fendre la pèche – autant dire que le marquis de Sade me brise tristement les gonades, mais n'anticipons pas.

Nous nous étions quittés en bons termes. Mila Parangon, au contraire de la plupart de ses confrères et sœurs, n'était pas totalement dénuée de toute espèce de sens de l'humour. Aucun incident équivoque n'avait fait dégénérer nos rencontres, ce qui, soit dit en passant, démontre qu'on peut avoir un tempérament volcanique et prendre sur soi quand le devoir le commande.

Et Mila Parangon me surprenait un nain dans les bras, en plein Prado, nain qui m'enlaçait familièrement par le cou devant le portrait de Don Sebastian de Morra par Velasquez. Elle mit une main sur sa bouche puis, secouant sa tête de lionne toujours belle, elle dit d'une voix enrhumée par les excès de toute sorte :

- Chapeau !

Et elle disparut dans la foule. Désespéré, j'allais poser mon fardeau à terre en prétextant l'épuisement, quand il grommela :

- Supposez que nous ayons vécu à l'époque de Velasquez : à votre avis, duquel de nous deux aurait-il fait le portrait ?

- De vous, bien sûr, répondis-je étourdiment. Il n'y a rien en moi qui aurait pu l'intéresser.

- Tandis qu'en moi, c'est évident, n'est-ce pas ? insinua-t-il avec un regard en dessous.

- Je n'ai jamais dit ça ! fis-je, pris de court.

- Ne vous excusez pas, je sais à quoi m'en tenir.

Il regarda une dernière fois le tableau, et je l'entendis soupirer :

- Savoir que Velasquez aurait aimé faire mon portrait est une mince consolation.

Il tourna vers moi le double imberbe du visage de Don Sebastian, son regard aussi mystérieux planté dans le mien.

- Vous pouvez me reposer.

Une fois sur le parquet, il leva la main tandis que la voix de canard atrabilaire ricanait :

- À charge de revanche.

Et tandis que je serrais cette menotte nerveuse :

- Si nous nous revoyons, vous pourrez m'appeler Willy. Et vous, votre nom ?

- Jean-Jules, avouai-je.

Il porta la main à sa bouche et se détourna vite, comme s'il contenait un fou rire, disparaissant instantanément dans le public qui se dispersait.

J'ai vu les autres nains de Velasquez. On reproche parfois à ce peintre sa complaisance à choisir des nains pour sujet. J'y vois, au contraire, la preuve d'un esprit dénué de préjugés et rétif à toute forme de contrainte, pour qui une personne de taille modeste tient une place au moins aussi remarquable qu'Innocent X dans la Création – ce qui m'amène à regretter qu'il n'y ait pas de nains dans l'œuvre de Francis Bacon, et qu'il leur préfère Innocent X quand il parodie Velasquez.

J'ai donc vu Francisco Lezcano, avec son visage d'enfant issu d'un milieu défavorisé, Antonio l'Anglais, déguisé en gentilhomme adulte et trahi par l'énormité de son chien, El Primo, coiffé d'un grand béret à la Rembrandt, un encrier à ses pieds, rédigeant sans doute la généalogie de tous les nains d'Espagne et du Portugal.

Mais aucun ne me faisait une impression aussi forte que Don Sebastian de Morra. Je suis revenu à lui. Il m'a semblé soudain que la distance entre nous s'était réduite, que son regard n'était plus dégoûté mais comme encourageant, et que son visage m'était déjà familier.

Il y a dans tout déménagement une période plus ou moins longue où on ne sait plus où on est. On ne sait même plus si on est encore soi-même ou devenu quelqu'un d'autre, incapable de deviner si ce transfert aura des conséquences heureuses ou funestes. Je vivais un de ces moments d'égarement.

Sur mes instructions approximatives, les déménageurs avaient rangé les meubles dans une des chambres et dans l'entrée. Mon lit, ridiculement étroit, occupait l'autre chambre, qui mesurait cinq mètres sur six. Dans la pièce principale, les hommes de peine avaient déposé au hasard les caisses qui contenaient mes effets personnels, papiers, livres, disques, outils, plus un tas d'objets dont j'avais oublié l'existence avant de les emballer.

Mon regard désemparé se promenait là-dessus, un survol funèbre – qu'on se souvienne de la séquence finale de *Citizen Kane*, la camera planant au-dessus des richesses amassées par le vieux tyran interprété par le jeune Welles. Et je me posais la même question que se serait posée le vieillard s'il avait survécu pour voir ça :

- Qu'est-ce que je fabrique ici ?

Un an plus tôt, l'étude Fourche-Ulrich (Recherche d'héritiers – Généalogie) m'avait écrit. M.Ulrich m'informait, dans un style ambigu, qu'un parent dont il taisait le nom, donc doublement inconnu de moi, me laissait un héritage, et de ce que ça allait me coûter. J'avais signé des papiers en vertu desquels j'acceptais qu'il ne me reste à peu près rien, et je n'y avais plus pensé.

J'habitais alors rue Lamartine un appartement que je tenais de mes parents –

je suis fils unique, et aujourd'hui orphelin. La maison était infestée d'artistes de toute provenance, intermittents ailleurs mais d'une implacable permanence dans nos locaux, plus quelques loubavitch effacés, heureux que la providence leur envoie un goy pour leur ouvrir le portail sur la rue le samedi. Ces bougres mettaient chez nous un pittoresque certain, en me rendant la vie, surtout la nuit, très difficile. J'avais des horaires, eux non, dormant quand j'étais au travail et déchaînés dès que je me mettais au lit.

Chaque fois que je m'étais manifesté, en évoquant, avec un sourire bonasse, l'éventualité que je puisse dormir la nuit sans déranger personne, j'avais reçu un accueil chaleureux qui n'avait été suivi d'aucun effet. Idem quand je m'étais présenté au commissariat de police - après un terrible débat avec ma conscience, car le nom seul de dénonciateur me donne la nausée.

J'avais essayé de m'organiser : insonorisation, boules quiès, somnifères en quantité de plus en plus proche de la dose létale. Enfin j'avais compris que la seule solution était de déménager.

Et c'est alors que M.Ulrich en personne m'avait téléphoné, à la Cour des Comptes, pour me proposer un rendez-vous à son étude avenue de Friedland.

Il m'avait accueilli dans un bureau immense, des toiles de maître aux quatre coins - mon œil aigu s'était aussitôt promené dessus, au cas où *Le Petit chercheur de puces* se serait trouvé parmi elles, mais rien.

M.Ulrich, dont la ressemblance avec saint Charles Borromée était frappante, m'a montré d'emblée une déférence qui frisait l'obséquiosité. J'ai compris aussitôt que je faisais un gros héritage, et que sa commission, donc son comportement, s'en ressentait.

Je ne me trompais pas : tout fisc et tous frais de généalogiste payés, je me retrouvais propriétaire d'un appartement de deux cents vingt mètres carrés rue du maréchal Harispe, au bord du Champ de Mars.

Le cousin au huitième degré dont j'héritais n'était autre que le cinéaste Douglas Borodine, mort récemment dans sa quatre-vingt douzième année, poignardé par un mari trompé. L'affaire avait défrayé la chronique, et Clémence (mon amie) m'avait avoué que Borodine, dont elle était l'assistante

au milieu des années 80, avait réussi à la sauter par surprise dans une cellule monastique sur le tournage des *Mousquetaires au couvent*.

Borodine avait été un artiste prolifique, sauf, par bonheur, en matière de descendance. Tous les plateaux de cinéma, d'Épinay à Joinville et de Boulogne à Saint-Maurice, connaissaient sa silhouette élégante jamais courbée par les ans. Mais personne n'était capable de dire si les innombrables femmes, de la star à la technicienne de surface, qu'il avait attirées sur son canapé, étaient sensibles plutôt à son charme, indéniable, à son prestige de metteur en scène, discuté mais existant, ou à sa fortune, qui n'était pas insignifiante.

Il s'était spécialisé dans les sujets historiques, qu'il traitait à l'américaine, c'est-à-dire sans se laisser impressionner par l'Histoire. Il avait tourné aussi pas mal de films en costumes tirés du vieux répertoire, théâtre ou opérette – c'est une époque révolue, grâce à Dieu. Clémence avait travaillé encore deux années avec lui après l'incident que j'ai évoqué. Elle m'avait raconté une scène vécue, fantastique, et d'une certaine façon prémonitoire.

C'était à Rome, où Borodine tournait à Cinecittà *L'Enlèvement des Sabines*, en double version. Un soir, par très beau temps, les clients du Grand Hôtel de Paris, où il résidait, dînaient tranquillement à la salle à manger en plein air. Au bar se tenait le beau prince Rossini, capitaine de la garde papale, en tenue civile, qui sirotait un alexandra en regardant les étrangères. Borodine avait surgi soudain, tout nu, masquant des deux mains son zizi dressé par les médications. Le père d'une jeune actrice de complément le poursuivait en brandissant un pistolet de gros calibre. Ils avaient couru un moment entre les tables, parmi les dîneurs hurlant de terreur, avant de disparaître dans les cuisines de l'hôtel.

Borodine, s'étant remis sans une égratignure de cette affaire, avait ensuite essayé Clémence comme co-scénariste sur *Guillaume Tell* - très gros succès populaire. C'est dans ce film qu'il avait trouvé et placé la réplique dont tout le monde se souvient, de Tell à son fils, quand ce dernier affirme qu'il se dispose à égorger de ses mains l'infâme bailli Gessler :

- Non, mon fils ! C'est à l'homme adulte seul qu'appartient le triste privilège

d'égorger son semblable !

Voilà le personnage dont je m'étais trouvé, à mon insu, le cousin au huitième degré.

- Dommage pour vous qu'il y ait un second héritier, me dit Ulrich en agitant son grand nez de haut en bas.

- Ah ! nous sommes deux ? fis-je déçu, car je voyais instantanément quelqu'un me dépouiller de la moitié de mes biens.

- Oui. Mais ça ne pose aucun problème pratique : l'autre hérite d'un bien immobilier d'une valeur exactement identique à celle du vôtre. C'est un fait plutôt rare. À tous points de vue... ajouta-t-il avec un petit rire.

Je ne voyais pas bien ce qu'il y avait de risible là-dedans. Mais je n'avais pas insisté.

Dans les huit jours qui s'étaient écoulés entre ma visite chez Fourche-Ulrich et la remise de l'acte de propriété par le notaire, j'avais beaucoup réfléchi.

Autant l'avouer : la rue du maréchal Harispe, et le quartier du Champ de Mars en général, n'exercent pas sur moi un attrait irrésistible. J'aurais pu mettre ma nouvelle propriété en location et en tirer de beaux revenus, vu le prix des loyers dans l'arrondissement. Mais un incident dramatique m'a décidé à quitter la rue Lamartine sans plus attendre.

J'étais allé retrouver Clémence pour un week-end. Elle était devenue réalisatrice à la télévision et tournait, dans la Drôme, un documentaire biographique sur un vieux philosophe d'une intolérance délicieuse.

À mon retour rue Lamartine, je trouvai quelqu'un dans mon lit. Il s'agissait d'une malheureuse créature qui habitait la maison, actrice et maîtresse d'un metteur en scène de café-théâtre qui la trompait activement. Elle était entrée chez moi par une fenêtre que j'avais dû mal fermer en partant. Elle s'était couchée dans mon lit, avant d'avaler un plein sac à dos de barbituriques.

Pourquoi avait-elle choisi mon appartement pour y mettre fin à ses jours ? Son amant, qui endurait très mal sa culpabilité, me confia entre deux sanglots que la défunte avait beaucoup de sympathie pour moi. On va penser que je défends un sentiment contre nature, mais je crois sincèrement qu'on gagne à

être antipathique à certaines personnes.

C'est ainsi que je décidai de m'installer, au moins provisoirement, rue du maréchal Harispe.

Et j'étais là, à présent, sans force ni ressort, devant cette légion de caisses rangées comme une armée de guerriers chinois en terre cuite, qu'il ne me restait plus qu'à ouvrir et à vider.

Je trouvai le courage de faire mon lit. Puis je sortis pour aller dîner dans le quartier où, à ce qu'on m'avait dit, les bons restaurants bon marché ne manquaient pas – ce qui se révélerait exagéré.

Hanté par la mésaventure qui m'avait fait fuir la rue Lamartine, je fermai toutes les fenêtres. Borodine, espérant peut-être échapper à son destin, y avait fait poser des volets métalliques dignes de la dernière séquence de *Scarface*, quoique dépourvus de meurtrières. Je fermai avec le même soin la serrure cinq points de la porte blindée. Car même au cinquième étage, par ces temps-ci on n'est sûr de rien. Enfin j'appelai l'ascenseur.

En l'attendant, j'admirais le vaste palier au sol recouvert d'un tapis épais orné de grandes fleurs élégantes.

La porte d'en face était exactement semblable à la mienne. Cependant j'avais entraperçu, en dirigeant mes déménageurs du haut de l'escalier, un ouvrier qui travaillait sur le mur de droite de cette porte. Je constatai que son travail avait abaissé le bouton de la sonnette, qui se trouvait maintenant à environ un mètre vingt du sol. Dans le panneau de la porte elle-même, le viseur de sécurité avait été descendu à la même hauteur.

Comme l'ascenseur atteignait mon étage, la porte d'en face s'entrebâilla. Puis elle s'ouvrit en grand, et une personne frappée d'achondroplasie apparut sur le seuil. Je gardais de lui un souvenir assez cuisant, même un an après, pour reconnaître Willy.

La première fois, j'avais esquivé son invitation. Il m'avait dit, de sa voix qui m'abîmait les tympans :

- Vous me reconnaissez ? Je me vois encore dans vos bras au Prado l'an passé ! On ne va pas rester à bavarder sur le palier, entrez.

Je m'en étais tiré encore un coup par un mensonge effronté : on m'attendait pour dîner à l'autre bout de Paris, j'étais déjà en retard, un vendredi surtout, jour fameux pour sa pénurie de taxis.

Que j'aie eu envie de savoir ce qu'il faisait là, c'était vrai. Je suis capable de m'habituer à pas mal de choses. Mais aujourd'hui, il fallait que je m'habitue à l'idée que mon voisin de palier était le sosie d'un nain de Velasquez. L'idée que j'allais l'avoir sur les bras derechef, et pour bien plus de temps qu'il n'en faut pour admirer les trésors du Prado, me donnait la chair de poule.

Je m'étais donc habilement défilé. Mon travail à la Cour, à mesure que la date de remise de mon enquête se rapprochait, devenait écrasant. Je partais tôt le matin et rentrais à la nuit tombée. J'évitais de prendre l'ascenseur, montant sur la pointe des pieds les cinq étages recouverts du tapis à ramage, dans l'espoir de ne pas alerter Willy.

Le week-end, j'allais retrouver Clémence en Bretagne, où elle tournait un documentaire sur les patrons de chalutiers du Guilvinec. Par chance, je suis sensible au charme du pays bigouden, à ses poissons, à son beurre demi-sel et à ses pommes de terre nouvelles – sans parler des épitaphes communistes du cimetière de Lesconil, aussi curieuses que le phare de Penmarch.

Dieu sait combien de temps j'aurais réussi à éviter Willy, si le sort qui me poursuivait avec ce nain ne s'était acharné sur moi.

Un matin, je quittai mon domicile dans un état de fébrilité compréhensible : un courrier électronique, reçu juste avant mon départ, m'avait appris la réapparition du *Petit chercheur de puces* dans les réserves du musée de Clermont-Ferrand.

Deux sentiments se partageaient mon esprit : comme admirateur de Murillo, j'étais transporté à l'idée qu'une de ses œuvres, même controversée, soit rendue à la nation ; comme censeur, je perdais l'occasion de révéler au public l'incurie inouïe du ministère des finances en matière d'œuvres d'art.

Or, en partant, je me trouvai incapable de fermer ma porte à double tour, ni de la rouvrir. Je trifouillais ma serrure depuis cinq minutes, en faisant tous mes efforts pour ne pas éveiller l'oreille de mon voisin, quand, hélas ! il apparut sur le pas de sa propre porte.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Je ne peux plus ni rouvrir ma porte, ni la fermer.

- Je connais ce genre de situation, soupira-t-il avec cet air de martyr obscur et résigné qui devait bientôt me mettre une boule dans la gorge. Vous êtes sûr d'avoir la bonne clé ?

Cette question me fit sursauter. En prenant possession de l'appartement, j'avais fait modifier la combinaison de la serrure. Le serrurier m'avait donné trois nouvelles clés. L'une reposait dans mon coffre au Crédit Agricole de la rue Saint-Dominique – avec 236 dollars dont j'attendais la remontée. La seconde se trouvait dans ma main. La troisième...

- Je suis un triste crétin, avouai-je en baissant le nez. J'ai ouvert de l'intérieur avec mon autre clé, et je l'ai laissée dans la serrure quand j'ai tiré la porte.

Willy ricana doucement et il rentra chez lui, pour réapparaître un instant plus tard, porteur d'un marteau proportionné à sa taille.

- N'allez pas croire que je mette votre force en doute, ne pus-je m'empêcher d'observer, mais vous n'espérez quand même pas défoncer une porte blindée avec cet outil ?

- J'espère seulement vous tirer d'affaire. Si toutefois vous n'y voyez pas d'abjection.

- Je n'ai jamais dit ça ! bredouillai-je atterré.

Il haussa les épaules, me prit la clé de la main avec la brusquerie d'une petite tzigane vous arrachant la pièce que vous lui tendez. Il enfonça la clé dans la serrure, puis donna dessus un coup assez fort de son petit marteau. On entendit dans l'appartement le bruit de l'autre clé qui tombait sur le parquet. Et Willy ouvrit ma porte.

- Élémentaire de connaître ce truc, grogna sa voix désagréable, quand on se dit propriétaire d'une porte blindée.

Qu'est-ce que je pouvais faire à présent ? Moi qui essayais depuis des jours d'échapper à son invitation, je l'ai invité à prendre un verre chez moi à mon retour du travail. Il a accepté sur le champ, le plus naturellement du monde.

J'appris dans la journée, avec un mélange de tristesse et de soulagement, que *Le Petit chercheur de puces* de Clermont-Ferrand n'était pas le mien. Il s'agissait d'une toile homonyme, œuvre d'un peintre régional mort en 1886, aux sujets pleins d'émotion - sa cote montait en flèche depuis que le style pompier revenait à la mode, et mon intervention eut au moins le mérite d'accroître sa gloire posthume.

À la fin de cette journée contrastée, j'avais besoin de silence et de solitude. Autant dire qu'avoir Willy chez moi à l'apéritif ne m'amusait pas trop.

J'avais presque fini de déballer et de ranger le contenu de mes caisses. Nous nous sommes installés dans la pièce principale, où mon téléviseur, et mes pauvres fauteuils de la rue Lamartine, semblaient aussi minuscules que mon pauvre lit dans ma chambre. Et que dire de Willy, qu'il fallait chercher des yeux un bon moment sur cette étendue désolée avant de l'apercevoir ?

Apparemment, il n'en avait cure. Prenant appui des deux mains sur les coussins du canapé, il fit un rétablissement suivi d'une sorte de mouvement de gymnastique d'une agilité stupéfiante. Et je le vis assis en face de moi, les mains sur les cuisses, me montrant les semelles de ses chaussures, exactement la pose de Don Sebastian de Morra dans le tableau de Velasquez. Je vis aussi

son regard se porter vers les rayons où j'avais rangé mes cassettes video.

- J'espère que vous êtes cinéphile ? me demanda-t-il.

- Acharné. Et vous ?

- Forcené. Nous aurons au moins un sujet de dispute.

Je ris, non sans un peu d'inquiétude. Puis nous avons échangé nos informations en buvant un verre. Il en ressortit que nous étions l'un et l'autre cousins de Douglas Borodine, et tous deux au huitième degré.

Ce lointain cousinage n'avait rien d'exceptionnel dans mon cas. L'exception, c'est de mourir sans laisser de cousins, même au huitième degré : statistiquement, donc, les généalogistes ne peuvent que faire fortune. Le cas de Willy paraissait plus complexe. Mais il me l'a décomplexé en deux mots.

- L'étude Fourche-Ulrich a obtenu ce que j'ai cherché en vain toute ma vie. Le jour où mes parents ont dû admettre que ma croissance était terminée, j'avais six ans. Ils m'ont abandonné à l'Assistance Publique. Fourche-Ulrich a établi la parenté de mon père avec Borodine, et ils ont fini par retrouver sa trace. Ma mère morte, il vivait ses derniers jours à Buenos Aires. Il était moribond quand ils ont mis la main sur lui. Il leur a confié in extremis - en pleurant, paraît-il, le vieux salaud, après trente-deux ans sans une larme sur mon sort ! - l'existence d'un fils nommé Willy, et mesurant un mètre vingt.

- Mais ton père et ta mère, eux ?... demandai-je.

Il leva la main avec une autorité sans compromis.

- Vous m'êtes sympathique, nous sommes appelés à nous revoir souvent. Alors, autant vous le dire tout de suite : je ne tutoie pas, et je ne supporte pas qu'on me tutoie. Mes parents me tutoyaient. C'est sans doute la cause de mon dégoût pour le tutoiement. Tous les psychologues que j'ai approchés me l'ont dit. Et croyez-moi, j'en ai approché un paquet.

- Excusez-moi, bredouillai-je en sentant la chaleur de la honte à mon front.

- Assez là-dessus. Vous vouliez savoir si mon père et ma mère mesureraient plus d'un mètre vingt, eux ? Oui. L'achondroplasie vous tombe dessus par mutation génétique. Les parents y sont rarement pour quelque chose. Et les médecins n'y comprennent rien. Voilà, conclut-il en souriant d'un air urbain et

vaguement menaçant. Nous n'en parlerons plus. Sauf en cas de force majeure, ça va de soi.

- Qu'appellez-vous un cas de force majeure, en l'occurrence ? m'enquis-je prudemment.

- Permettez que le choix m'appartienne.

Nous avons bu quelques verres. L'atmosphère est devenue plus cordiale, puis franchement détendue.

Borodine était donc propriétaire de deux appartements, d'une superficie parfaitement égale, dans cet immeuble. Celui dont avait hérité Willy était, il ne me le cachait pas, beaucoup plus agréable que le mien. Chez lui, la pièce principale donnait sur les arbres du Champ de Mars, comme la chambre où il s'était installé. Elles recevaient le soleil toute la journée : il en profiterait pour se faire bronzer aux beaux jours.

- Ne vous fiez pas à mon teint, mon corps entier dore magnifiquement.

Les anecdotes que je lui ai racontées sur Borodine l'ont fait beaucoup rire. Puis je lui ai parlé, sans m'étendre sur le détail, de mes travaux à la Cour des Comptes. Il compatit, sincèrement je crois, quand je lui décrivis mes accès alternés de joie et de dépression dans ma quête du *Petit chercheur de puces*.

Nous en étions là quand, vaincu par la boisson et la fatigue d'une journée dure et d'une productivité nulle, je bâillai largement, en masquant trop tard ce bâillement derrière ma main.

Instantanément, Willy sauta du canapé avec autant d'agilité qu'il y était grimpé.

- Ma présence vous fait bâiller ? fit-il du ton doucereux que j'allais apprendre à redouter. Je vous prie de m'excuser. Prévenez-moi quand vous serez réveillé.

Je n'avais pas eu le temps de placer un mot que j'entendais la porte claquer.

Le départ rageur de Willy m'avait laissé déconfit et, dans une certaine mesure, chagriné.

Un sourd sentiment de culpabilité m'habitait. Comme si j'avais vu, en effet, de l'abjection dans sa tentative – réussie – d'ouvrir ma porte. Et comme si c'était bien sa présence qui m'avait fait bâiller, avant qu'il n'exécute son étonnant saut de carpe pour partir, en claquant, à faire trembler l'immeuble, cette même porte qu'il avait ouverte avec tant de brio.

Je donne les précisions qui suivent, parce qu'elles sont importantes pour bien comprendre la suite de mon récit.

Ma première pensée ? Je m'étais débarrassé à bon compte d'un caractériel qui m'embêtait. Je ne me suis jamais laissé marcher sur les pieds par aucun caractériel. Je ne me suis jamais laissé mener en bateau, ni autrement, par aucune caractérielle. Je suis un homme de devoir avant tout, affable, plutôt sociable, et charitable en dépit de l'envie. Mais je suis né sous le signe du Lion.

Cependant, le problème était ailleurs : je n'avais pas affaire à un caractériel dont on se débarrasse d'un grand coup de pompe dans le cul, comme Gabin en menace Jules Berry dans *Le Jour se lève*. J'avais affaire à un caractériel nain.

J'étais donc, malgré mes prétentions, un être capable de blesser l'âme d'une personne de petite taille. Or, si je devais me montrer affable et charitable, n'était-ce pas, en priorité, avec une personne que sa seule taille condamnait à vivre, sinon en marge de la société, au moins sur une ligne parallèle ?

En énumérant mes qualités humaines, j'ai omis de signaler que je suis aussi

farouchement républicain. Or, la République n'a-t-elle pas gravé quelque part : « *Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits* », sous-entendu : « *quelle que soit leur taille* » ? Un vrai républicain peut-il donc se faire complice de l'injustice qui parallélise les personnes de taille réduite (Willy préférerait cette manière de s'exprimer, j'y reviendrai) ?

Bref, après un « bon débarras ! » instinctif – j'aurai l'occasion de revenir également sur cette affreuse notion d'instinct -, il m'a bien fallu admettre que le départ de Willy, donc le fait que nous étions maintenant fâchés, me contrariaient. Il y avait dans cette contrariété de la honte. Et la honte est, si j'ose dire, le talon d'Achille de ma conscience.

C'est dans ces dispositions que j'attendais des nouvelles du *Petit chercheur de puces*. J'imaginai l'instant où je devrais confirmer dans le compte-rendu de mon enquête, avec l'ironie glaciale du censeur qui s'est fait de l'intransigeance une religion, qu'il s'agissait, définitivement, d'un « objet non localisé ».

Et je ricanais en mon for intérieur, en constatant qu'un ministère, doué d'une telle ubiquité qu'il retrouverait un fraudeur au fond de la forêt amazonienne, était incapable de remettre la main sur une toile de 227 x 237 cm volatilisée entre la rue de Rivoli et le quai de Bercy.

Dans cette affaire, un détail - non imputable au ministère des finances ni au musée du Louvre, soyons honnête - me défrisait. Pourquoi *Le Petit chercheur de puces* ? Pourquoi pas *Le Chercheur de puces*, tout court ? Brusquement, cette volonté de diminuer le sujet du tableau me choquait.

Sans parler de la sensiblerie larmoyante qu'on sentait derrière cette allusion à la jeunesse du personnage, à son dénuement, à sa façon maladroite de traquer les puces dans ses sous-vêtements en loques, et surtout à sa taille.

Petit, à y bien regarder, n'est pas un mot touchant, mais tout simplement un vilain mot.

Un collègue à la Cour m'avait repassé un de ces sales rhumes de printemps, qui traînait entre les lambris de la rue Cambon en décimant le personnel, et jusqu'aux présidents – la procureure générale en personne avait dû s'aliter. J'ai obtenu de mes supérieurs la permission de rester chez moi pour travailler , un

vendredi, en espérant être rétabli le lundi suivant.

Je m'étais convaincu que je devait renouer des relations correctes avec Willy. Mais je voulais absolument éviter qu'elle ne prennent un tour contraignant. Bien lui montrer, en somme, que pour moi un voisin était un voisin, sans égard pour ses mensurations. Une personne qu'on salue, à qui on adresse quelques mots de politesse, et on en reste là.

Je croyais que c'était possible avec Willy. Je ne le connaissais pas.

J'étais donc chez moi, ce vendredi matin, ayant avalé un litre de lait brûlant coupé de rhum, ainsi qu'une bonne ration de pilules homéopathiques. Je transpirais à flots, je me sentais la tête de la grosseur d'un ballon de basket, et j'éternuais copieusement sur mes papiers.

Sur le coup de dix heures, j'entendis des éclats de voix sur le palier. Une voix d'homme, jeune et grave, répondait à une voix de canard furieux qui ne pouvait appartenir qu'à Willy.

En m'approchant sans bruit de ma porte, que je n'avais pas l'intention d'ouvrir, je perçus distinctement la voix jeune et grave qui criait :

- Espèce de sale nain !

Une telle ignominie me fit oublier toute prudence, et j'ouvris. Sur le palier, cramponné des deux mains à la rampe de l'escalier, Willy essayait de passer la tête entre deux barreaux, en hurlant :

- Comment ? Comment ?

- J'ai dit : espèce de sale nain ! répondit la voix jeune et grave déjà au quatrième étage.

Alors Willy écarta son visage de la rampe, et il cria, avec une puissance stupéfiante pour des poumons d'un volume si réduit :

- Sinistre *trudiikii* !

L'autre voix répondit par un flot d'insultes que je ne peux pas répéter. Qu'on sache pourtant qu'elles mettaient en cause la vertu de la mère de Willy, en lui promettant les pires sévices à commencer par les sexuels – par bonheur pour elle, la malheureuse femme était morte depuis plus de quinze ans.

Enfin, le silence se rétablit dans l'escalier, troublé seulement par les

halètements rauques de Willy. Il avait incrusté de nouveau son visage entre les barreaux de la rampe.

- Qu'est-ce qu'on vous a fait ? demandai-je d'une voix douce et amicale.

Il s'écarta brusquement de la rampe, sans la lâcher, de sorte qu'il avait l'air d'un hors la loi cramponné à la grille de sa cellule dans un western. Il avait cessé de haleter, mais son visage, marqué de deux traits verticaux cramoisis, était couvert de sueur.

- Vous avez entendu ce qu'a osé me dire ce voyou ?

- J'ai entendu vos cris, et je suis accouru aussitôt à la rescousse, mentis-je sans vergogne.

- Il m'a insulté, en faisant une allusion ignoble à ma taille ! Venez voir.

- Je suis très enrhumé, tentai-je de m'excuser.

- Ne vous inquiétez pas, je suis vacciné. Entrez.

Cette fois-ci, je ne pouvais plus y couper. Ou alors nous étions fâchés définitivement, ce que je ne pouvais pas envisager pour les raisons que j'ai indiquées. Je suis donc entré chez lui.

L'appartement que m'avait légué Borodine était vaste. Mais celui de Willy, meublé comme une maison de poupée – une poupée d'un mètre vingt – semblait démesuré. La pièce principale, qui donnait effectivement sur le Champ de Mars, était envahie par la lumière. Un gigantesque téléviseur à écran plasma, installé devant le canapé miniature, renforçait l'impression d'immensité qui vous étreignait en entrant.

Willy me confia qu'il venait de s'offrir ce téléviseur, ainsi qu'un graveur de DVD haute définition à disque dur, dernier cri. Ne parvenant pas à utiliser convenablement ces appareils, il avait supplié le service après-vente de le tirer de là. Un jeune garçon à la voix grave s'était présenté trois jours après. Au premier abord, l'apparence du jeune garçon avait enchanté Willy. Il allait tout de suite déchanter.

- Vous n' imaginez pas ce que j'ai enduré. Il m'a aboyé après tout le temps qu'il est resté ici. Il me traitait de « nullard absolu », incapable d'exécuter des manœuvres à la portée d'un bonobo - vous connaissez la réputation des

bonobos ? Une femme l'a appelé sur son téléphone, et il a roucoulé pendant un quart d'heure, le sourire aux lèvres, en faisant les cent pas devant moi comme si je n'avais jamais existé. Et quand il a eu terminé, il s'est remis à me hurler dessus comme un âne.

- Scandaleux ! Et vous ?

- Pas un mot. Je l'ai laissé terminer son travail, en courbant l'échine. Mais quand il m'a fait signer son papier, avant de partir, j'ai écrit, en lettres d'imprimerie : « TRAVAIL MÉDIOCRE EXÉCUTÉ PAR UN DANGEREUX CARACTÉRIEL ». Croyez-moi si vous voulez, ce n'est pas tant ça qui l'a rendu fou furieux que mon refus de lui donner un centime de pourboire.

- D'où cette insulte inadmissible ?

- Vous connaissez donc des insultes admissibles, surtout pour une personne de ma configuration ?

- Bien sûr que non ! répondis-je en catastrophe. Mais je vous ai entendu lui crier qu'il était ?...

- Un sinistre *trudiikü* ! Et je le maintiens !

Il nota mon étonnement, aussi ajouta-t-il, avec un soupir méprisant et une nuance d'ironie :

- *Trudiikü* est un mot emprunté à la langue turque. Un terme générique, pour désigner la racaille qui fait de notre vie un enfer.

Saisi d'une crise d'éternuements de près d'une demi-minute, je lui demandai enfin la permission de retourner me soigner.

- Je vous en prie, m'accorda-t-il d'un ton presque aimable. Merci de votre intervention. Et excusez-moi de vous avoir quitté un peu abruptement l'autre fois. J'ai du mal à contrôler mes nerfs, dès que je me sens visé.

C'était, en gros, ce que j'avais cru comprendre. Il m'a raccompagné à la porte, et nous nous sommes serré la main.

- Quand vous serez guéri, me dit-il avant de refermer, il faudra que nous parlions cinéma.

Je me suis couché de bonne heure. À cause de mon état fiévreux, sans doute, cette histoire de *trudiikü* m'a torturé la cervelle une bonne partie de la nuit. Avec le penchant dramatique attaché au mauvais sommeil, je regardais autour de moi, j'examinais mon passé, j'envisageais le futur, et j'étais épouvanté par la quantité de *trudiikiis* en tous genres que j'avais dû et devrais encore affronter, ou simplement côtoyer.

J'entends par côtoyer ce qui concerne la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat, mais également l'impression et le soupçon. Et dans ma triste insomnie, j'étais bien forcé de constater que je vivais environné, cerné, assiégé, persécuté par les *trudiikiis*. Leurs intrusions, leurs assauts, leurs provocations, leur simple façon d'étaler leur existence avec un sans-gêne cynique, Willy voyait juste : c'était bien ce qui vous empêchait de voir la vie comme une promenade bucolique dans un paysage radieux.

J'avais toujours pensé que le larbinat et le lèche culisme étaient les mamelles de la société française. Dans mon cauchemar, je réalisais tout à coup que l'éclatante santé du lèche culisme et du larbinat reposait largement sur les épaules des *trudiikiis*.

La tête farcie à éclater de *trudiikiis*, je me suis enfin endormi, comme une brute, sur le coup de trois heures du matin,

À mon grand étonnement, je me sentais beaucoup mieux à mon réveil. J'avais soigné mon rhume avec tant d'énergie qu'en une nuit, bien qu'agitée, il avait pratiquement disparu. Les *trudiikiis* eux-mêmes s'évanouissaient.

Vers la fin de l'après-midi, Willy est venu prendre de mes nouvelles. Il tenait

son petit marteau à la main, et en jouait avec une virtuosité de tambour-major. Je me suis d'abord demandé sur quoi il allait taper, puis j'ai réalisé qu'il avait simplement pris son outil pour atteindre le bouton de ma sonnette.

Il m'avait à peine regardé qu'il a déclaré :

- Vous êtes guéri. Mais je vous conseille de garder la chambre encore aujourd'hui. J'ai consulté les programmes de télévision, a-t-il ajouté. C'est samedi, donc il n'y a rien. Je vous inviterais bien à voir un de mes enregistrements, mais mon mobilier n'est pas conçu pour les gens de votre espèce.

Il jeta un coup d'œil sur mon mobilier à moi. Je n'avais pas encore eu le temps de l'augmenter pour combler les vides qui béaient un peu partout, surtout depuis que j'avais fait disparaître mes caisses.

Le visage de marbre – sa ressemblance avec Don Sebastian de Morra me saisissait, encore un coup - il examina de près mon poste de télévision ainsi que mon magnétoscope, tous deux obsolètes mais auxquels j'étais sentimentalement attaché.

- Vous n'avez pas de lecteur de DVD ?

Je lui jurai que cet achat figurait parmi mes priorités. Ce n'était pas vrai, mais je sentais que ça allait le devenir. Il regarda ma collection de cassettes. Il y découvrit *Rancho notorious*, en français *L'Ange des maudits* - c'est le western fameux de Fritz Lang dans lequel Marlène Dietrich incarne, avec un naturel sidérant, une chanteuse de saloon devenue cheftaine d'une bande d'outlaws des plus prospères, et qui rencontre son destin sous les traits conjugués de Mel Ferrer et d'Arthur Kennedy.

- J'ai revu ça sur le câble l'autre soir, dit Willy. Ça a confirmé ma première impression : excepté l'interprétation de Jack Elam, c'est très mauvais. Je donne le film entier pour un seul plan des *Rapaces*.

Sans mettre en question le génie de Stroheim, je protestai. J'avais toujours pensé, suivant en cela les injonctions de mon dictionnaire du cinéma, que *L'Ange des maudits* était un film sublime. Je maintins ma position.

- C'est le type de western crépusculaire que j'adore, conclus-je d'un ton sans

réplique.

- Eh bien ! vous n'êtes pas difficile, répliqua-t-il quand même.

Il sortit une autre cassette, laquelle, après l'échec de Fritz Lang, déchaîna son enthousiasme. Il s'agissait de *The Law and Jake Wade*, autrement dit *Le Trésor du pendu*.

- Ça, c'est une chance ! s'exclama-t-il. Je n'ai jamais réussi à voir ce film. Mon admiration pour John Sturges est limitée, mais j'ai un faible pour Robert Taylor.

Je dus avouer que je ne me souvenais pas bien du *Trésor du pendu*, seulement que la fourberie de Richard Widmark y atteignait des sommets. Quant à Robert Taylor, excepté dans *Camille*, id est *Le Roman de Marguerite Gautier*, il ne m'a jamais bouleversé. Qu'il ait droit à l'admiration de Willy, dont la culture cinématographique n'avait pas l'air mince, me forçait à m'interroger.

Ce n'est qu'à la fin du film, dans la scène où Robert Taylor court se cacher derrière un hangar en agitant ses petites jambes véloce, que je compris ce qui attirait Willy : il s'identifiait à Robert Taylor.

Toutefois, son enthousiasme était tombé à mesure que Richard Widmark s'acheminait, avec des commentaires d'un cynisme odieux, vers une mort trop douce. Moi-même, en dépit du caractère passablement crépusculaire de ce western, je n'étais pas emballé. Après quelques considérations désabusées sur le film, j'ai demandé :

- À propos de *L'Ange des maudits*, que vous avez l'air de rejeter en bloc – rassurez-vous, je ne vais pas relancer la polémique ! -, vous m'avez dit que vous faisiez une exception pour Jack Elam. Vous avez une estime spéciale pour ce comédien ?

- Oui. J'ai vu tous ses films. À tous les coups, on utilise son strabisme divergent pour faire comprendre au spectateur, dès sa première apparition, qu'il s'agit d'un type louche et libidineux. Il y a de beaux acteurs qui ont toujours refusé de jouer les salauds. Lui, sauf dans *Dragoon Wells Massacre*, soit *La Poursuite fantastique*, on ne lui a fait jouer que les salauds. Ce n'est pas « l'homme que vous aimeriez haïr », c'est « l'homme que vous ne haïrez jamais

assez ». Même Ernest Borgnine, malgré son physique difficile, incarne un meurtrier non-violent dans *Violent Saturday*, je veux parler des *Inconnus dans la ville*. Mais tant qu'on ressortira des copies neuves de *L'Ange des maudits*, Jack Elam, lui, restera un affreux. Et pourquoi cette malédiction ? Tout simplement parce que la convergence de ses yeux n'est pas aussi parfaite que la vôtre, ou la mienne. C'est déjà dur à porter en milieu restreint, imaginez ce que ça peut donner, par l'ubiquité du cinéma, dans le monde entier, ad vitam æternam ! Il faudrait fusiller les gens qui utilisent l'être humain de cette façon, conclut-il.

Impressionné par cette sortie, je m'enhardis à lui demander :

- Vous auriez aimé être acteur, Willy ?

Sa tête au vaste front fit un mouvement de métronome pendant un instant, puis il voulut bien concéder :

- J'y ai pensé. Mais qu'est-ce qu'on m'aurait donné à jouer ? Des rôles comme celui de Piéral dans *L'Éternel Retour* ? Ou celui du gnome lubrique dans les pornos ? Non, merci. Je suis comme je suis, et je n'entends surtout pas qu'on l'oublie. Mais je ne serai jamais, nulle part au monde, le nain de service.

Il a croisé les jambes en se balançant lestement d'une fesse sur l'autre.

- Quand j'étais jeune, figurez-vous que j'ai fait partie d'une troupe de trapézistes de taille réduite. Nous faisons des sauts périlleux fantastiques, mais nous n'arrivions jamais à attraper les mains de nos partenaires en plein vol. Parce que nos bras étaient trop courts. Alors nous retombions stupidement dans le filet, pendant que le public, qui n'était pas de taille réduite, crevait de rire. Je ne suis pas resté huit jours dans cette troupe.

Sa tête se balançait encore des deux côtés.

- Non, voyez-vous, j'aime encore mieux regarder des films chez moi. Je regarde n'importe quoi, pas toujours jusqu'au bout. Quant aux interprètes, je préfère les grands acteurs de haute époque. Ce qu'il me faut comme à nous tous, pour supporter la condition humaine, ce sont des mythes. Et les mythes, par nature, ne sont pas de la première jeunesse. Parlons d'autre chose. La chaîne météo annonce du beau temps pour demain. Voulez-vous qu'on aille se promener sur le Champ de Mars ?

Est-ce qu'il le faisait exprès ?

Jusqu'ici, nos relations étaient restées confidentielles. Excepté lui, je ne rencontrais âme qui vive dans cet immeuble depuis que j'y habitais. Je ne connaissais que la concierge, personne allogène de confiance dont la félicité suprême était de s'alarmer. Elle savait peut-être, elle, en en gémissant in petto, que le nain du cinquième venait de temps en temps sonner à ma porte avec son petit marteau. Elle devinait peut-être, aussi, que ces martelages iraient en se multipliant.

Pour moi, je sentais qu'au lieu de lutter pour que chacun reste à sa place, comme je me l'étais juré au début, je capitulais tout doucement. Autant l'avouer, je trouvais même ce soir, dans ma reddition, un certain contentement. Une cinéphilie malade crée des liens entre des gens que rien ne devrait rapprocher. Alors joue à plein l'attrait de l'exotique et de l'inconnu, et c'est un charme auquel je n'ai jamais cherché à échapper.

Mais ce que me proposait Willy, à présent, c'était de paraître en public avec lui. Ce n'est pas le genre de décision qu'on peut prendre par-dessous la jambe. Et si, sans avoir l'air d'y toucher, Willy voulait seulement voir si j'aurais assez d'estomac pour m'afficher, à la face du monde, en compagnie d'un nain ? Et moi, avec ma conscience farouchement républicaine et mes racines judéo-chrétiennes, est-ce que je pouvais essayer de m'en tirer par un saut périlleux, au risque de manquer les mains de mon partenaire en plein vol, à cause de mes bras trop courts, pour aller rebondir stupidement dans le filet sous les rires obscènes des spectateurs ?

Je pris, soudain, l'air épuisé d'un homme qui a passé sa journée à batailler contre une légion de *trudiikiis* acharnée à sa perte.

- Je me sens encore les jambes un peu molles. Nous verrons quelle mine j'aurai demain matin.

Le lendemain dimanche, les cloches de Saint-Pierre du Gros-Caillou sonnaient la première messe quand il s'est présenté chez moi, son petit marteau à la main. Il me dit aussitôt avec un sourire satisfait :

- Vous avez une mine superbe. En route !

Quel réflexe idiot !

À ma connaissance, je n'ai pas d'enfants. Une dizaine d'années plus tôt, j'avais eu une liaison avec une jeune et jolie enseignante du secondaire, nommée Léonie, qu'un irresponsable vêtu de noir avait abandonnée avec un jeune garçon sur les bras.

Nous vivions tous les trois rue Lamartine. Hubert était un enfant gentil mais taciturne. Je voyais bien que le bruit de la maison, pourtant encore supportable à cette époque, le mettait au supplice. Mais il l'endurait dans un silence absolu, à vrai dire inquiétant – je pensais à ces enfants renfermés qui massacrent brusquement toute leur famille.

Pour le distraire, je l'emmenais se promener dans Paris, aussi souvent que je le pouvais. J'avais pris l'habitude de ne plus lui lâcher la main, depuis qu'à notre première sortie son tempérament rêveur l'avait jeté contre le pare-chocs d'un taxi. Dieu merci, l'affaire s'était terminée sans ennuis.

Puis la mère d'Hubert avait retrouvé son père. Sans doute retournée par les lunettes noires qu'il portait à présent – Willy aurait eu beaucoup à dire, certainement, sur cette mode des faux aveugles inquiétants -, Léonie m'avait plaqué sans hésiter en emmenant son fils. C'avait été ma première grosse désillusion avec les femmes. Que Léonie ait pu retomber dans les bras d'un salaud aussi insignifiant qu'irresponsable me démoralisait.

Je raconte cette histoire pour donner une certaine idée des épreuves que j'ai déjà affrontées dans ma vie. Mais surtout pour expliquer mon geste imbécile : nous étions à peine dehors, ce dimanche, Willy et moi, que je le pris par la

main.

Il n'aurait pas bondi plus haut si je l'avais touché du bout d'une matraque électrique.

- Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il en me jetant un regard sanglant. Vous n'allez pas me payer une gaufre, aussi ?

- Excusez-moi, bafouillai-je. C'était un mouvement instinctif. Dix ans ont passé, pourtant Hubert est encore vivant dans mon subconscient.

J'ai vu qu'il me prenait pour un fou, aussi me suis-je expliqué. Mon histoire avec Hubert, pourtant émouvante, n'eut pas l'heur de le toucher.

- Je n'aime pas les enfants, grommela-t-il. Quoi qu'il en soit, épargnez-moi ce genre de geste, si vous voulez que nous restions bons amis.

L'incident oublié, nous avons fait le tour du Champ de Mars par les grandes allées cavalières. Les chevaux de l'École Militaire s'y faisaient de plus en plus rares – coup dur pour les chiens aristocratiques qui conchiaient et compissaient sans vergogne pelouses et allées, car ils n'avaient plus d'êtres vivants réellement énormes après qui aboyer pour faire oublier leur cochonnerie.

C'était un matin d'été ensoleillé, assez chaud. De temps en temps, nous faisons une incursion au milieu des massifs de fleurs replantés de frais, entre les arbres au feuillage épais.

Les enfants du quartier, au moins ceux qui n'étaient pas à l'église, jouaient au sable des enclos réservés ou au ballon sur les pelouses. Le passage de Willy les transformait en statues. Avec la candeur du jeune âge, ils bougeaient seulement les yeux pour le suivre, sans aucune discrétion. À croire qu'ils n'avaient jamais vu une personne de taille réduite, et pensaient que Mimie Mathy était une invention de la télévision.

- Vous comprenez pourquoi je n'aime pas les enfants ? a grondé Willy entre ses dents. Bien que, d'une certaine façon, j'apprécie leur absence d'hypocrisie.

Sans prévenir, il s'est écarté de moi. Il s'est dirigé vers deux gamins et autant de gamines, en train de tourner en rollers autour de l'inqualifiable monument qui commémore la déclaration européenne des droits de l'homme.

Saisis d'une angoisse palpable, les quatre enfants flageolaient sur leurs rollers en voyant venir Willy. Il s'est arrêté à trois pas d'eux, et il leur a demandé, en se faisant la voix la plus douce et la figure la plus avenante :

- Est-ce qu'un d'entre vous va au catéchisme ?

- Moi, avoua un des gamins tandis qu'une petite fille levait le doigt.

- Et on vous y enseigne que Dieu a fait l'homme ?...

- À son image ! s'écria aussitôt la petite fille qui devait aimer les jeux de questions.

- Ah ! fit Willy sans cacher sa jubilation. Et... est-ce que tu es sûre que Dieu m'a fait à son image, moi ?

Les quatre enfants sont restés muets, les yeux écarquillés. Willy leur a adressé un signe amical avant de me rejoindre.

Nous nous sommes éloignés de l'indescriptible monument, en passant devant l'enclos où se trouvaient un manège, des balançoires et une sorte de restaurant en plein air. Le manège tournait sur la musique de *Nuits de Chine*. J'ai eu l'impression que le manège et la musique s'arrêtaient à notre passage.

- Il faut que vous sachiez le fond de ma pensée, dis-je quand aucun enfant ne fut plus à portée d'oreille. Je ne trouve pas très fair-play, de votre part, de poser une telle question à de malheureux gosses.

- Et pourquoi ? demanda-t-il d'une voix flûtée qui n'augurait rien de bon.

- Parce que c'est une question scandaleuse, poursuivis-je sans me laisser intimider. Et je partage l'opinion de Jésus, qu'il n'y a rien de pire que de scandaliser un enfant.

- Jésus sera sûrement flatté de savoir que vous partagez son opinion, fit-il de la même voix inquiétante.

Nous avons atteint l'allée Adrienne Lecouvreur. Est-ce l'évocation de la tragédienne impériale qui inspira Willy ?

Une communauté d'obèses, venus de la tour Eiffel et regagnant leur convoi exceptionnel, arrivait à notre rencontre. Pour tenir tête à la chaleur, certains mangeaient une glace, d'autres deux, une personne, apparemment du sexe, trois. Willy m'a planté là encore un coup et s'est avancé vers eux, aussi véloce

que Robert Taylor fuyant Richard Widmark à la fin du *Trésor du pendu*. La troupe s'est arrêtée net, le cornet en l'air.

- Pensez-vous, cria Willy – de sa voix de canard acariâtre, cette fois – pensez-vous que Dieu m'ait fait à son image ?

Les obèses s'entregardèrent en échangeant à tue-tête, avec un terrible accent du Middle West, des phrases inintelligibles.

- *Do you think*, hurla encore Willy pour obtenir le silence, *do you think that God created me in his own image ?*

Il y eut un instant de stupeur chez les grosses personne. Puis l'éclat d'un rire homérique secoua leurs rondeurs affolantes. Dans le tohu-bohu, je crus comprendre qu'ils ovationnaient Willy, certains même lui offrant un emploi dans le show business.

Tel un auguste sous les projecteurs au centre de la piste, il les salua en s'inclinant et en souriant largement, la main dressée. Puis cette main me désigna, aussi théâtralement que celle du clown désigne monsieur Loyal au public pour qu'on n'oublie pas de l'applaudir. Et il me cria :

- Comme disait ma mère : l'hôpital se moque de la charité !

Hors de moi, je me détournai d'eux et de lui pour me perdre entre les massifs de fleurs qui cherchaient l'eau.

Mais je ne suis pas allé loin. À un détour de l'allée, je vis soudain Willy surgir devant moi, les bras écarté.

- Où courez-vous ? Est-ce que nous n'étions pas sortis pour nous promener ensemble ?

- Si nous devons nous promener ensemble, dis-je en contenant ma colère, il faut que vous compreniez, une fois pour toutes, que je ne suis pas disposé à supporter vos esclandres !

- Mais qu'est-ce que j'ai fait ?

- Vous avez le toupet ?... Cette histoire de Dieu vous créant à son image !...

- Ah ! vous pensez donc que ce n'est pas à son image qu'il m'a créé ?

- Je n'ai jamais dit ça ! hurlai-je.

- Alors, qu'est-ce que vous avez dit ?

- Je ne répondrai plus à vos questions !

- Je n'ai plus le droit de poser des questions existentielles ? s'enquit-il d'une voix mielleuse.

À cette seconde, je le jure sans m'en glorifier, je partageais l'exaspération du *trudiükü* à la voix jeune et grave qui lui avait réglé son téléviseur.

Nous étions plantés, non pas nez à nez mais l'un au-dessus de l'autre, au milieu de l'allée. Les promeneurs, de plus en plus nombreux près de la tour Eiffel ce dimanche, nous jetaient de loin des regards stupides. Mais quand ils passaient près de nous, muets, le nez au sol, ils ne voyaient ni n'entendaient rien. On se serait cru dans un jardin public de l'ex-bloc soviétique.

- Vous avez scandalisé des enfants, d'abord, repris-je en tâchant de retrouver mon calme. Ensuite...

- Ensuite, j'ai scandalisé un troupeau d'obèses ? Pas du tout ! Vous avez bien vu : je les ai fait crever de rire ! Certains m'ont proposé un contrat chez Barnum, pour reprendre les numéros de Tom-Pouce !

Il ajouta d'un air pénétré :

- J'aurais pu leur demander s'ils pensaient que Dieu les avait créés, eux, à son image. Vous avez remarqué avec quel tact je l'ai évité ? J'aurais pourtant dû poser la question. En France, où la remise en cause verbale est un devoir patriotique, cette affaire d'image de Dieu mériterait qu'on en discute, non ?

Nous avons repris notre promenade. Ma colère tombait. À mesure que nous nous éloignions de la tour Eiffel, les promeneurs se clairsemaient. Les obèses avaient disparu, les cris des enfants se mélangeaient à ceux des oiseaux. C'était la paix dominicale de l'été, qui rend choses et gens jolis et un peu ennuyeux.

- Je vous promets d'adoucir mon côté corrosif, dit Willy du ton léger qu'il savait prendre quand il avait un peu tiré sur la corde. Quant à vous, essayez de vous montrer un peu plus ouvert, par pitié. Et avec votre *Petit chercheur de puces*, où en êtes-vous ?

J'ai fait un geste évasif. Il fallait tout de même que je lui batte froid, de temps en temps. Tout en restant persuadé qu'il s'en fichait complètement.

Clémence en avait terminé avec ses Bretons. Elle rentrait à Paris pour assurer, dans un délai évidemment trop court, un montage et un mixage passables de son film. L'affaire réglée, elle repartirait, cette fois pour la région bordelaise. Elle devait s'y pencher sur la paupérisation de la viticulture dans ces contrées pourtant bénies par Bacchus.

Elle était propriétaire, rue de Beaune, d'un appartement d'une vétusté charmante. Depuis ma désillusion avec Léonie, je m'étais juré de ne laisser aucune partenaire s'installer chez moi à demeure, ni moi chez elle. Notre vie commune s'était donc répartie entre Saint-Germain des Prés et Lamartine, à qui succédait, en un contraste saisissant, le maréchal Harispe.

Clémence ne connaissait pas encore ma nouvelle maison. J'attendais avec un peu d'anxiété sa réaction. Elle aimait les quartiers vivants, voire bruyants, affirmant qu'en dépit des idées reçues, on y restait jeune plus longtemps. Je lui avais dit que je comptais sur elle pour répandre un peu d'élixir de jeunesse sur les bords du Champ de Mars, ce qui n'était pas tout cuit.

La première fois qu'elle m'avait questionné sur mes nouveaux voisins, je n'avais hésité qu'une seconde avant de lui parler de Willy. L'idée qu'un nain habitait sur le même palier que moi l'avait d'abord beaucoup fait rire. Devant ma mine sévère, elle avait admis ensuite que c'était un sujet sérieux – quoique d'un pittoresque difficile à nier.

Elle rentrait rue de Beaune dans la soirée de ce jour-là, y déposait ses bagages et rappliquait aussitôt pour voir mon nouvel appartement, moi dedans.

Ce soir-là, bien entendu, Willy a décidé que rien ne pourrait nous empêcher de regarder *La Kermesse funèbre* – fragment de *Que viva Mexico*, le film mythique tourné par Eisenstein au Mexique, en 1931, pour le compte d'un producteur américain, jamais terminé (soixante mille mètres de pellicule impressionnés, malgré tout) mais quand même connu dans trois versions partielles et sous quatre titres différents. Un film qui mérite donc l'admiration et qui, il faut l'avouer, honore le génie de la race humaine quand elle se décide en avoir.

- J'attends Clémence ce soir, fis-je observer à Willy. À peine émergée du Guilvinec, j'aurais scrupule à la replonger dans le Mexique de 1931, surtout filmé par un réalisateur soviétique.

- Et alors ? Nous arrêterons le film à son arrivée. Vous nous présenterez, et je m'éclipserai pour vous laisser en tête à tête.

Il disait ça d'un air enjoué qui me plaisait à moitié, car je commençais à connaître ses airs. Enfin, je cédaï.

Un moment plus tard, nous étions en pleine Toussaint mexicaine, cloués sur nos sièges par un défilé hallucinant de squelettes de chevaux et de masques à tête de mort – dont certains, d'après Willy, ne pouvaient être que des personnes de taille réduite.

Sur le coup de dix heures, Clémence s'est présentée. Nous avons arrêté aussitôt la projection de *La Kermesse funèbre*. Je n'oublierai jamais le regard que Willy et elle ont échangé, bien que je n'y aie rien compris sur le coup. Ce regard en disait long sur sa surprise amusée à elle, et sur sa méfiance intéressée à lui. Méfiance qui a tourné à l'énervement quand elle s'est baissée pour lui serrer la main, en disant avec un sourire sympathique :

- Jean-Jules m'a beaucoup parlé de vous.

Il répliqua aussitôt, en levant vers moi un œil soupçonneux :

- J'espère que c'était en termes flatteurs ? À moi aussi, il m'a parlé de vous. Mais dans un discours si alambiqué que je n'ai pas compris si c'était du lard ou du cochon.

- Willy ! m'exclamai-je avec un rire qui sonnait faux à ma propre oreille.

Clémence, elle, riait de bon cœur, cependant que Willy, le menton levé, allait et venait dans la vaste pièce, les poings sur les hanches. De temps à autre, il jetait un regard de haut sur mon amie assise dans un fauteuil, et qui ne le quittait pas des yeux. Elle finit par demander :

- Qu'est-ce que vous entendez par « si c'était du lard ou du cochon » ?

- Écoutez, intervins-je en perdant patience, je vais dîner chez le Sicilien de la rue de l'Exposition. Tu pourras m'y rejoindre, ajoutai-je à l'adresse de Clémence, quand cette conversation éblouissante sera terminée.

Willy s'arrêta en faisant un geste d'apaisement.

- Ne montez pas sur vos grands chevaux, Jean-Jules : vous savez bien que je ne risque pas d'en faire autant !

Et il se remit à aller et venir, comme si l'affaire était réglée et que je n'avais plus qu'à me taire pour l'écouter pérorer.

- Quand je dis « du lard ou du cochon », c'est une simple commodité de langage. Jean-Jules m'a bien parlé de vous, oui. Mais maintenant que je vous vois, de mes yeux, je tombe des nues. D'abord, vous êtes ravissante.

- Ah ! fit-elle. Il ne vous avait pas prévenu ?

- Mais bien sûr que si ! m'écriai-je outré.

- Et ce qui ne gêne rien, continua Willy comme s'il était sourd, vous n'êtes pas antipathique. Sans compter qu'on vous sent joliment portée sur la bagatelle. Seul bémol : les vêtements que vous portez ne collent pas du tout avec votre physique. Fagotée comme vous l'êtes, ça vous donne un côté masculin plutôt équivoque. Mais c'est facile à arranger.

Il continuait son va et vient, les poings sur les hanches, autant dire la main sur le pommeau de son épée, en ayant l'air de taper dans un ballon de papier à chaque pas qu'il faisait. Et Clémence l'écoutait, dans un état de béatitude où je ne l'avais jamais vue.

J'étais médusé. Non seulement Willy, reniant sa promesse, ne s'éclipsait pas pour nous laisser en tête à tête, mais il s'était lancé, avec une effronterie déclarée, dans un incroyable numéro de séduction. Et l'objet de ce numéro était la femme que j'aimais. Autrement dit, au premier signe de consentement

de cette femme, sous mes propres yeux, Willy me faisait cocu !

Sur ses dernières paroles, heureusement, Clémence s'exclama, mains jointes, en secouant la tête :

- Vous êtes un drôle de bonhomme !

Il interrompit net sa marche. Ôtant la main du pommeau de son épée et s'approchant d'elle lentement, il dit, de cette petite voix flûtée qui annonçait des gestes incontrôlés :

- Merci de n'avoir pas dit : « un drôle de *petit* bonhomme ». J'espère que cette maison finira par vous plaire.

Il s'inclina rapidement, et nous avons entendu claquer la porte. Je fis observer, en cachant ma rage :

- Tu aurais pu éviter le « drôle de bonhomme ». C'est un être d'une susceptibilité exceptionnelle.

- Comme tous les pédés.

- Qu'est-ce qui te prend ? chuchotai-je en jetant autour de nous un regard apeuré.

- Ne me dis pas que tu ne t'en étais pas aperçu ?

Non. Pour ce qui était de Willy, j'avais fini par m'attendre à tout, excepté à ce qui venait de se passer, et surtout excepté à *ça* ! J'avais connu et je connaissais encore un certain nombre d'homosexuels, hommes et femmes. J'appréciais, chez beaucoup d'entre eux, un sens de la plaisanterie en perdition chez *l'homo sapiens* quotidien, surtout quand il s'élève dans la hiérarchie sociale. Mais j'avais toujours eu un mal de chien à les distinguer des hétéros, sauf quand ils étaient vraiment typés.

Ça m'avait valu, entre autres déboires, une baffe à m'arracher la tête allongée par une très belle femme, et de me faire empoigner par où je ne m'y attendais pas par un militaire plutôt laid que la grâce de mon sourire avait abusé.

En ce qui concernait Willy, l'affirmation péremptoire de Clémence me faisait revoir, dans une rafale d'éclairs, tous les nains célèbres dont on m'avait garanti qu'ils avaient, en plus, de drôles de mœurs – je prie ceux qui ne trouvent pas

ces mœurs spécialement drôles de bien vouloir m'excuser : c'est une expression par bonheur révolue, mais encore très usitée dans ma jeunesse.

Je dis enfin, en haussant les épaules :

- Non. Je ne m'en étais pas aperçu. De toute façon, qu'est-ce que ça change ?

- Rien.

Mais elle se remit à rire. Ce rire léger ne ressemble pas du tout au personnage dont l'autorité s'impose aux opérateurs et aux machinistes. Il ressuscite en elle la femme adorable et passionnée que j'ai l'orgueil de tenir dans mes bras, quand elle ne travaille pas à cinq cents ou cinq mille kilomètres de Paris.

- D'abord, cette espèce de galerie des glaces, dit-elle en désignant mon living-room. Ensuite, ton voisin d'un mètre vingt. Et pour couronner le tout, ce voisin...

Elle s'amusait beaucoup. L'accumulation des circonstances qu'elle venait d'évoquer me paraissait plus inquiétante que franchement comique. Elle eut la cruauté d'ajouter :

- Vraiment, dès que je ne suis plus là, il s'en passe de belles !

Est-ce qu'il s'en serait passé de moins belles si elle ne m'avait jamais lâché d'une semelle ? Est-ce que son omniprésence aurait évité que Willy ne mesure un mètre vingt, et qu'il ne possède une dimension sexuelle inattendue ? Les gens persuadés que leur seule présence arrangerait tout dans votre vie finissent par agacer.

- Bon, fit-elle en me prenant par le cou à deux mains. De toute façon, il reviendra : tu as entendu la façon dont il a claqué la porte. Et il reviendra vite. Il aime la compagnie des femmes. Tu l'as vu me regarder ? On se serait cru dans un salon de haute couture !

Image inexacte : dans la haute couture, ce sont tous des géants.

Plus tard dans la nuit, cramponné d'une main à la fesse droite de Clémence, de l'autre à la tranche de mon matelas, je sombrai dans un western crépusculaire où Jack Elam, sous les traits de Willy, volait le cheval de Robert Taylor et clamait son innocence malgré son strabisme divergent.

Willy et moi sommes restés brouillés près de vingt-quatre heures.

Le lendemain soir, peu après mon retour de la Cour, il sonnait chez moi. Le petit marteau passé dans sa ceinture, il tenait dans les bras une grande boîte, enveloppée d'un papier orné de pères Noël tirés par des rennes dans des traîneaux débordant de jouets.

- Je vous souhaite une bonne fête, à condition que vous ne soyez pas trop pointilleux sur la date.

On se souvient que je m'appelle Jean-Jules. Pour ce qui est des Jean, ils sont trois à m'offrir leur patronage : l'apôtre, le Baptiste et Jean de Dieu. Je penche plutôt pour l'aigle de Patmos, mais mon voisin préférait peut-être le patron des infirmiers, dont la fête tombe en mars. Quant à saint Jules, pape du 4^{ème} siècle - qui n'a pas le renom désastreux de Jules II, autre pape rien moins que saint malgré ses indulgences pour Michel-Ange -, on le fête en avril. Or nous étions en plein été. D'où les excuses de Willy, auquel je n'osai demander à quel saint il me vouait. Car poser ce genre de question à un gaillard comme lui était risqué.

La boîte contenait un lecteur-graveur de DVD de la dernière génération.

- De cette façon, nous pourrons regarder mes enregistrements chez vous. Ne croyez pas que ce soit une façon de vous fermer ma porte. Mais en traversant le palier, j'ai l'impression de sortir en ville.

- Willy, dis-je non sans émotion, c'est un cadeau que je ne mérite pas. Je devrais refuser.

- Je ne vous le conseille pas, répliqua-t-il avec un sourire glacial. À moins que vous ne cherchiez à m'offenser ?

- Bien sûr que non ! m'écriai-je avec un rire faux.

La cause était entendue. Je n'avais plus aucune chance de passer une soirée seul, ni même seul avec Clémence.

Au reste, elle et lui devenaient bons amis. Leur familiarité croissante ne me causait plus d'inquiétude, surtout depuis qu'elle m'avait révélé les penchants de Willy. À part ça, avoir ce nain à ma porte n'était pas un cadeau, mais ce nain homosexuel, en plus, ça ne pouvait arriver qu'à moi. À partir de la quarantaine, on s'aperçoit que de plus en plus de choses n'arrivent qu'à vous.

Je me souviens d'une façon très précise de la période qui a suivi, brève mais d'autant moins oubliable. Je peux dire que j'ai coulé alors des jours heureux.

Chaque matin, j'entendais les jeunes gens de la radio commenter les brouilles de la politique, les désastres boursiers, les crimes, attentats, guerres et catastrophes naturelles, sur un ton gouailleux-léger qui me réchauffait le cœur : il montrait bien que rien de tout ça n'était à prendre au tragique, ni même au sérieux – les chefs de ces jeunes gens connaissaient leur public.

Vrai régal de l'esprit, et témoignage du degré de raffinement auquel peut atteindre notre civilisation, les publicités glissaient sur ma figure en cours de rasage en y laissant une sensation de fraîcheur parfumée. Je vibraï avec les baigneurs qu'attirait sur les bords de la mer du Nord une chaleur exceptionnelle à cette saison, et qui répondaient aux questions enjouées des journalistes par des traits dont l'originalité vous renversait.

Et j'attendais, avec une impatience comblée d'avance, les départs en vacances d'août, les retours de septembre, les soldes, la rentrée des classes, les fêtes de fin d'année, puis celles de Pâques et ainsi de suite, pour entendre de nouveaux hymnes à l'art de vivre et aux ressources infinies du bon sens populaire.

Je crois que j'ai réalisé alors, pour de bon, que je vivais dans un pays où la scolarité, déjà obligatoire jusqu'à seize ans, allait bientôt l'être jusqu'à dix-huit.

Résolu à ignorer d'assez nombreux indices du contraire, j'en arrivais à me demander si l'existence des *trudükiis* n'était pas un produit de l'imagination dépressive de Willy.

Mon enquête pour la Cour donnait des résultats, avec une ombre au tableau.

La Mort de Sardanapale, tapisserie de la Savonnerie, avait ressurgi des sous-sol de notre ambassade à Helsinki. Un buste du baron Haussmann, par Poupinet, était redescendu des combles de l'Hôtel de Ville de Paris. Mais *Le Chercheur de puces* restait introuvable. Et le jour approchait, inexorablement, où mon enquête allait confirmer les inventaires : c'était un « objet non localisé ». Je confesse qu'après avoir pris le sujet à cœur, j'atteignais au détachement.

Quant à Willy, il semblait partager mon euphorie. Je découvrais peu à peu l'ampleur de sa culture, non seulement cinématographique, mais littéraire et surtout musicale. Car le beau temps me permettant de vivre fenêtres ouvertes, j'entendais de la musique en provenance de l'appartement voisin.

Un soir, en rentrant chez moi, je dus partager l'ascenseur avec un des nombreux généraux en retraite qui peuplent les environs de l'École Militaire. Veuf – je tenais cette précision de Mme Dos Santos, autrement dit la comtesse, voir la suite –, il habitait au sixième, juste au-dessus de chez Willy. C'était le portrait du surveillant général Bec-de-gaz dans *Zéro de conduite*.

D'habitude, nous n'échangions qu'un signe de tête, le général m'ayant carrément tourné le dos à ma première tentative de conversation. Mais cette fois-ci, ce fut lui qui m'attaqua, l'œil dur et la voix en coup de fusil.

- Vous l'entendez, vous aussi, je suppose ?

- Qui ? m'enquis-je, surpris.

- Mais lui ! Ouvrez vos oreilles, bon Dieu !

Nous arrivions au cinquième. En quittant l'ascenseur, j'entendis de fait, à travers la porte de Willy, une voix que je reconnus aussitôt : celle de la soprano australienne Magdalena Bolingbroke – la voix la plus dramatique depuis la mort de Maria Callas – chantant une mélodie auvergnate de Canteloube, accompagnée au piano par Matthieu Létrille. Mais cette voix céleste fut couverte soudain par une autre. Une voix de canard irascible, fausse mais résolue, chantait à l'unisson avec Magdalena Bolingbroke.

- Ça dure depuis ce matin ! Dites-lui de la fermer ! fulmina le général .

- Mais, général, dis-je courtoisement bien qu'il commençât à me raréfier l'oxygène, pourquoi vous adresser à moi ?

- Parce que tout le monde, dans la maison, sait que vous êtes lié avec ce... cette personne !

- « Cette personne », répliquai-je en le prenant d'assez haut, m'honore de son amitié, et je ne lui ferai de la peine pour rien au monde. Estimez-vous heureux qu'elle préfère les *Chants d'Auvergne* aux *Lieder* d'Hugo Wolf.

Cette réplique l'ayant mis sur le cul, je rentrai chez moi.

Depuis ce jour, Willy et moi avons été en froid avec une grande partie de la maison. Le général se précipitait pour prendre l'ascenseur sans moi si je venais à sa rencontre devant l'immeuble, ou me tournait le dos pour monter à pied quand j'arrivais le premier. Seule m'adressait des sourires une femme assez forte d'un certain âge, veuve – je tenais ce détail de Mme Dos Santos –, à qui Bec-de-gaz avait fait des avances repoussées par un chien d'une férocité inversement proportionnelle à sa taille.

Je réalisai à cette occasion que la maison était habitée en majorité par des veufs et des célibataires, qui jouissaient sans partage de la superficie de leurs appartements.

Je dois convenir que les voix réunies de Magdalena Bolingbroke et de Willy, sans parler du piano de Matthieu Létrille, faisaient un sacré boucan. D'autant que mon voisin, obsédé par une certaine mélodie de Canteloube, passait et repassait le disque avec l'obstination hypnotique d'un derviche tourneur.

Je n'étais pas trop inquiet. Dix ans plus tôt, le jeune Hubert de Léonie, si taciturne, avait éprouvé une soudaine passion pour un solo de guitare du groupe de rock alternatif Missing link. La maison de la rue Lamartine avait retenti huit jours de ces déchaînements. Contrairement à ce qu'espérait peut-être Hubert, la population des autres étages avait applaudi, car il se trouve que les intermittents adorent les alternatifs – j'ignore si les loubavitch partagent cette adoration. Au bout de huit jours, le silence s'était refait dans la chambre d'Hubert, aussi brutalement qu'il s'était interrompu.

Je me disais qu'il en irait de même avec Willy : Canteloube tomberait fatalement dans la même disgrâce que Missing link. Huit jours à patienter, ce n'était pas la lune.

Clémence filait chez elle en sortant du montage de son film. J'allais l'y rejoindre une ou deux fois par semaine, et nous alternions les week-ends entre la rue de Beaune et le Champ de Mars.

Je passais le reste de mes soirées en compagnie de mon voisin, à regarder un western crépusculaire, un mélodrame flamboyant ou un polar vénéneux. C'est ainsi que j'ai revu *Le Grand sommeil* pour la douzième fois, avec une admiration intacte et toujours sans rien y comprendre.

Et puis nous refaisons le monde.

Quand je dis que nous refaisons le monde, ce n'est pas une métaphore. Willy m'avoua bientôt qu'il réfléchissait depuis pas mal de temps – en fait, depuis le jour où il n'avait retrouvé personne chez lui en rentrant de l'école maternelle - à une réforme en profondeur du mode de pensée de la race humaine.

- Ça vous fait rire ? fit-il en pinçant son air comme je m'esclaffais.

- Willy, répliquai-je du ton le plus accommodant, la seule idée de cette réforme porte forcément à rire. Songez à tous les hommes de génie qui s'y sont frottés, et qui ont dû avouer leur impuissance, quand ils n'en sont pas morts.

- Parce qu'aucun d'eux n'a jamais pris l'affaire par le bon bout.

- Et quel bout est le bon, d'après vous ?

- Les mots. Si nous devons réformer notre mode de pensée, il faut nécessairement commencer par changer de langage. D'ailleurs, l'époque le réclame.

- Dites plutôt qu'une poignée de *trudiikiis*, le réclame ! Et avec des trouvailles désopilantes, avouez-le !

- Justement : il faut que des gens sérieux prennent les choses en main.

Il s'était installé sur mon canapé à sa place habituelle, un bras levé pour le poser sur le dossier, l'autre main tenant une tasse de café décaféiné qu'il sirotait sans bruit.

- Êtes-vous d'accord ? Ce sera peut-être long. Mais nous faisons un duo assez brillant, vous et moi, pour que ça ne dure pas cent sept ans, tout de même !

- Par exemple, il faut en finir avec la lutte contre les inégalités. Je vous donne mon avis : c'est une foutaise. Ce sont des *trudüküs* de la pire espèce qui l'ont inventée, pour nous faire croire qu'à chaque instant, surtout au lit, ils ne rêvaient qu'au bonheur de la république.

- Willy, vous ne trouvez pas que vous avez la main lourde avec les *trudüküs*, ce soir ? demandai-je plaisamment.

- Dans un pays où, au bout d'un siècle de militance féministe, le boulot des femmes est encore payé vingt pour cent moins cher que celui des hommes, je maintiens que cette déclaration de guerre aux inégalités est une foutaise.

Ça faisait partie de son charme : il n'y allait jamais avec le dos de la cuiller. Pour ma part – question d'éducation et nécessité professionnelle –, je préférais des propos plus nuancés. Tout de même, les saillies de mon voisin me rafraîchissaient les idées. Je surmontais cependant mon envie de rire, pour qu'il n'aille pas prendre ma gaieté de travers. Lui continuait comme il était parti.

- Mais la foutaise ne touche pas que le salaire des femmes. Mettons-nous tous les deux devant la glace : l'inégalité entre nous saute aux yeux. Et alors ? Est-ce que je vais me mettre à hurler : « Jean-Jules mesure soixante centimètres de plus que moi ! J'exige la fin de ce scandale ! » ? Vous imaginez le secrétaire général de l'ONU, exigeant que les criquets arrêtent immédiatement d'envahir la Mauritanie ? Ou le président des États-Unis, menaçant d'employer la force pour faire cesser l'éruption du Krakatoa ?

Il s'était mis debout sur mon canapé dont il faisait grincer les ressorts en tapant du pied. Soudain il changea de ton, se mit à chevroter en courbant les

épaules, avec son fameux regard en dessous.

- Quand Shylock vous demande : « *Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ?* » ... qu'est-ce que vous avez à lui répondre ?

- Ma foi, je lui réponds qu'il n'a pas tort : un Juif est un homme comme vous et moi.

- Ah ! ah ! ricana-t-il. Un Juif est un homme comme moi, vous êtes sûr ?

- Willy, vous me posez des questions auxquelles je réponds le plus vite possible ! bafouillai-je aux abois.

- Un nain juif est un nain comme un autre, mais un Juif comme Shylock ne sera jamais un nain. Il y a d'un côté un homme comme un autre homme, d'autre part un nain comme un autre nain. Vous me suivez ?

- Non ! Je ne sais plus où nous en sommes !

Il sourit tristement. Un profond soupir gonfla sa poitrine. Son regard pensif se fixa sur une fenêtre ouverte, par où nous venait une odeur de chèvrefeuille. Il reprit enfin :

- Je ne vous en veux pas. Admettez seulement que votre humanité et la mienne ne sont pas identiques. Prenez la bénédiction à laquelle nous aspirons tous, *trudüküs* en tête : le métissage. Eh bien ! malgré le furieux désir que j'en ai, il m'est interdit de me métisser ! Laissons donc tomber cette foutaise d'inégalité. Ce n'est pas l'inégalité qui me sépare de vous, c'est l'injustice.

Il avait levé un doigt solennel, en hochant sa forte tête.

- Pour que l'inégalité soit réparée, il suffit que je saute à la perche ou que je conduise des poids lourds, en brave nain prêt à tout pour échapper à sa condition. Mais l'injustice, elle, est irréparable, car c'est un pur produit naturel. Ce qui ne nous empêche pas de lutter contre elle, c'est même notre devoir ! Pour commencer nos travaux, ne parlons donc plus d'inégalité, mais d'injustice.

Après tout, pourquoi pas ?

Partis sur des bases aussi élevées, nous avons passé en revue, d'un œil impitoyable, une bonne partie du français courant. Le zèle de Bouvard et

Pécuchet nous animait. Je compris rapidement l'objectif de Willy : il voulait supprimer du langage tout ce qui ressemblait, de près ou de loin, à de la discrimination – avec toutefois une exception pour les *trudüküs*, qui selon lui s'étaient discriminés d'eux-mêmes.

Nous ne reculions devant aucune difficulté. Nous opérions souvent par ablation pure et simple : aucune comparaison désobligeante pour les caissières de supermarché, les balayeurs, les balais en personne, les valises sans poignée, les boudins, les pelles à tarte, les porcs, les cochons, les huîtres, les phoques et un bon millier d'autres objets ou êtres vivants, rien ne nous résista.

Nous acceptions ou rejetions – quand il s'agissait, dans ce dernier cas, d'une invention flagrante de quelque *trudükü* – les métaphores passées dans le langage courant, récentes, comme *technicien de surface*, *agent d'ambiance* ou *ressources humaines*, ou antiques, comme *saute ruisseau*, *fille de joie*, *fesse-mathieu*, *mal de Naples* ou *folle perdue*.

Inutile de préciser que la majorité des sobriquets – avec une exception notable pour *trudükü* – passait à la trappe. Comme ce sont la plupart du temps des termes obscènes, ou au moins orduriers, mon sens de l'urbanité et ma délicatesse d'oreille m'interdisent de les énumérer.

Willy trouvait des solutions habiles aux problèmes les plus ardues. C'est lui qui eut l'idée de bannir le mot *critique*, qui selon lui sapait le moral des écrivains, peintres, musiciens, cinéastes et comédiens. Il le remplaça par le terme de *conseiller*, coopératif et en quelque sorte amical, de quoi ragaillardir les artistes dont les œuvres – qu'on n'hésitait pas à appeler, en cette époque folle d'humanités, des *opus* - se faisaient descendre en flammes. Et il nomma *conseiller principal d'écriture* tout rédacteur en chef de journal littéraire, ce qui donnait à ces publications un air à la fois discipliné et cordial, indulgent a priori pour les erreurs de jeunesse ou de vieillesse des littérateurs.

- Vous comprenez ce que je veux dire, quand je parle de réformer notre mode de pensée ? Il faut que chacun, malgré la montagne d'injustices qu'il a sur le dos, puisse affronter le monde sans craindre coups ni blessures, corporels ou mentaux.

Vint le gros morceau : comment désigner les hommes et les femmes dont l'apparence physique pouvait donner à rire, ou au contraire mettre la société mal à l'aise, quand elles ne lui inspiraient pas une commisération écoeurante ?

- Ne tournons pas autour du pot : comment désignerons-nous les nains ?

Et il me laissa venir, en m'écoutant d'avance d'un air intéressé. Je pris mon courage à deux mains.

- Officiellement, je crois qu'il existe des associations de *personnes de petite taille* ? avançai-je sur la pointe des pieds.

- Oui. Ce sont elles qui nous encouragent à sauter à la perche et à conduire des poids lourds. J'apprécie leur désir de bien faire. Mais en ce qui me concerne, mon expérience de trapéziste m'a suffi. Au risque de me répéter, tel je suis, tel je veux qu'on me prenne, avec toute l'injustice que j'endure. Mais je tiens à me désigner comme je l'entends. Or, je connais peu de mots aussi hideux que *petit*.

- Je partage entièrement votre avis ! m'exclamai-je. Ne m'avez-vous pas parlé, vous-même, de *personnes de taille réduite* ?

- C'est vrai. Mais à la réflexion, il n'y a pas grande différence entre *petit* et *réduit*. De plus, *réduit* a un côté...

- Réducteur ?

- Ce qui est, avouez-le, particulièrement mal venu. Il faut trouver quelque chose qui ne trahisse pas la volonté de réduire, c'est-à-dire le besoin odieux de rabaisser.

- Odieux et humiliant !

- Non : odieux, tout court. N'employez jamais devant moi le mot *humiliant* ! Il est devenu à mes yeux aussi louche qu'*inégalité*. J'ai tout de même entendu, dans mon adolescence, des *trudiikiüs* notoires nous conjurer de ne pas humilier Saddam Hussein !

Nous nous sommes mis à réfléchir. En parlant des nains, nous en sommes venus, par contraste, à parler des obèses.

Nous avons d'emblée banni *obèse*, à la consonance franchement désagréable. L'idée de *corpulence* m'est venue à l'esprit. Je rappelai le parallèle, établi par

nos parents, entre corpulence et bonne santé.

- Les temps ont changé, fit observer mon voisin. Aujourd'hui, dans l'imagination collective, il n'y a qu'un pas de la corpulence à l'obésité.

- Est-ce que *complexion* vous irait ? demandai-je, mon Petit Larousse à la main. Écoutez ça : « *Complexion : constitution du corps.* » Ça m'évoque un corps complexe, qui mérite donc de la considération.

- Épatant ! s'enthousiasma Willy. Et qu'est-ce qu'on met avec *complexion* ?

- Une *personne d'une complexion inhabituelle ? inusuelle ? exceptionnelle ?*

- Vous n'avez pas l'air de comprendre, mon cher Jean-Jules, dit-il avec une patience appuyée, que nous nous sommes fixé pour tâche de pourchasser l'exclusion, donc l'exception.

Nous voilà à nous torturer les méninges, encore un coup. *Hors norme* me vint aux lèvres. Mais Willy me rappela durement que, derrière la notion de norme, la distinction entre *normal* et *anormal* pointait l'oreille. Allions-nous traiter les nains et les obèses d'anormaux ?

J'eus un trait de lumière.

- Que diriez-vous de *hors du commun* ? Là, la connotation est indiscutablement positive, voire aristocratique. *Normal* devient *commun*, et *anormal* devient *hors du commun*. Se trouve hors du commun tout ce qui est digne d'intérêt, l'inverse du *vulgum pecus*.

- Jean-Jules, dit Willy d'une voix frémissante, vous avez mis le doigt dessus !

Sautant à bas du canapé, il se mit à arpenter mon living-room devenu vaste comme l'univers, ses mains levées vers l'empyrée représenté par mon plafond.

- Une *personne d'une complexion hors du commun* ! Nous exigerons qu'on appelle désormais le nain et le géant, l'obèse et l'anorexique, *une personne d'une complexion hors du commun* ! Tous les hors du commun sous une même bannière ! Tous libres, tous égaux, tous frères !

Mon émotion atteignait à son comble. Mais il se laissa soudain tomber sur les fesses, en se frottant les mains.

- Mon petit vieux, si on arrive à faire passer tout ça dans les conversations parisiennes, on laissera nos noms dans l'Histoire !

Rien ne se prend plus facilement qu'une nouvelle habitude de langage. Il suffit d'éviter de s'interroger sur la réalité qu'elle rectifie - osons le dire : la réalité contemporaine a un sacré besoin d'être rectifiée.

J'ai pourtant continué d'appeler Mme Dos Santos « la gardienne » pendant une semaine, bien que cette appellation ait suscité un débat entre Willy et moi.

- La *gardienne* a un côté gardien de la paix, grogna-t-il avec une moue de dégoût. Pour ne pas dire gardien de prison.

- Sa fonction est bien de garder l'immeuble, qui n'a rien d'une prison, répliquai-je. Quel nom voudriez-vous lui donner ?

Il fit quelques pas, mains au dos, l'air soucieux d'un homme à qui on vient de demander les preuves de l'existence de Dieu. Il grommela :

- De toute façon, on ne peut pas revenir à *concierge*, ce serait pire que tout.

Concierge ? Ce fut une révélation.

- Attendez, vous venez de m'ouvrir des horizons ! Un de mes professeurs affirmait ceci : que le dignitaire chargé d'éclairer le logis royal, sous les Mérovingiens, s'appelait le *comte des cierges*. Promu à la garde du palais, son nom se serait contracté en *concierge*.

- C'est vrai ?

- Non. Ce professeur était le roi des fumistes, il condamnait ses élèves au désastre. Mais la fumisterie étymologique ne doit pas nous arrêter.

- Vous voulez appeler Mme Dos Santos la *comtesse* ?

- Pourquoi pas ? Ce serait donner un certain lustre à sa fonction.

- Une partie de l'aristocratie va hurler au scandale...

- Et alors ? On ne va pas se laisser intimider par une poignée de ci-devant !

Willy avait fini par se ranger à mon avis. Pour nous, désormais, Mme Dos Santos devint *la comtesse*. Croyez-le si vous voulez : la première fois que je lui ai donné son nouveau titre, j'ai vu des larmes de reconnaissance embuer son bon regard angoissé.

Je voudrais, à présent, qu'on ait une idée de la transformation qui intervint dans notre pratique de la réalité, à la suite de ces travaux. J'affirme, en effet, que si la réalité n'est pas souvent reluisante, nous sommes capables de la faire reluire par des voies purement syntaxiques. Et notre expérience montre qu'une sorte de baume tonique se déverse, alors, sur chaque instant de notre vie.

Je ne peux mieux faire que de décrire la dernière des journées que j'ai vécues pendant cette période bénie (on ne m'en voudra pas de déguiser les noms des quelques personnes entrevues dans mon récit, qui préfèrent sûrement garder l'incognito - l'une d'entre elles, surtout, qui a occupé les plus hautes fonctions sur les bords du Nil).

Ce jour-là, donc, à 7 heures 30, mon radio-réveil me tire d'un songe délicieux, où je suis en train de faire les quatre cents coups avec une douzaine de houris dégrafées, dans une sorte de caverne d'Ali Baba emplies de pierres précieuses. La musique qui flatte mon oreille est celle d'un orchestre baroque, dont les instruments anciens poussent des gémissements exquis.

Ma barbe faite, mon visage massé avec une crème régénérante qui me rajeunit en effet l'épiderme à chaque caresse, je fais rouler sur mon corps encore à demi sommeillant l'eau de ma douche, à la chaleur régulée par un mitigeur d'une infinie complexité.

Je prends ma collation matutinale – plus question de l'ignoble *petit* déjeuner – composée d'un mélange équilibré de thés darjeeling et earl grey goût russe, à peine sucré. Un pain au levain, certes onéreux mais exceptionnellement digeste, couvert d'un miel de tilleul d'appellation contrôlée, l'accompagne.

Ayant revêtu des vêtements assez légers pour profiter de la tiédeur automnale, je dirige mon pas de grand félin vers l'École Militaire.

Là, je me laisse glisser dans les entrailles, chaudes et odorantes, du chemin de fer secret qui serpente sous la métropole. Les fesses alanguies sur un siège

moelleux couvert d'incisions exotiques et de peintures pleines d'invention, bercé par le doux roulis de la voiture et son ronron mélodieux sur la piste d'acier, je me trouve transporté à la Concorde à la vitesse du tapis volant.

De la même démarche féline, je fais mon entrée au palais Cambon. Et me voici bientôt installé, parmi les superbes lambris, sur mon lieu de loisir laborieux. Je dois avoir, ce matin, une entrevue prometteuse avec mon guide professionnel, diplômé des meilleures écoles de la nation. Lui-même placé sous la bienveillante férule du coordinateur principal de la 3^{ème} chambre de la Cour, il a la charge de jeter un peu de lumière sur le labeur de la Réunion des Musées Nationaux, et surtout sur son emploi sagace des deniers du citoyen donateur.

Je me présente à l'heure prévue sur le lieu de loisir laborieux de mon guide, lui aussi garni de lambris superbes, pour badiner sur l'état de mes recherches. Heureuses nouvelles de *La Mort de Sardanapale* et du baron Haussmann. En revanche, *Le Chercheur de puces* et quelques autres persistent à faire leurs mutins.

- Mon cher Gassendi (c'est mon vrai nom), me dit M. de La Popelinière (c'est celui que je lui donne), l'analyse de vos travaux démontre l'excellence du choix que nous avons fait en vous confiant cette bagatelle. Je décèle pourtant - sans penser à mal, soyez-en persuadé ! - un notable excédent de votre agitation sur les résultats que nous attendions d'un garçon aussi brillant que vous.

Avec la courtoisie qu'on me connaît, et qui est cause en partie de l'estime où l'on me tient à la Cour des Comptes, je décline l'offre d'une cigarette que me fait mon guide. J'attends la suite de son discours, qui tient en peu de mots, mais choisis sur la persienne :

- Mon cher Gassendi, je souhaite de tout cœur que votre énergie se canalise à la satisfaction générale. Songez, par exemple, à la prouesse technique de la pièce d'eau des Suisses à Versailles. Si vous négligiez cette canalisation - au bout de laquelle on peut entrevoir quelque moulin champêtre producteur d'électricité - nous choisirions, le cœur marri, de vous débarrasser d'une tâche qui vous incommode pour vous attribuer un laborieux loisir plus banal.

Ainsi mis au fait de l'avenir que la bienveillance de mes guides me réserve, je vais partager le pain et le vin avec un ami de faculté.

Nous nous retrouvons, Élie Barbarin et moi, à la méridienne et demie, sur le parvis d'une basilique de la gourmandise parisienne érigée derrière le marché Saint-Honoré, et qui se nomme *Au Salut de l'Empire*.

Natif de la Provence, dont il a tout le charme, Barbarin est l'unique héritier du plus riche producteur d'huile solaire de l'Europe méridionale. D'un esprit – mais non d'une complexion – hors du commun, il jouit de sa coquette fortune en patriarche avisé, consacrant ses vastes loisirs à l'égyptologie.

Chaque fois que nous apaisons ensemble notre soif chez quelque liquoriste de haute volée, il m'annonce l'émergence imminente de son bel ouvrage sur Psoriasis XVIII – pharaon de la 31^{ème} dynastie, législateur audacieux mort jeune, selon les hiéroglyphes, d'un mal mystérieux, dont la redécouverte est, en quelque sorte, la campagne d'Égypte de Barbarin.

D'une discrétion sépulcrale quant aux trésors d'activité que je dépense à la Cour, je disserte, d'un ton primesautier, sur les travaux langagiers auxquels je m'adonne avec Willy. Pour que la chose soit captée clairement par l'intelligence de Barbarin – dont les vapeurs du juliéna commencent, me semble-t-il, à tempérer la vivacité -, j'avance, en épanouissant mon visage :

- On nous a pris de vitesse pour la suppression des Basses Pyrénées, de la Seine Inférieure et des Côtes du Nord. Mais nous nous flattons d'être les premiers à avoir rejeté, entre autres, la détestable *langue de bois*, dont la connotation péjorative ulcérait les gardes forestiers et les ébénistes. Nous l'avons remplacée par *résistance impavide à la contrainte verbale* – je t'accorde que c'est plus long, mais au moins ça ne risque de blesser personne.

Barbarin m'a écouté jusqu'ici avec une attention que traduit un mutisme de bon aloi. Lorsque j'en ai fini, il entrouvre ses lèvres purpurines et susurre, d'une voix de violoncelle méridional :

- Jean-Jules, ton voisin et toi, est-ce que, par hasard, personne ne se serait jamais avisé de vous botter le cul ?

Je comprends qu'il ne s'abandonnera pas aisément aux délices de ma

dissertation. Versant, par conséquent, dans des joies plus futiles, nous continuons de rompre le pain et d'honorer les vins de propriétaire du *Salut de l'Empire* - Barbarin s'enhardit à demander à notre ingénieur de table si l'Empire dont il s'agit est l'Ancien, le Moyen ou le Nouveau : il recueille en réponse un sourire d'une innocence désarmante.

Enfin, quand vient l'heure, toujours teintée de mélancolie, où chacun reprend la route que lui suggère son destin, nous échangeons une accolade humide, en faisant le serment de ne pas rester trop longtemps sans remettre ça.

Je passe un après-midi laborieux parmi les riches lambris de mon lieu de travail, rêvant à la forêt de chênes dont le sacrifice orne ainsi nos murs, et met des portes insonores entre nos lèvres et les oreilles errant dans nos couloirs. Un instant, j'ai la vision de tous ces chênes merrains devenus tonneaux à juliénas, à morgon et à fleurie, mais je la repousse avec effroi.

Enfin, je regagne la rue du maréchal Harispe, ma démarche sensiblement moins féline qu'à l'aller. Les paroles amicales de mon guide professionnel m'arparent l'intellect au petit trot : « Nous vous débarrasserions d'une tâche qui vous incommode, pour vous attribuer un laborieux loisir plus banal. »

À cette minute précise, parlons net, je m'en fous complètement.

Car joie, joie, pleurs de joie ! Clémence m'attend chez moi, avec Willy.

Installés sur le canapé, ils échangent des traits qui déclenchent leurs éclats de rires cristallins. Une fois encore, je m'interroge, sans toutefois me mettre à la torture : comment Willy, d'une misogynie sourcilleuse, peut-il étaler pareille allégresse au voisinage de Clémence ?

Insondable mystère de la nature humaine ! Willy n'aime que les hommes, mais préfère la compagnie des femmes...

- Je pars demain pour Bordeaux, me dit-elle en profitant d'une accalmie. Vu le beau temps, le ban des vendanges est avancé de huit jours.

Je dissimule ma réelle consternation. Clémence va encore laisser, pour des semaines, un vide douloureux dans ma vie.

Et puis j'ai deux places pour *Turandot*, jeudi prochain, à l'Opéra Bastille.

On va comprendre – j’espère - pourquoi ce jour fut le dernier d’une période bénie , et en ouvrit une qui prit vite des allures de calvaire. Et, par la même occasion, pourquoi je modère les douceurs sémantiques qui égayaient ma vie.

Quel élan suicidaire m’a fait dire à Clémence, devant Willy, que son départ pour Bordeaux allait la priver de *Turandot* ? Mon voisin s’est pétrifié sur le canapé, Clémence a poussé un juron de dépit.

- Tu ne peux pas demander une autre date ?

Hélas ! non : c’était la dernière de *Turandot* pour la saison. J’étais même inquiet, car nous avions droit à la seconde distribution – et je savais d’expérience qu’à moins d’une surprise colossale, la seconde est à la première, pour le même tarif astronomique, ce que la Vénus callipyge est à la Vénus de Milo.

- Enfin, soupira Clémence, il y a toujours des gens qui cherchent une place à l’entrée. Si c’est une beauté, tu pourras lui en faire cadeau.

Encore une illusion : les chances de tomber sur une beauté, dans cette conjoncture, sont infimes – j’en ai fait deux ou trois fois l’effroyable expérience.

Pendant que Clémence inventait des solutions pour caser son fauteuil d’orchestre, Willy avait l’air saisi d’une attaque de danse de saint Guy. On pouvait croire qu’il n’avait rien à demander, qu’il guettait seulement une proposition et prenait son élan pour sauter dessus.

L’occasion lui en fut donnée par Clémence, qui avança, apparemment sans penser à mal :

- Mais d’ici jeudi, tu as le temps de trouver quelqu’un pour t’accompagner.

Et, se tournant vers Willy, elle lui demanda à brûle-pourpoint – et à mon

effacement, car j'affirme n'avoir pas vu venir le coup :

- Vous aimez l'opéra, Willy ?

Il prit l'air à la fois digne et blasé que je connaissais par cœur.

- Honnêtement, j'aime mieux le cinéma.

Et comme j'ouvrais déjà la bouche pour dire : « Bien sûr ! Ne lui infligeons pas cette corvée, Clémence, allons ! », il poursuivit à toute allure :

- Mais je suis prêt à faire une exception. Il paraît que l'Opéra Bastille vaut le coup d'œil.

- Vous serez déçu, répliquai-je en haletant. C'est un truc immense et froid. La moitié du public, au moins, a l'air de ne pas savoir ce qu'elle est venue faire là, ni aux frais de qui. Les gens gardent leurs manteaux sur les genoux pour filer plus vite. Si vous aimez les odeurs de vieille clope et de restaurant d'entreprise, vous serez servi.

J'avais lâché cette diatribe avec une véhémence involontaire, qui traduisait mon amertume. Je dilapidais mes économies pour aller à l'Opéra Bastille plusieurs fois par an, et j'avais de plus en plus l'impression, la porte franchie, d'entrer dans une salle de boxe.

Mais à la vérité, j'étais surtout furieux après Clémence. Non seulement elle m'abandonnait sans paraître plus émue que ça, et avec son fauteuil pour *Turandot* sur les bras, mais elle l'offrait à Willy en ayant l'air de croire que j'allais bondir de joie.

Or, je gardais un souvenir assez cuisant de ma promenade avec lui au Champ de Mars, pour ne pas risquer pire encore à l'Opéra.

Qu'on me comprenne bien : je ressentais maintenant une véritable amitié pour Willy - en dépit du fait qu'il tirait sans vergogne de sa complexion des privilèges exagérés, surtout sur mon dos. Nous avions partagé de profondes émotions devant des westerns crépusculaires et des mélodrames flamboyants. Nos travaux de régénération syntaxique m'avaient passionné, même si, quelquefois, je m'étais posé des questions sur l'ambiguïté de son attitude.

Tout ça restait sain et équilibré. Il suffisait que nous ne franchissions pas la porte de l'immeuble.

Car dès que nous mettions le nez dehors, c'était comme si le docteur Ox de Jules Verne passait par là, et que Willy, absorbant d'un coup trop d'oxygène pour sa complexion hors du commun, devenait, au pied de la lettre, intenable.

Bref, la seule idée de l'emmener à l'Opéra me donnait des sueurs froides.

Tout ça alla et vint dans mon esprit en quelques secondes. Mais il lui en fallut bien moins, à lui, pour me radiographier. Alors il dit, de son épouvantable voix flûtée :

- Je sens que vous n'avez aucune envie de m'emmener voir *Turandot*.

- Willy ! s'exclama Clémence, avec un double regard scandalisé pour lui et pour moi.

- Vous n'avez aucune envie de m'emmener à l'Opéra, poursuivit-il en l'ignorant. Vous n'imaginez même pas que je puisse aimer la musique.

- Je vous ai entendu chanter les *Chants d'Auvergne* avec Magdalena Bolingbroke, m'indignai-je, et je vous en ai félicité !

Je croyais sincèrement l'avoir fait - par pure amitié. Il me détrompa d'un mot qui claqua comme une gifle :

- Jamais !

Et il poursuivit, avec des ricanements pareils à des sanglots, tandis que Clémence, les mains jointes et le visage défait, s'enfonçait dans le canapé :

- Voici votre credo : un nain pétomane, bravo ! mais un nain mélomane, ah !

Il sauta de son siège et vint se planter devant moi, les poings sur les hanches, la foudre dans l'œil :

- Avouez donc la vérité : vous n'avez aucune envie que le tout-Paris vous voie en compagnie d'un nain à l'Opéra Bastille !

Je distinguais les larmes qui coulaient sur ses joues, et j'apercevais celles qui ruisselaient sur les joues de Clémence. Une voix intérieure, qui avait l'accent de Barbarin, me disait : « Ces vaches-là sont en train de t'avoir, Jean-Jules ! Ne tombe pas dans le panneau ! »

Inutile : je savais déjà que j'avais perdu. Comme dix-huit mois plus tôt devant le portrait de Don Sebastian de Morra, comme l'autre fois pour l'affaire du Champ de Mars, Willy se débrouillait de telle façon que si j'hésitais à me

montrer avec lui, surtout devant le tout-Paris, je devenais un monstrueux *trudükü*. Avec une douceur effrayante, il me demanda :

- Ce que je viens de dire ne correspond pas à la réalité ?

Je secouai la tête en levant les bras au plafond, donnant les marques muettes d'une bonne foi bafouée qui frisait le désespoir.

Mais ses yeux s'agrandirent, sa bouche s'ouvrit largement. Il semblait soudain découvrir, avec horreur, une réalité que rien, dans nos relations récentes, ne lui aurait permis d'imaginer. Et il me porta le coup de grâce :

- Oh !... Oh !... Vous voulez que je paye ma place ? C'est donc ça !

Et il se tourna vers Clémence avec un ricanement, encore un, mais de dégoût, cette fois.

- Vous entendez ? Ce n'est qu'une question de gros sous !

Je poussai un faible rugissement. J'étais à ce point hors de moi que je faillis m'écrier, en tendant la main : « Oui, c'est ça ! cent quatre vingts euros, s'il vous plaît ! » Au lieu de quoi je gémis :

- Si c'est ainsi que vous me jugez, Willy, à quoi bon vous dire mon ami ?

- Je me pose la question, en effet !

- Allons, Jean-Jules... supplia Clémence affolée.

J'avais le sentiment que d'un instant à l'autre, les deux complices, lui surtout, allaient éclater de rire en me montrant du doigt. Voilà ma situation, que rien au monde, jamais, ne m'aurait permis à moi non plus d'imaginer : j'étais en train de devenir le bouffon de ce nain !

Mais une fois encore, mon invraisemblable philanthropie, assise sur mes principes républicains, eut le dessus. Au lieu de me révolter, je baissai la tête et levai une main en signe de capitulation.

- Bon, fis-je, oublions l'aspect sordide de cette discussion.

- Sordide ? siffla-t-il. Qui, est sordide, ici ?

- Moi, moi, bien sûr ! m'écriai-je. Je vous demande une réponse simple et directe, Willy. Je vous invite à voir *Turandot*, jeudi soir à 19 heures 30, à l'Opéra Bastille : est-ce que vous acceptez ?

- Ma foi, cette invitation est si spontanée que j'aurais l'air d'un chien galeux

si je la refusais ! répondit-il.

En moins de deux, il s'était transformé. Il souriait ! On aurait juré que, dédaignant les supplications d'innombrables candidats à ce fauteuil pour *Turandot*, je l'avais choisi, lui, en priorité, pour m'accompagner à l'Opéra. Il se rétablit d'un saut en tire-bouchon sur le canapé, disant en même temps :

- J'accepte, Jean-Jules. Mais à une condition.

Un frisson glacé me parcourut les vertèbres. Je vis le beau visage de Clémence se défaire à nouveau. Willy nous laissa mariner, le temps de se balancer d'une fesse sur l'autre, avant de préciser :

- Je vous invite à souper après le spectacle, à la brasserie Bofinger.

De Charybde en Scylla. Après m'avoir contraint de m'afficher avec lui à l'Opéra Bastille, il voulait s'afficher avec moi chez Bofinger ! J'ai cherché, un centième de seconde, quel poison bénin je pourrais avaler pour me mettre sur le flanc le jeudi suivant. Je protestai, sans trop de conviction :

- Willy, si vous avez faim, nous pourrions manger des sandwiches au bar de l'Opéra pendant l'entracte : ils sont mémorables.

- Merci, je tiens à souper pour de bon, sinon la fête me paraîtrait incomplète. Je préférerais refuser de vous accompagner.

A-t-on idée de l'héroïsme qu'il me fallut pour ne pas éclater : « Vous savez à quoi je pense ? Je vous donne *les deux* places ! Allez voir *Turandot* avec qui vous voudrez, et amusez-vous comme des nains ! » ?

La vérité m'apparut soudain, dans toute sa noirceur : j'étais en plein dédoublement de la personnalité. Mister Jean-Hyde, en moi, sifflait le contraire de ce que le docteur Jules-Jekyll clamait la main sur le cœur. Telle était l'œuvre de Willy.

Pourtant, je souris, d'un sourire que je sentis lamentable.

- Comme vous voudrez : nous souperons donc ensemble après le spectacle.

- Mes cocos, dit alors Clémence dont le visage s'était illuminé, vous faites un sacré duo, tous les deux.

Dans ma jeunesse, l'automne et l'hiver étaient encore « la saison de Paris ». Je ne me souviens pas s'il pleuvait, s'il neigeait ou s'il faisait beau les soirs où j'allais au spectacle. Pourtant la nuit tombait aussi tôt qu'à présent à cette saison. Et comme c'était bien avant le réchauffement climatique, je suppose que nous mettions des manteaux et des gants, que nous nous enroulions dans des cache-nez. Mais franchement, je n'en ai aucun souvenir.

Tout ce que je me rappelle, c'est que, même quand le spectacle était désastreux – ce qui arrivait aussi souvent à cette époque qu'aujourd'hui, autant l'avouer –, j'avais passé des moments épatants, pour la simple raison que j'étais sorti de chez moi pour aller au spectacle avec des amis.

En revanche, la soirée où je suis allé voir *Turandot* à l'Opéra Bastille, avec Willy, je m'en souviens dans le moindre détail.

Je me rappelle la douceur de cette fin d'automne. Je portais un complet gris, une chemise et une cravate bleues, des chaussures anglaises que je n'avais jamais assouplies, devenues le vrai thermomètre de mes sorties : je les oubliais dans l'euphorie d'un spectacle enchanteur, et mon martyre commençait dès mon premier : « Ces salauds me paieront ça ! » - vœu pieux s'il en fut.

Willy, pour sa part, portait un élégant costume lie de vin en velours uni. Un châle de cachemire, assorti au costume, ceignait ses épaules, l'un des pans retombant élégamment sur ses hanches.

Dans le métro, il s'assit en face d'un septuagénaire maghrébin coiffé d'une casquette et qui lisait, à travers des verres énormes, *Le Canard enchaîné*. Le voyageur nous jeta un regard rapide et reprit sa lecture. Alors Willy se mit à fredonner la savoureuse mélodie qui fit le succès de Rellys dans les années 30 :

Ah ! Ah !

Viens dans ma guitoune !

Ah ! Ah !

Viens dans ma casbah !

Le voyageur jeta un second regard rapide à Willy, puis s'en désintéressa.

Sans m'indigner bruyamment, j'aurais pu murmurer à l'oreille de Willy que ce lecteur du *Canard enchaîné* vivait chez nous, sans doute, depuis un demi siècle, et que les images de guitoune et de casbah devaient s'estomper dans sa mémoire. L'instinct de conservation me commanda le silence.

Depuis ce soir-là, chaque fois que j'ai pris le bus, le métro ou un taxi avec Willy, et qu'une personne de complexion sud-méditerranéenne est passée à portée d'oreille, il s'est mis sur le champ à chanter sa rengaine. Ce « *Ah ! Ah ! Viens dans ma guitoune !* » était, en somme, son « *Rachel, quand du Seigneur* » dès qu'il apercevait un Arabe. J'étais, à tous les coups, transporté au septième ciel – surtout quand nous étions en taxi, et que le chauffeur écoutait la retransmission du match Syrie-Koweït à la radio du bord.

On comprendra donc que je me souviens de chaque détail d'une soirée débutée sous de si heureux auspices, et ce détail-là n'est pas pire que les autres.

Nous avons fait une entrée plutôt quelconque à l'Opéra Bastille. En tout cas, pas une entrée remarquée - il faut dire qu'on dénombre moins d'enfants, dans le public de *Turandot*, qu'autour du monument aux Droits de l'homme du Champ de Mars. Ici, tout semblait indiquer que Willy passait inaperçu.

- Vous voyez, me dit la voix de canard bilieux, on vous voit, vous ! Mais moi, peau de balles ! Qu'est-ce que je pourrais faire pour qu'on me regarde ?

- Rien, pour l'amour du Ciel ! suppliai-je entre mes dents.

Nous sommes donc descendus jusqu'à nos places dans l'indifférence générale. Même l'huissier qui vint donner deux coussins à Willy eut l'air de sacrifier à la routine du métier. Un boulot pas plus original que celui de l'ouvreuse qui nous remettait le feuillet énumérant les chanteurs de la soirée – ce feuillet nous annonçait pourtant que le ténor de la seconde distribution était remplacé au pied levé, sans préciser à quoi il fallait nous attendre.

Willy s'assit sur ses coussins, croisa les jambes et examina la salle. Depuis sa remarque aigre-douce, il n'ouvrait plus la bouche.

D'un œil impassible, il inspecta les vagues translucides qui donnent au plafond de l'Opéra Bastille l'allure d'un confortable matelas suspendu – une version contemporaine du *Fantôme de l'Opéra* pourrait tirer un bon parti des vastes dimensions de ce luminaire. Willy s'intéressa également aux colonnes de clarté rosée qui encadrent la scène. Quant à la couleur noire des sièges, je lui chuchotait qu'elle avait été choisie, disait-on, par Mitterrand en personne, qui n'aimait pas l'opéra. Il hocha la tête, sans esquisser l'ombre d'un sourire.

Enfin, il se retourna – et moi, prêt à tout, avec lui - pour regarder les balcons. Il était 19 heures 29, la salle était comble. Et soudain, quelqu'un, au premier rang du deuxième balcon, se leva et fit un signe vers nous. Willy s'exclama :

- Moluc !

J'apercevais là-haut une silhouette massive, dos rond, tête sombre, un bras levé. Cette silhouette me rappela aussitôt la statue d'un homme préhistorique que j'avais vue, enfant, dans une grotte des Eyzies. Jusqu'à ce que je lise sous la plume d'Henry Miller que, pour habiter un endroit pareil, il fallait que l'homme préhistorique ait eu un QI élevé, je n'y avais jamais cru.

- Qui est-ce ? demandai-je.

- Un ami.

Willy ne m'avait jamais parlé de ses amis. Comme j'évitais de lui poser des questions trop directes, je m'étais mis dans l'idée que sa misanthropie le privait d'amis. Une erreur de plus.

- Nous nous sommes rencontrés au cours d'un voyage organisé en Nouvelle-Guinée. C'est amusant de le retrouver à l'Opéra Bastille.

- Vous ne saviez pas qu'il aimait l'opéra ?

- Je ne savais pas qu'il était à Paris.

Je n'en appris pas davantage sur Moluc à ce moment-là.

Car les lumières décreurent, la fosse d'orchestre – aussi comble que la salle : *Turandot* exige un effectif copieux, avec de puissantes percussions – s'éclaira. La tête blanche léonine du maestro Michelangelo Sanzio apparut, dans un

tonnerre d'applaudissements et de vivats. Le maestro salua le public tant que le tonnerre roula, se tourna enfin vers les musiciens, brandit sa baguette comme s'il allait leur mettre une raclée, et le rideau se leva.

Tout le monde connaît l'histoire de *Turandot*. Je la rappelle tout de même, pour n'être pas taxé d'élitisme.

Turandot, fille de l'empereur de Chine, vierge et d'apparence frigide, accueille à Pékin des prétendants princiers alléchés par ses charmes. Chacun peut tenter sa chance auprès d'elle, à une légère condition : il résoudra trois énigmes proposées par la glaciale princesse, faute de quoi on lui coupera la tête. Jusqu'ici, aucun des soupirants n'a gagné le pari. Mais la beauté de Turandot les attire « comme le miel fait les mouches », dirait Molière. Et ils continuent d'affluer, pour se faire décapiter à qui mieux mieux. La banlieue de Pékin devient une nécropole de jeunes princes prometteurs.

Au moment où commence l'œuvre de Puccini, Calaf, fils du roi des Tartares, arrive incognito à Pékin, où il retrouve son vieux père détrôné, fuyant la mort et réduit à la mendicité. Apercevant Turandot très loin à sa fenêtre, le prince en tombe aussitôt amoureux et décide de tenter sa chance. Sa passion grandit encore dès qu'elle paraît devant lui en chair et en os – j'emploie cette expression à dessein, mais n'anticipons pas - pour lui proposer les trois énigmes.

Turandot aime, hait et redoute en secret le beau Tartare. Mais, nouvelle Salomé, elle espère bien qu'il laissera sa tête dans l'épreuve.

J'interromps l'analyse du livret. Puccini a composé là-dessus une des plus belles musiques jamais sorties d'une fosse d'orchestre. Je vénère son génie. Si j'avais eu des réticences, elles seraient tombées le jour où j'ai entendu Pierre Boulez déclarer, d'une voix lointaine, que Puccini ne le dérangeait pas (ouf).

Jusqu'à l'entracte, la représentation s'est déroulée à peu près normalement.

La mise en scène était pleine d'inventions, de ces inventions à couper le souffle que je voyais à l'Opéra depuis plus de vingt ans. Gardes du palais costumés en SS - je les avais comptés : je voyais des SS à l'Opéra pour la trente-septième fois -, ténèbres quand il est midi au soleil, infirmiers matraquant un

personnage garrotté dans une camisole de force - les fumigènes viendraient plus tard, dans des conditions dramatiques que je décrirai par le menu - et mille autres trouvailles. Tant d'imagination vous clouait sur votre fauteuil.

Calaf arrivait dans la cité impériale en manteau de toile huilée et chapeau de ranger australien, et il portait deux grosses valises. C'étaient la cent dix-septième et la cent dix-huitième valises que je dénombrerais sur une scène de théâtre ou d'opéra au cours des six dernières années. Des douzaines de personnages célèbres, d'Arnolphe à Falstaff et de Don Juan à Wozzeck, s'étaient ainsi promenés sous mon nez en portant des valises – j'en étais à me demander si cette obsession bagagière n'avait pas une explication psychanalytique.

Le décor, inspiré de la Changhaï actuelle, était barré d'escaliers métalliques. Les chanteurs les montaient et les descendaient inlassablement, car à moins d'opter pour le statisme de la poule sur son perchoir, il n'y a rien à faire d'un escalier sinon le monter et le descendre. La crainte d'une chute vertigineuse se devinait chez certains. Ce devait être une sensation inconfortable pour pousser la note en portant des valises, mais on ne jouait pas la facilité.

Enfin Turandot émergea lentement de la pénombre, pour faire subir à Calaf l'inhumaine épreuve. Elle se tenait debout derrière un haut pupitre, comparable à ceux auxquels s'accourent familièrement les présidents des grands états modernes pour faire leurs discours bon enfant.

Elle avait un visage bien rempli, une de ces voix à décorner les buffles que les sopranos slaves semblent tirer du fond de leurs intérieurs. Calaf, foudroyé, avait ôté son chapeau de ranger, montrant un catogan tressé comme une natte.

La princesse raconta, sans un geste, le viol de son ancêtre Lou-Ling, perpétré par un soudard « *mill'anni e mille* » plus tôt : telle était l'origine de la haine irréductible de Turandot pour les hommes. Quand elle eut terminé la lugubre histoire, elle se dégagea de derrière le pupitre pour s'avancer vers le prince.

Nous étions au douzième rang d'orchestre, pourtant nous vîmes distinctement la natte du beau Tartare se dresser sur sa tête : Turandot était une personne d'une complexion hors catégorie.

Quand le rire de Willy éclata, je compris qu'il devait le contenir depuis un bon moment. Par chance, La Foule - c'est-à-dire les chœurs de l'Opéra Bastille - s'écriait à cet instant : « *Al Principe straniero !...* », et sa clameur couvrit à la fois Willy et l'orchestre.

Mais quand La Foule se tut, et comme Turandot s'apprêtait à mettre Calaf sur le gril, un autre éclat de rire, caverneux celui-là, tomba du deuxième balcon. Des cris indignés venus de toute la salle le rejetèrent dans sa caverne. Mon voisin gloussa :

- Moluc tient la forme !

La représentation se poursuivit sans autre incident, jusqu'à la fin de l'acte II. Avec une facilité démentie par la férocité de sa voix, Calaf répondit aux trois questions sibyllines de Turandot. Vainqueur, aveuglé par l'amour, et d'un fair-play admirable, il lança à la princesse, catastrophée par son échec, le plus fou des défis : qu'elle découvre son nom avant l'aube, et il lui offrait sa tête.

L'acte s'achève sur la déclaration de l'empereur, comblé d'avoir pour gendre cet inconnu qui tient la dragée haute à sa fille. Et La Foule acclame l'héritier de Hien-Wang, en lui souhaitant « *diecimilla anni* » de félicité.

À l'entracte, nous allâmes au bar boire du vin de messe champagnisé dans des flûtes en plexiglas. Nous contemplions, à travers les baies vitrées du foyer, le carrousel dératé des voitures qui tournaient autour de la colonne de Juillet, comme des poissons lumineux derrière la vitre d'un aquarium.

Nous nous sommes interrogés sur le saisissement du beau Tartare quand Turandot s'était dégagée de derrière son pupitre. Sa réaction était-elle due au

fait qu'il remplaçait au pied levé le titulaire du rôle, d'où son hébétude en découvrant les dimensions réelles de la princesse ? Ou s'il avait déjà chanté avec cette camarade, sa stupeur restait-elle intacte au fil des productions ? Aucune réponse ne nous satisfaisait.

De temps en temps, et tout en discutant, Willy sautait pour attraper le rebord du bar où il se hissait d'un rétablissement. Ainsi perché, il examinait les larges degrés qui conduisent aux balcons.

Enfin il poussa un cri de joie : le personnage qu'il appelait Moluc était apparu sur un escalier en colimaçon au bout du foyer, et lui adressait une espèce de signe de reconnaissance tribal.

- Excusez-moi.

Me plantant là comme un pieu, il se faufila entre les jambes des spectateurs pour rejoindre son ami. J'eus le temps d'apercevoir Moluc qui finissait de descendre l'escalier – un homme de taille modeste, des épaules très larges, entre lesquelles s'enfonçait une forte tête aux longs cheveux noirs ; à part ça, il semblait vêtu convenablement, j'oserai dire avec une sobre élégance.

La foule me le cacha. Je crus que Willy allait me le ramener pour nous présenter. Mais il revint seul au bout de cinq minutes, assez excité et tout souriant.

- Il a préféré remonter, m'expliqua-t-il. Il avait peur qu'on lui fauche sa place, et d'être forcé de se battre pour la récupérer ! Mais vous le verrez tout à l'heure, je l'ai invité à souper avec nous. Ça ne vous dérange pas, au moins ?

J'ai dit, il y a peu, que je me souvenais du moindre détail de cette soirée. Ce détail-là non plus n'est pas pire que les autres.

Nous sommes allés nous faire bousculer dans la foule qui arpentait le foyer. Avoir retrouvé Moluc semblait rendre sa bonne humeur à Willy. Quand un spectateur distrait – de ceux qui vous broient un pied sans état d'âme – venait sur lui à l'aveuglette, il s'effaçait lestement avec un mot plaisant.

La gymnastique qu'il avait exécutée au bar avait-elle conquis le public ? Il me semblait qu'on s'apercevait peu à peu de sa présence. Tandis qu'il se pavanait dans le foyer, le pan de son châle fièrement rejeté sur l'épaule, la

main sur le pommeau de son épée, on le regardait en face, sans haut-le-corps ni yeux hors de la tête. En somme, on avait l'air de s'y habituer.

Je notais même que certaines personnes du sexe masculin échangeaient avec lui des regards d'intelligence. Je reconnus l'une de ces personnes, grand couturier qui avait abandonné le métier, fortune faite, pour fonder une compagnie de ballets, et qui s'adonnait avec succès à l'art de la danse en imposant l'image d'un nouveau Diaghilev, d'ailleurs flanqué ce soir-là d'un nouveau Nijinski.

Leurs regards s'abaissèrent sur Willy, puis se posèrent sur moi, avant de revenir sur lui porteurs d'un point d'interrogation. Lui leur souriait, sans faire ni oui, ni non, l'air heureux seulement d'être là - avec moi ?

Coup de tonnerre ! La voilà, elle, à dix pas de nous, avec son visage marqué par les excès de toute sorte, ses formes restées affolantes sous une robe insensée, sa façon de remuer les hanches et le reste à vous faire rugir, avec ça écrivaine auréolée d'un succès international.

- Oh ! fit Willy. Ce ne serait pas la dame du Prado ?

Mila Parangon nous avait vus. Elle fonçait sur nous, la démarche et l'œil d'une panthère prête à tout dévorer, accompagnée d'un jeune guépard aux yeux battus. Mais elle ne fit que nous frôler, adressant un regard brûlant à Willy tandis que sa main me pinçait brièvement le biceps. Et sa superbe voix rauque répéta, dix-huit mois plus tard :

- Chapeau !

Elle s'éloigna au milieu des groupes qui se retournaient sur elle, où aucun homme ne respirait plus.

- Vous avez reconnu la voix de Joan Greenwood dans *Noblesse oblige* ? fit la voix tremblante de Willy, tandis qu'il la suivait des yeux.

D'où tirait-elle ce magnétisme ? Pour moi, qui avais lu ses confessions, j'avais beau m'efforcer de ne voir en elle qu'une sage muséologue, je caressais in petto son image en train d'exécuter des sauts de carpe inouïs dans des décors art nouveau. Mais pour ceux, et ils étaient forcément nombreux avec cette affluence, qui ne l'avaient pas lue ? Ce n'était pas au foyer de l'Opéra

qu'on aurait dû la trouver, mais sur scène, dans *Tannhäuser*, enveloppée dans des tulles et déchaînant la bacchanale du Venusberg !

Un article sur les phéromones – ces parfums subliminaux qui transforment votre individu en objet de convoitise - m'était un jour tombé sous les yeux. Il m'avait laissé sceptique. Mais à suivre de l'œil cette fauvesse ondoyant dans le foyer de l'Opéra Bastille, la réalité des phéromones me submergeait.

- Allons, Jean-Jules, s'exclama Willy, les vôtres ne sont pas inexistantes !

- Les miennes ? fis-je, tombant du ciel. Lesquelles ? Quoi ?

- Mais vos phéromones à vous !

- Qu'est-ce que vous me chantez là ? bégayai-je.

- Mon ami, et il me donna une légère tape sur la cuisse, j'adore votre figure : c'est un écran de cinéma !

Il dut comprendre qu'il m'avait coupé le souffle – mais que diable espérait-il d'autre ? – car il enchaîna rapidement :

- Qu'est-ce que vous m'avez raconté, l'autre soir ? Que l'Opéra Bastille était un lieu immense, froid et plutôt mal fréquenté ? Ça me plaît beaucoup. Je passe une excellente soirée.

Il était allé plusieurs fois à l'Opéra Garnier, dont il aimait les dorures et les velours, et le magnifique foyer du public, restauré de frais, où il s'était essayé à trois tours de valse pour intéresser le monde.

- Mais on ne m'a pas jeté un regard. L'ambiance est bien plus guindée qu'ici.

J'avançai qu'on humait à Bastille des odeurs organiques inconnues à Garnier. Il répliqua que si j'avais le nez calé à un mètre quinze du sol, je ne ferais pas de différence. Toujours de belle humeur, il me donna une nouvelle tape sur la cuisse – à cet instant, nous recroisons l'autre Diaghilev flanqué de l'autre Nijinski, qui ne purent s'empêcher de se mordre les lèvres.

- Avouez, Jean-Jules, me dit Willy légèrement, que l'accession du peuple à la culture n'est pas votre tasse de thé.

- Comment osez-vous affirmer une chose pareille ? m'indignai-je.

- Je vois ce que je vois ! Vous portez sur ce public un regard découragé. Vous voudriez qu'il partage vos admirations d'homme bien élevé. Seulement, vous

ne le trouvez même pas mal élevé : vous êtes sûr qu'il n'a pas été élevé du tout. Après ça, je ne m'étonne pas que vous grimaciez quand le *lumpenprolétariat* vient s'asseoir à côté de vous ! Non, vous ne serez jamais un militant de la culture populaire.

Est-ce qu'il se fichait de moi ? Il est vrai qu'en dépit de ma largeur d'esprit, j'ai un faible pour les gens qui partagent mes goûts et dégoûts. Mais je refuse qu'on m'impose des goûts et dégoûts qui ne sont pas les miens. Tel Mikis Theodorakis, je me considère, une fois pour toutes, à la fois comme mon comité central et ma conscience politique.

Donc, profitant des bonnes dispositions apparentes de Willy, je lui déclarai, d'une voix assez forte pour me faire entendre au milieu du tohu-bohu :

- Je m'étonne que ce reproche me vienne de vous, qui n'êtes pas à proprement parler un militant de la liberté de penser. Souffrez que je hume des odeurs organiques là où j'en hume. Et que j'aie une idée assez haute de la culture populaire pour exiger qu'on y travaille sans se foutre du monde. Ce qui veut dire qu'elle ne doit, à aucun prix, être livrée aux appétits des *trudüküs*. Or nous sommes loin du compte. Je ne tiens pas à poursuivre cette discussion.

Il éclata du même rire pointu que lorsque Turandot était sortie de derrière son pupitre. Mais cette fois des visages bienveillants se tournèrent vers lui.

- En vous y prenant comme ça, vous aurez toujours le dernier mot ! me cria-t-il quand son rire se fut calmé.

Il y avait quelques minutes que la sonnerie nous rappelait dans la salle. Nous sommes redescendus jusqu'à nos fauteuils, au milieu de gaillards artistement mal rasés qui sentaient le tigre, tombaient le sweater, délaçaient leurs baskets et se grattaient les gonades. Des messieurs en veston croisé et des dames chromées les côtoyaient comme s'ils n'avaient jamais existé.

Avant de sauter sur ses coussins, Willy leva les yeux vers le deuxième balcon, où je distinguai la silhouette massive de Moluc, un bras levé vers nous.

On entendait un tintamarre joyeux de voix et d'instruments à vent, comme si la scène dramatique sur laquelle s'était clos le deuxième acte était déjà oubliée.

Sur le plan dramatique, la fin de *Turandot* allait nous gêner.

Le fumigène est ce dispositif, employé au théâtre et au cinéma, qui permet d'embrumer un décor à volonté. Il est utilisé chaque fois qu'on monte *Macbeth* – y compris ceux de Verdi et d'Orson Welles –, dans la scène du début où trois sorcières, noyées dans un brouillard à couper au couteau, font cuire un bouillon dégoûtant. La mise en scène de Gaston Baty au Théâtre Montparnasse en 1942, restée célèbre, utilisait magistralement cet effet.

À l'Opéra, le fumigène donne toute sa mesure dans *L'Anneau des Nibelungen*. Il faut avoir un œil de nyctalope pour distinguer, dans une ténèbre quasi totale encore obscurcie par l'emploi de fumigènes à gros débit, les Walkyries au galop, les éclairs du glaive de Siegfried, l'épieu sanglant de Hagen, la barbe fleurie de Wotan et jusqu'aux flammes crachées par le stupide dragon Fafner.

Dans ces deux cas, au moins, l'emploi du procédé est implicitement recommandé par l'auteur. Mais dans mille autres, il apparaît comme une trouvaille renversante inondant de fumée, à l'improviste, des histoires qui sinon apparaîtraient claires et « plates comme le derrière d'un pauvre homme », selon l'expression populaire.

J'ai vu ce dispositif enfumer pratiquement tout le répertoire. L'apparition des SS, des infirmiers et des porteurs de valise, souvent les trois en même temps et sur un escalier, à l'orée d'un rouleau de brume quasi opaque, m'a fait frissonner à d'innombrables reprises.

Je n'ai qu'un seul souvenir d'une absence rigoureuse de fumigènes : c'était *Un Re in ascolto*, qui raconte pourtant l'histoire de Prospero, en une heure et

demie d'une musique de Luciano Berio ardue et limpide, sur un décor transparent. L'œuvre, si ma mémoire est bonne, a connu un maigre succès, que l'intervention des fumigènes aurait sûrement transformé en triomphe.

Mais rien ne devait atteindre en intensité dramatique, par la grâce des fumigènes, la représentation de *Turandot* à laquelle j'ai assisté avec Willy.

On a avancé toute sorte d'hypothèses pour expliquer ce qui s'était passé ce soir-là : enchaînement accidentel de circonstances, panne de matériel, erreur humaine, malveillance... D'après moi, le plus sage est d'impliquer là-dedans une combinaison de l'action des fumigènes et du fantôme hilare de Puccini.

Tout avait bien commencé. Dès le début de l'acte III, Turandot avait exigé que personne ne ferme l'œil à Pékin cette nuit-là, et qu'on lui révèle, sous peine de mort, l'identité du beau Tartare. C'est le fameux : « *Nessun dorma !* », fredonné par maint mélomane dans le secret de sa baignoire – j'avais entendu Willy s'en délecter : une fois sûr que je l'emmènerais voir *Turandot*, il avait sorti le disque de sa collection, et chantait à tue-tête « *Nessun dorma !* », la voix de canard couvrant celle de Placido Domingo et l'orchestre de Karajan.

Dès que Calaf eut lancé son hardi : « *Vincero ! Vincero !* », les trois ministres Ping, Pong et Pang se précipitèrent sur scène suivis « d'une foule réduite dans l'obscurité de la nuit ». J'ai vérifié depuis que ni les librettistes, ni Puccini ne réclamaient l'intervention de fumigènes à ce moment. Pourtant une brume subtile s'insinua sur la vaste scène de l'Opéra Bastille, histoire de montrer, je suppose, qu'un climat délétère s'installait dans la nuit pékinoise.

Les trois ministres, personnages ridicules plutôt sympathiques, firent de vaines tentatives pour convaincre Calaf de dire son nom avant de prendre la fuite, pendant qu'il avait encore des jambes pour courir. La Foule peignit un tableau atroce des supplices qui guettaient les Pékinois si le satané nom restait secret. Mais la réponse du Tartare inconnu est sans équivoque : « *Inutili preghiera ! Inutili minaccie !* ». Dût le monde s'écrouler, il aura Turandot.

La suite est une accumulation d'horreurs fomentées par la princesse. Des gardes traînent sur le plateau le vieux père de Calaf et sa fidèle servante, Liu – le rôle est magnifique – amoureuse inavouée du prince. À de certains indices,

Turandot a deviné que Timur et Liu connaissaient le nom de son vainqueur. Elle fait garrotter celui-ci et torturer sous ses yeux la malheureuse Liu. La servante, sentant qu'elle va céder, avoue son amour pour Calaf – l'air est splendide – avant de se suicider avec le poignard d'un garde. Timur, plus costaud que son état d'épuisement ne le laissait supposer, emporte son cadavre, et La Foule compatit au sort d'une enfant qu'elle vouait aux SS une minute plus tôt.

Le livret prévoit que Calaf, resté en tête à tête avec la princesse, lui arrache son voile et, après une brève discussion, la couvre de baisers. Cependant, j'ai signalé que le rôle de Turandot était tenu, ce soir-là, par une cantatrice d'une complexion hors catégorie. La couvrir de baisers devenait dès lors, pour Calaf, une tâche d'une difficulté insurmontable.

J'avais déjà vu cette situation dans *Le Vaisseau fantôme*, avec une Senta hors du commun et un Daland étique très embêté. Dans *Nabucco*, avec un sumotori féminin chantant Abigaille. Dans *Tristan et Isolde* avec la deuxième distribution - mais là les deux héros éponymes étaient d'une complexion hors catégorie.

Calaf dut donc se contenter d'approcher l'objet de ses vœux à distance respectueuse, en clamant : « *Mio fiore ! Oh ! Mio fiore mattutino !* » - je rappelle en passant que la fleur matutinale vient de faire torturer jusqu'au suicide, sous les yeux de son bien-aimé, une jeune fille héroïque, caricature des mœurs chinoises et tartares typique de la mentalité européenne des années 20.

C'est sur : « *Oh ! Mio fiore mattutino !* » que les fumigènes, assez effacés jusqu'ici, décidément de montrer ce qu'ils avaient dans le ventre.

Ce fut un épaississement soudain de la brume qui traînait sur la scène. Nous crûmes d'abord à un effet recherché. Puis nous vîmes Calaf baisser la tête, pour constater qu'il était déjà enfumé jusqu'aux genoux. Turandot fit la même constatation. Une perplexité grandissante, perceptible du douzième rang d'orchestre, se peignit sur leurs visages.

Le brouillard continuait de s'épaissir et de monter, noyant progressivement les deux chanteurs, qui semblaient deux promeneurs sur une plage rattrapés par la marée hors de portée des maîtres nageurs.

La crinière léonine du maestro Sanzio avait cessé de se balancer. Sa baguette débordante d'énergie s'alourdissait. L'orchestre, décontenancé, avait baissé de rythme. Les premiers couacs se firent entendre quand le rouleau brumeux déborda la rampe, pour s'écrouler dans la fosse qu'il commença d'emplir.

Un murmure de stupeur planait sur la salle, jusqu'au deuxième balcon d'où descendait, de plus, un rire caverneux. Sur scène, Calaf et Turandot n'étaient plus que deux têtes flottant sur un océan de fumée. Mues par un sens du devoir professionnel fréquent chez les interprètes des secondes distributions, ces têtes continuaient de chanter. Celle de Calaf s'écria : « *Io son Calaf, figlio di Timur !* », à quoi celle de Turandot répondit aussitôt : « *So il tuo nome !* ».

La princesse rejeta en arrière sa tête émergente et couronnée, ouvrit la bouche jusqu'à distension de la mâchoire, pour répéter, pensâmes-nous : « *So il tuo nome !* », comme prévu dans le texte. Au lieu de quoi, la fumée atteignant à cet instant précis ses narines, elle lâcha un formidable éternuement.

Comme le son s'amplifie démesurément dans le brouillard, l'effet de souffle produit par l'éternuement de la chanteuse hors catégorie prit, par le jeu des fumigènes, les proportions d'un ouragan. La perruque de Calaf s'arracha de son crâne, de même que celles d'une douzaine de spectateurs qui en portaient.

À côté de moi, le robuste Willy dut s'agripper des deux mains aux accoudoirs de son fauteuil pour n'être pas emporté. Il dut en plus baisser la tête, et moi me protéger du bras le visage, pour éviter d'être éborgné par les archets des violons, altos, violoncelles et contrebasses qui s'envolaient de la fosse d'orchestre au milieu des tourbillons de fumée.

J'avais connu des émotions similaires au Théâtre de la Ville, lors d'un spectacle de Pina Bausch : les spectateurs du premier rang, dont moi, avaient été équipés de bâches en plastique pour n'être pas submergés, non par des nuages de fumée, mais par des seaux d'eau – heureusement j'y étais préparé, ayant une assez longue pratique de la belle Pina pour la savoir capable de tout.

Les spectateurs placés près des portes furent les premiers à courir se mettre en sûreté, puis les autres. Grâce au sang-froid du personnel, la chose se passa sans trop de panique, et même dans une certaine bonne humeur.

- De toute façon, dit derrière nous une personne en débardeur, Puccini est clamsé avant de finir ce machin. Tirons-nous.

Je touchai le bras de Willy resté sans mouvement. Il semblait fasciné par la brume qui débordait de la fosse d'orchestre pour monter vers nous.

- Nous devrions peut-être nous en aller, eus-je le temps de dire avant d'éternuer à mon tour.

Les musiciens s'étaient tus définitivement. Écœuré, le maestro avait jeté au diable sa baguette. Un brouhaha où pointaient des éclats de rire couvrait une voix sortie des haut-parleurs, qui appelait au respect des consignes de sécurité. La brume stagnait maintenant sur les dix premiers rangs d'orchestre. Willy n'avait pas bronché à mon premier appel et gardait un visage émerveillé.

- Willy, répétais-je, nous devrions nous en aller.

- Attendez donc ! répliqua-t-il. Ils vont sûrement terminer la représentation !

- Vous voyez bien qu'il n'y a plus ni chanteurs, ni musiciens !

- Et ça, qu'est-ce que c'est ?

De fait, les artistes qui jouaient d'un instrument à cordes s'étaient hissés de la fosse dans la salle. Courbés ou à quatre pattes entre les rangées de fauteuils, ils ramassaient en toussant les archets volatils, et se les restituèrent dans un concert d'appels et de blasphèmes.

- Combien coûte un bon archet, monsieur ? demanda Willy à un musicien en smoking qui rampait à ses pieds.

- Si on vous le demande, espèce de sale !... rugit la face hagarde qui se dressa au-dessus d'un nœud papillon.

Mais quand il découvrit la complexion de son interlocuteur, le musicien se remit à quatre pattes en affectant de toussoter convulsivement.

- Vous voyez bien qu'il n'y a plus rien à attendre de personne, dis-je doucement à Willy.

À contrecœur, il sauta de son siège et me suivit vers la sortie. Quelques spectateurs ne se privèrent pas d'éternuer un bon coup avant de quitter la salle. La fumée, attirée sans doute par de puissants aspirateurs, commençait à refluer vers la scène.

S'étant fait la mine d'un personnage important, Willy me précéda dans le tambour quand nous entrâmes chez Bofinger. Je notai que le gérant souriait largement en se penchant pour lui serrer la main. Nous avons ignoré la file de candidats soupeurs, qui nous ont jeté les regards larbinesques auxquels on a droit dans les nuits parisiennes quand on est quelqu'un.

Un épais coussin et deux menus coincés sous le bras, le maître d'hôtel nous a conduits à notre table. Privilège insigne, elle était située sous la superbe verrière 1900 qui fait de cette brasserie l'endroit rêvé où vous réfugier, rose de plaisir ou vert de rage, quand vous sortez de l'Opéra Bastille.

Tous les établissements de ce genre sont d'une sonorité ahurissante, vingt personnes y font du bruit comme deux cents. À notre apparition, pourtant, le vacarme décrut. Je reconnus parmi les dîneurs quelques chanteurs de *Turandot*, dont Calaf – la boule à zéro – et la princesse elle-même dans toute son ampleur. Nous leur avons volé la vedette au moins un instant.

Devant moi, Willy, le pan du châle jeté sur l'épaule, la main sur le pommeau de son épée, les toisait d'un œil fier. S'il y avait dans l'assistance une seule personne à qui j'étais connu, ma réputation allait en prendre un coup – mais je ne pouvais pas imaginer ce qui m'attendait.

Le bruit diminua encore quand nous atteignîmes notre table. Car Moluc y était installé devant une bouteille de pinot noir d'Alsace. Et il faut bien dire que Moluc, Willy et votre serviteur formaient un trio à vous laisser sans voix.

Notre compagnon, tel que je l'avais aperçu au foyer de l'Opéra, était vêtu de

sombre avec une certaine élégance, qui s'arrêtait toutefois au costume.

Ses épaules et son coffre énormes portaient une tête large, plate et allongée, aux cheveux brun foncé tirés en arrière. Un front bas, un menton fuyant, de lourdes arcades sourcilières, une bouche à grosses lèvres et un gros nez agrémentaient sa figure olivâtre. Deux yeux noirs tout ronds, d'une extraordinaire mobilité, nous regardaient venir.

Il ne se leva pas à notre arrivée, se contentant de m'écraser la main dans la sienne, velue et aussi forte que ses épaules.

Quand Willy fit les présentations, il me dit quelque chose qui devait être aimable. C'était bien la voix qui était tombée du deuxième balcon, quand les ennuis des protagonistes de *Turandot* avaient commencé. Mais les mots qu'elle prononçait avaient beau résonner de loin comme du français – avec, me semblait-il, une pointe d'accent rocailleux de la région de Saint-Gaudens – ils me faisaient penser irrésistiblement aux glapissements des australopithèques, pithécantropes et autres hominidés que j'avais entendus, six heures durant, dans un film censé reproduire l'évolution de l'espèce humaine à la télévision.

J'ai peu à dire sur ce que nous avons mangé. Willy fit renvoyer trois fois aux cuisines le carré d'agneau commandé par Moluc, que ce dernier jugeait trop cuit. Le carré réapparut une quatrième fois, pratiquement cru, et notre ami se jeta dessus en rugissant de bonheur, montrant par la même occasion des incisives d'une taille à terrifier un prothésiste.

Les conversations avaient repris leur train autour de nous. J'entendais nos voisins commenter les incidents qui avaient mis un terme prématuré à la représentation de *Turandot*.

La plupart s'en amusaient, plutôt contents d'avoir assisté à un spectacle vraiment inattendu à l'Opéra. Les habitués des secondes distributions découvraient à celle-ci des vertus inespérées. L'un d'eux prétendait qu'il n'avait jamais rien vu ni entendu d'aussi drôle en vingt ans de fréquentation des grandes scènes internationales – je veux parler de ce qu'on appelait à l'époque, avec une bonhomie distinguée, les grandes « maisons d'opéra », allusion probable à l'*opernhaus* germanique, et donc estampille de la qualité

d'âme musicale du locuteur.

Je repérai cependant un ou deux grincheux, que ce qu'ils appelaient « le foutoir final » du spectacle révoltait. L'un d'eux clamait, sûrement sous l'empire de la boisson, qu'il comptait bien se faire rembourser ses places.

- Et si on me fait des histoires, j'attaque en dommages et intérêts !

- Je suis tout à fait d'accord avec vous ! lui lança Willy qui avait entendu ses clameurs. Je n'hésiterai pas à attaquer, moi non plus !

Je rappelle que c'était moi qui avais payé nos places. Moluc devait le savoir, car son rire caverneux fit trembler la verrière. Après quoi il vida la bouteille, ordonna au garçon d'en apporter une autre et poussa un soupir de béatitude.

Je ne tenais pas à ce que Willy et nos voisins poursuivent leur échange de vues. Je déteste les conversations avec les voisins de restaurant. Neuf fois sur dix, leur vide sidéral me consterne, et je me surprends moi-même à dire alors des choses dont je rougis une fois dégrisé.

Je mis donc sur le tapis l'amateurisme qui sévissait à cette époque - par bonheur révolue - sur les scènes nationales, où le talent consistait avant tout à capter l'argent de l'État plus vite et plus grassement que la concurrence.

- Il est scandaleux, m'emportai-je, qu'en ces temps de pénurie, on dépense des fortunes pour couvrir l'incompétence des directeurs et l'indigence crasse des faux artistes. Si la Cour des Comptes voulait bien me confier une mission là-dessus, j'aime mieux vous dire que ça barderait !

- Si vous y arrivez, ne vous limitez pas aux spectacles ! ricana Willy en tapant sur la table avec sa cuiller. Dénoncez la mainmise universelle des *trudüküs* sur les deniers publics !

- À la broche, les *trudüküs* ! glapit Moluc dont le vin rendait, curieusement, la voix plus intelligible.

Il se détachait comme un paon sur l'immense gerbe de fleurs qui décorait le centre de la salle. Je m'interrogeais sur son origine ethnique. Son œil arrondi m'interdisait de penser à un Indien d'Amérique du Nord, ou à un Asiatique. Willy prétendait avoir fait sa connaissance en Nouvelle-Guinée, mais le peu que je savais des Papous, à la silhouette déliée, ne collait pas avec sa

morphologie. On sait enfin que ni les Asiatiques, ni les Océaniens ne supportent l'alcool – faiblesse dont a profité sans retenue le colonisateur. Or, je viens de le dire, plus Moluc buvait, et plus distinctement il parlait.

Les deux amis s'étaient installés sur la banquette en face de moi. L'espace d'un éclair, l'idée qu'il pouvait y avoir entre eux autre chose que de l'amitié me traversa l'esprit, et mes cheveux se dressèrent furtivement sur ma tête.

Willy, qui soupait avec une classe infinie, me regardait. Lui aussi y allait sur la bouteille, et je m'en inquiétais davantage que pour Moluc. Une personne de sa complexion qui boit autant qu'un individu commun ingurgite, selon les lois de la physique, deux ou trois fois plus d'alcool. Et de fait, un voile de trouble ironie était descendu devant ses yeux.

- Vous vous demandez d'où peut bien sortir Moluc ?

- Je ne me pose pas tout à fait la question en ces termes, répliquai-je courageusement, mais il y a un peu de ça.

Cette fois, le rire de Moluc n'ébranla pas la verrière, il ne s'élargit qu'à notre table et à nos voisins immédiats, dont l'attention se réveilla.

- C'est une question qu'on n'a pas fini de se poser, fit notre compagnon. Moi-même, je ne suis pas sûr de la réponse.

Il se leva pour venir s'asseoir à côté de moi. Les dîneurs autour de nous se turent un instant, l'ortolan au bout de la fourchette. L'agilité de Moluc était remarquable. Trapu, les jambes arquées, il mesurait au plus un mètre soixante. Assis, pourtant, sa figure arrivait au niveau de la mienne, ses bras étaient aussi longs que les miens.

- Je suis court sur pattes, m'expliqua-t-il, mais très vif.

- C'est aussi à cause de ça que nous sommes devenus amis, ajouta Willy.

« Peut-être Moluc admire-t-il aussi Robert Taylor », songai-je.

Je m'étais enfermé dans un mutisme patient. Ou bien ces deux-là avaient décidé de se payer ma tête, ou bien j'allais avoir une révélation de premier ordre. Par chance ou par malheur, la deuxième éventualité fut la bonne.

- Vous pensez sûrement le contraire, reprit Moluc, mais mon cerveau a le même volume que le vôtre. En bref, je suis plus petit que vous mais plus

robuste, plus rapide, et aussi intelligent. Pourtant il y a un *hic*, et même deux. Le premier, c'est que je suis seul au monde.

- C'est un enfant abandonné, intervint Willy d'une voix plaintive. Comme moi. Mais moi, je sais au moins que j'ai des semblables. Lui, il a parcouru le monde entier sans trouver personne, même en Nouvelle-Guinée.

Je ne soufflais mot, essayant seulement de deviner pourquoi Moluc était venu s'asseoir à côté de moi sitôt avalée son assiette. Je fus bientôt renseigné.

- Montrez-lui le second *hic*, Moluc, dit Willy moins tristement.

Notre ami saisit l'épaisse chevelure qui couvrait sa nuque et la releva. Le bruit, qui avait repris autour de nous, diminua encore une fois. Je sentis qu'on nous observait, les femmes, en particulier.

- Passez votre main sur sa nuque, m'ordonna Willy.

Je m'exécutai sans entrain. Je ressentais, autant le dire, un certain dégoût. Moluc avait peut-être un cerveau aussi volumineux que le mien, mais son crâne aplati s'arrondissait désagréablement à l'arrière. Et mes doigts sentirent, en palpant ce crâne avec une réticence dégoûtée, un bourrelet assez protubérant, et qui se dédoublait au milieu de l'occiput.

J'ôtai ma main. Moluc tourna vers moi ses yeux noirs pleins de malice.

- Vous avez compris ? demanda Willy.

Avec une prudence infinie, je desserrai enfin les lèvres.

- C'est à vous de me dire ce qu'il y a à comprendre.

Sans doute lassés de suivre nos simagrées, et s'étant faits à l'idée qu'un trio bizarre était assis à côté d'eux, sans autre conséquence pittoresque, nos voisins reprenaient le cours de leurs affaires. Ils n'entendirent donc pas ce que Willy me dit, en se penchant vers moi autant que sa complexion le lui permettait.

- Moluc est le dernier homme de Néandertal.

J'ai dit, à plusieurs reprises, que certains détails de cette soirée n'étaient pas les pires. Je ne ferai aucun commentaire sur celui-ci.

Les yeux malins de Moluc guettaient l'effet produit sur moi par la révélation de Willy. J'entendis son rire. Cette fois, son côté caverneux me sauta aux oreilles.

La tiédeur de la nuit nous invita à flâner le long de la rue Saint-Antoine, en direction de la Concorde. Interrogé par Willy sur l'endroit où il logeait pendant son séjour à Paris, Moluc fit un geste vague vers le nord-est.

- Entre l'Étoile et la gare Saint-Lazare.

Willy lui demanda encore ce qu'il venait faire en France. Moluc n'ayant pas abordé ce sujet pendant le souper, Willy l'avait évité. Mais l'euphorie de cette balade nocturne stimulait son audace.

- Je viens pour affaires, répondit Moluc. J'ai l'impression que ça durera un bon bout de temps. Puisque j'ai eu la chance de te retrouver, je te demanderai ton aide. On en reparlera.

On notera que Moluc, par familiarité ou pour se simplifier le français, disait *tu* à Willy, comme à moi d'ailleurs. Willy, de son côté, s'en tenait à un *vous* définitif, que j'imitais pour ne pas m'attirer des soupirs.

Willy était donc destiné à revoir Moluc. Par conséquent, j'étais destiné à le revoir aussi. Je ne savais trop que penser de cette perspective.

Mes connaissances sur l'homme de Néandertal étaient succinctes. Le peu de souvenirs que je gardais de mes lectures à son sujet – trois articles dans des revues de paléanthropologie parcourues chez le coiffeur – ne me le rendait pas trop sympathique. Ne nous le cachons pas : l'échec des publications scientifiques pour rendre l'homme des cavernes sympathique est flagrant.

Ce qui est sûr, c'est que je ne mettais pas en doute les origines néandertaliennes de Moluc. Mes souvenirs mentionnaient le double bourrelet à l'occiput, si caractéristique, et j'avais bien senti ce bourrelet sous mes doigts. Le regard noir, sous les lourdes arcades sourcilières, était toujours sur moi.

J'entendais encore claquer les incisives énormes sur la chair crue de l'agneau.

« Une perforation dans le crâne de l'homme du Mont-Circé, vieux de 40 000 ans, laisse supposer que le cerveau en a été extrait, sans doute pour être consommé. Il est probable que l'homme de Néandertal a pratiqué l'anthropophagie rituelle. »

L'être humain qui se déplaçait à côté de moi sur le trottoir de la rue Saint-Antoine, d'un pas rapide et silencieux, s'adonnait-il à l'anthropophagie ? Dans la culture judéo-chrétienne, dont j'assume fièrement l'héritage, la pratique de l'anthropophagie, même rituelle, n'est pas permise. On pourrait la considérer comme un travers particulièrement choquant, de la même veine que l'inceste ou le sadisme, mais on préfère l'assimiler à un acte de folie.

Moluc était-il anthropophage ? Et si oui, fallait-il le considérer comme fou ?

Me retrouver en relation permanente avec Willy était, somme toute, une situation assez simple. En tout cas je me le disais, jusqu'au moment où j'avais aperçu, au deuxième balcon de l'Opéra Bastille, une silhouette qui m'avait transporté instantanément aux Eyzies. Et l'effort que je devais produire depuis cet instant, pour affronter les nouvelles circonstances, commençait à entamer mes ressources mentales.

Nous n'étions pas encore très loin de Bofinger quand Moluc s'arrêta sous un porche, en nous prévenant que ça ne serait pas long. Pendant cet intermède, Willy et moi avons continué notre chemin d'un pas moins rapide.

Soudain, une demi-douzaine de jeunes gens, sortant de la rue de Turenne, est venue à notre rencontre. Coiffés de bonnets de laine et habillés d'élégants survêtements, chaussés de baskets qui accentuaient la souplesse de leur démarche, ils affectaient le dangereux déhanchement destiné à glacer l'ennemi. Comme ils tenaient toute la largeur du trottoir, je dis entre mes dents :

- Rangeons-nous. Laissons-les passer. Faisons comme si de rien n'était.
- Gardez votre sang-froid, commanda Willy. Demi-tour, et marchons sans nous presser.

Nous sommes donc repartis vers la Bastille. Il était deux heures du matin. Les voitures se raréfiaient, les bus étaient rentrés chez eux, la police se tenait

au chaud dans ses commissariats.

Willy jouait la décontraction. Je réglais mon pas sur le sien, c'est-à-dire que je piétinais comme un perdreau. Derrière nous, j'entendais le tap-tap des baskets qui se rapprochait, et quelques mots proférés dans une langue qui m'était inconnue. Ils arrivaient sur nos talons quand Moluc, sa tâche accomplie, sortit de sous le porche et vint au-devant de nous.

Quand il fut bien visible sous la lumière du lampadaire, le tap-tap derrière nous cessa brusquement. Moluc s'avavançait sur ses jambes arquées. Je voyais étinceler ses petits yeux noirs, il montrait des dents humides et j'aurais juré que ses narines frémissaient. Quand il nous a rejoints, Willy et moi nous sommes enfin retournés.

Les jeunes gens en survêtements élégants étaient pétrifiés dans leurs baskets. Ils considéraient Moluc avec la stupeur pleine d'effroi des Bandar-Log fascinés par la danse de Kaa le python, dans le *Livre de la jungle*. Peut-être qu'ils regardaient aussi Willy – oublions mon insignifiante personne – : la conjonction d'un nain et de Moluc, à cette heure et à cet endroit, pouvait constituer une énigme pour des esprits simples.

Moluc ne les quittait pas des yeux, montrant les dents avec une gourmandise croissante. Mon devoir aurait été de leur crier : « C'est un homme de Néandertal, foutez le camp ! », ou au moins : « Cet individu est un cannibale qui court plus vite qu'un guépard, n'insistez pas ! ». Mais la tension ambiante me rendait muet.

Personne ne souffla mot ni ne remua un cil pendant une bonne minute. Puis Moluc fit un pas vers les jeunes gens. Willy dit alors d'un ton gracieux :

- Ce n'est pas à nous de commencer, Moluc.

On aura noté ce *nous*, qui recouvrait en fait un seul de nous trois mais permettait à Willy de se mettre dans le coup. Il ajouta, bonhomme :

- Je suis sûr qu'ils ont compris.

J'en étais sûr moi aussi. Ces jeune gens avaient beau adopter des postures héritées d'une vieille civilisation rurale, leur culture récente était exclusivement citadine. Confrontés à un rural authentique, issu, lui, d'une civilisation

qui battait les records d'ancienneté, s'agissant de l'âge de pierre, les jeunes gens, désarçonnés, se dégonflaient.

Je me demande quel tour les choses auraient pris, si un modeste véhicule de police n'était apparu au bout de la rue François Miron, pour se diriger vers nous à petite vitesse. Évitant de donner l'impression qu'ils couraient, les jeunes gens traversèrent alors la chaussée et allèrent se déhancher dans la rue Saint Paul.

La voiture de police arriva à notre hauteur comme nous reprenions notre chemin. Elle ralentit encore, et nous pûmes apercevoir dans le véhicule trois policiers et une policière. Par les vitres abaissées, ils nous détaillaient d'un œil professionnel, toutefois arrondi. Willy, qui marchait au bord de la chaussée, leur adressa un signe amical, puis mit sa main en porte-voix :

- *La Ronde de nuit* est mon tableau préféré !
- Moi, c'est *La Joconde* ! cria la voix caverneuse de Moluc.

Le véhicule de police accéléra et disparut vers la Bastille.

Tout en marchant, Moluc se retournait par moment, comme s'il s'attendait à voir les jeunes gens ressurgir de la rue Saint Paul pour nous courir après. Mais il en fut pour ses frais.

- J'aurais bien aimé mettre une raclée à ces *trudiüküs*, grogna-t-il.
- Vous employez abusivement le terme *trudiükü*, fit observer Willy. Ces jeunes garçons ne sont pas des *trudiüküs* à proprement parler : ce sont des noctambules désœuvrés.

- On ne peut pas être à la fois un *trudiükü* et un noctambule désœuvré ?
- Non. Le propre du *trudiükü* est, au contraire, son hyperactivité. En particulier pour ne rien faire soi-même et tout par les autres.

Très étonné, Moluc hocha la tête en gonflant les joues.

- Un jour, il faudra que tu prennes le temps de m'expliquer tout ça.

J'ai vu bientôt que Willy, qui peinait à marcher au même rythme que Moluc, s'essouffait à lui parler. J'ai donc pris son relais, en décrivant à notre ami le paysage millénaire qui défilait à nos côtés.

J'ai dû lui expliquer que l'Hôtel de Ville et le Bazar de l'Hôtel de Ville

n'avaient ni les mêmes rayons, ni le même directeur. La tour Saint-Jacques et le Louvre l'ont intéressé, sans plus. Il savait – par quel hasard, je l'ignore - que le Louvre était devenu un musée. Mais les seuls musées auxquels il s'intéressait pour de bon étaient le musée de l'Homme et celui de Saint-Germain en Laye.

En face du Louvre, il tomba en arrêt devant le temple de l'Oratoire et la statue de Coligny. Je lui traçai brièvement la biographie de l'Amiral, Willy en profitant pour lui raconter en trois mots le massacre de la Saint-Barthélémy.

Moluc nous écouta en baissant la tête. Il se remit en marche quand Willy eut terminé, soupirant simplement :

- Vous êtes toujours là, vous autres. Nous, ils nous ont eus jusqu'au dernier. Ou presque.

Enfin nous avons atteint la place de la Concorde. Willy geignit qu'il ne sentait plus ses jambes, faiblesse classique chez les personnes souffrant d'achon-droplasia. Des taxis stationnaient devant l'hôtel Crillon, et je proposai à Moluc de le raccompagner chez lui.

- Je n'ai pas sommeil, me répondit-il, je vais rentrer à pied.

Willy eut à peine le temps de lui crier notre adresse : notre ami s'éloignait déjà dans la rue de la Paix. Dans un raccourci amusant, je voyais l'obélisque de Louxor, l'Assemblée Nationale au bout du pont de la Concorde, les deux pavillons de Gabriel de l'autre côté, la Madeleine tout là-bas, et au milieu de ces antiquités un rescapé du paléolithique supérieur cherchant fortune dans la nuit parisienne.

Même à cette distance, je devinais l'émotion des rares passants à sa vue.

- Regardez-le, dit Willy, on jurerait Fredric March dans le *Docteur Jekyll et Mister Hyde* de Rouben Mamoulian. Malheur à la créature qui l'accostera, si elle ressemble à Miriam Hopkins !

- Willy, fis-je plaisamment, vous n'êtes pas tendre avec vos amis.

- Excusez-moi, la tendresse n'est pas dans mon caractère.

Nous n'avons eu aucune nouvelle de Moluc pendant quinze jours. Je ne peux pas dire que je m'en sois plaint. Dois-je le répéter ? L'homme des cavernes, que ce soit la bête humaine des paléoanthropologues ou le quadrumane glapissant de la télévision, ne m'inspire aucune sympathie. Mais Willy, qui ne devait pas partager mes répugnances, semblait préoccupé.

- Vous l'avez entendu : il m'a dit qu'il venait à Paris pour affaires, et qu'il aurait sûrement besoin de mon aide. Je m'inquiète pour lui, ajouta-t-il en faisant tourner adroitement son petit marteau autour de son index.

Il avait sonné à ma porte à dix heures du matin, nous étions samedi. Clémence, rentrée de Bordeaux pour le week-end, était venue rue du maréchal Harispe la veille au soir, et y avait passé la nuit. Elle s'est levée pendant que Willy prenait un café avec moi à la cuisine.

- J'ai reconnu votre voix, alors j'accours, lui a-t-elle dit.

Leurs rapports étaient curieux. Il ne lui tendait jamais la main pour lui dire bonjour ou bonsoir. Elle n'osait pas prendre les devants, ni, Dieu du ciel ! se pencher sur lui pour l'embrasser. Si bien qu'ils se saluaient courtoisement puis bavardaient de bonne humeur, sans jamais s'approcher.

Mais aujourd'hui, donc, Willy semblait préoccupé. Et Clémence, après m'avoir jeté plusieurs regards interrogateurs auxquels je répondais en haussant les épaules, a fini par lui demander ce qui le tracassait.

- Je viens de le dire à Jean-Jules, soupira-t-il. Je me fais du souci pour Moluc.

Clémence me regarda encore un coup. Je m'étais abstenu de lui parler de Moluc. De son côté, elle m'avait mis au courant des terribles événements qui secouaient le Bordelais. Viticulteurs et négociants découvraient, épouvantés,

que la concurrence des vins étrangers, dont ils parlaient depuis vingt ans sans y croire ni calmer leurs tarifs, était devenue une réalité. Clémence espérait rapporter là-dessus un de ces documentaires-catastrophe qui font les délices du public français, dont la perspective apocalyptique reste l'enfant chérie.

Elle m'avait longuement interrogé sur Willy. Elle voulait s'assurer que je m'occupais de lui assidûment, et que je me gardais de rien faire qui puisse le contrarier. Je lui avais décrit les mille rebondissements qui avaient transformé la représentation de *Turandot* en western crépusculaire. Pour ce qui concernait Moluc, je gardais le sujet pour le lendemain : nous y étions.

- Moluc est un ami de Willy, dis-je tranquillement. Il l'a rencontré en Nouvelle-Guinée et retrouvé à l'Opéra Bastille

- Ça, au moins, c'est une coïncidence ! s'exclama Clémence. Il est français ?

- En principe, répondit Willy. Mais lui même ignore sa nationalité exacte.

- En fait, avouai-je enfin, Moluc est le dernier homme de Néandertal.

Les yeux de Clémence allèrent de moi à Willy, cherchant à deviner lequel des deux avait eu cette idée délirante.

- Il a soupé avec nous chez Bofinger, précisa Willy. C'est un garçon rugueux d'apparence, mais plus fin qu'on ne croirait. Il faut le prendre comme il est.

- C'est-à-dire comme un homme pareil aux autres, affirmai-je sans perdre mon sang-froid, qui est néandertalien comme on est écossais ou hottentot.

Le regard de Clémence pesait sur moi. « Un nain, d'abord, et maintenant un homme de Néandertal ! Où est-ce que ça va s'arrêter ? » Elle l'aurait dit sans la présence de Willy, et je lui aurais répondu : « On ne va pas en faire une histoire. On s'est habitués à Willy, on s'habituera à Moluc. Tu me dis tout le temps que le métissage est l'avenir de la France. »

Mais Willy, avec son fameux regard en dessous, lui demanda :

- Vous n'y croyez pas, hein ?

- Avouez qu'on peut hésiter. Je m'étais laissé dire que l'homme de Néandertal avait disparu depuis pas mal de temps.

- Depuis au moins trente mille ans, acquiesça gravement Willy. Exterminé par l'*homo sapiens sapiens*.

- Et comment M. Moluc en a-t-il réchappé ?

- Même lui n'en sait rien.

Sans rire ouvertement, pour ne pas froisser Willy, Clémence eut un sourire convivial qui préservait son scepticisme. Je lui rapportai alors comment j'avais tâté l'occiput de Moluc, et senti sous mes doigts le bourrelet au sillon caractéristique. Son sourire se fit encore plus cordial.

- L'idée d'une prothèse ne t'est pas venue ? Tout de même, nous sommes ici dans une maison où a vécu un metteur en scène nommé Douglas Borodine. Son *Quasimodo*, son *Bossu*, son *Polyphème*, sa série du *Loup-garou* ont laissé leurs prothèses dans l'histoire du cinéma !

Dès qu'on parlait cinéma, Willy se réveillait. Puisqu'on était sur le sujet, il énuméra toutes les prothèses dont s'était régalée sa vie de cinéphile, de Méliès à Tim Burton, et de *L'Île du docteur Moreau* à *Massacre à la tronçonneuse*. En une seconde, ma cuisine se métamorphosa en musée Dupuytren.

- Quand Moluc m'a fait palper son bourrelet, dit Willy, bien sûr que j'ai pensé à une prothèse, immédiatement. Donc je m'y suis repris à deux fois. Et je peux vous le garantir : ce bourrelet est en os, pur et dur.

Il changea de voix, prenant en même temps un air docte et un peu condescendant, comme s'il s'adressait à un public ignare mais de bonne volonté.

- Avez-vous entendu parler de *l'homo floresiensis* ?

Nous fûmes contraints d'avouer que cet *homo* nous était inconnu. Willy nous apprit qui il était.

Une équipe de paléanthropologues australiens venait d'exhumer, dans une caverne de l'île indonésienne de Florès, des squelettes humains. Le plus vieux était âgé de quatre-vingt quinze mille ans, le plus jeune de treize mille. Et ils avaient, surtout, une particularité sidérante.

- Aucun ne mesure plus d'un mètre. Vous imaginez ça ?

J'imaginai Willy, abaissant un regard plein de morgue sur un *homo floresiensis* de moins d'un mètre de haut. Il poursuivait sur le même ton :

- Il existe encore dans cette région du globe des douzaines d'îles comme

Florès, où le pied de l'homme moderne ne s'est jamais posé. Il n'est pas exclu que des spécimens de cette branche humaine y aient survécu. Si demain vous apprenez la chose par la presse, vous aurez du mal à y croire. Puis vous admettez la réalité. Alors, pourquoi admettre *l'homo floresiensis*, et rejeter Moluc ?

C'était l'évidence. Pourquoi ne pas admettre Moluc, en attendant que Willy, avec son sens du coup de théâtre, ne finisse par retrouver un vieil ami de quatre-vingt quinze centimètres à l'Opéra Garnier ?

Mais Clémence n'était pas femme à admettre n'importe quoi sans un minimum d'explications. Elle voulut, d'abord, savoir dans quelles circonstances Willy et Moluc s'étaient rencontrés. Willy répondit patiemment :

- Je vous répète que c'était en Nouvelle-Guinée. Je venais de toucher un acompte sur l'héritage de mon père – ce vieillard cynique m'a tout de même laissé une centaine de milliers d'euros. Je m'étais offert une croisière dans les îles d'Indonésie. Un typhon nous a chassés de la mer de Bismarck et contraints à faire escale à Jayapura. C'est là que j'ai rencontré Moluc. Il ramassait en brousse des objets d'art papou pour le compte d'un trafiquant indigène. Nous nous sommes aussitôt liés d'amitié. Moins de deux heures après notre rencontre, il me révélait son origine ethnique et me faisait tâter son occiput.

- En quelle langue vous parlait-il ?

- En français. C'est un enfant abandonné, comme moi, fit Willy en passant rapidement le revers de sa main sur ses yeux. Mais lui n'a même pas le souvenir de ses parents. Tout ce qu'il se rappelle, c'est un asile d'enfants de l'Assistance Publique, à Toulouse, où il a été accueilli et où il a grandi.

Après quoi une institution charitable catholique lui avait fait passer un CAP de tailleur de pierre. Il avait atteint l'âge adulte à l'époque où on commençait à s'interdire toute remarque sur la complexion des personnes. Ses patrons, comme ses compagnons de travail, n'avaient donc jamais fait l'ombre d'une allusion à son physique spécial, ni à son goût immodéré pour le barbecue. De toute façon, l'éclat de ses petits yeux noirs, le frémissement de ses narines et le claquement de ses incisives vous coupaient la tentation de blaguer à son sujet.

Cependant, il persistait à fréquenter l'institution charitable catholique, où on continuait de l'accueillir sans tenter de le baptiser, ni même de l'attirer à la messe. C'est là qu'il fit la connaissance du père Laflamme, jésuite québécois et anthropologue de renom – disciple du sulfureux père Billard-Desjardins.

Laflamme était venu donner une conférence à l'institution, en choisissant un sujet qui passionna Moluc : le passage du paléolithique au néolithique, autrement dit la disparition de l'*homo neanderthalensis* et l'avènement de l'*homo sapiens sapiens*, le second ayant rayé le premier de la surface du globe.

La complexion de Moluc, resté le dernier dans la salle, frappa le père Laflamme. Il l'invita à vider une chopine dans un bar proche de l'institution. Et le père, qui dévorait Moluc des yeux, lui demanda finalement la permission de lui palper l'occiput. Quoique mal à l'aise, Moluc s'était laissé faire.

Un surcroît d'inquiétude s'empara de lui quand il vit les traits de Laflamme se décomposer. Puis le jésuite lui dit d'une voix tremblante :

- Mon ami, ou je me trompe fort, ou vous êtes un homme de Néandertal. Promettez-moi de ne rien dire à personne, tant que je n'aurai pas rassemblé assez d'éléments pour me forger une certitude.

Moluc jura. Ils prirent rendez-vous pour la semaine suivante à Paris, où le père avait ses quartiers. Hélas ! victime sans doute de l'émotion que lui avait causée cette découverte inouïe, le père Laflamme mourut d'un transport au cerveau dans le Capitole qui le ramenait de Toulouse à Paris.

Bouleversé par ces événements, Moluc creusa la question des origines de l'espèce humaine. Et il acquit la conviction que, si des hommes préhistoriques subsistaient quelque part, c'était en Nouvelle-Guinée. Il taillait alors des pierres destinées à la restauration du pont du Gard. Abandonnant tout, il rassembla ses économies et s'envola pour l'Indonésie. On connaît la suite.

Willy nous avait conté cette histoire avec des mots simples et touchants. Me croira-t-on si je confesse que, pendant un instant et pour la première fois de ma vie, j'éprouvais de la sympathie pour un homme des cavernes ?

Quant à Clémence, séchant ses larmes, elle dit simplement :

- Notre devoir est de retrouver ce malheureux garçon.

Ce qui s'est passé au cours de la semaine suivante m'a détourné l'esprit de Moluc. Il était temps. Clémence repartie, j'avais la visite de Willy chaque soir à mon retour de la Cour. Il promenait ce qu'on appelle une mine d'enterrement, et ses soupirs, tout aussi lugubres, commençaient à m'exaspérer. Chaque fois que je lui disais, le plus doucement possible :

- Allons, Willy, secouez-vous !

...il me répondait d'une voix d'enfant martyr :

- Je me fais du souci pour Moluc.

Je répliquais que je m'en faisais autant que lui – je mentais sans vergogne parce que je n'en avais plus : depuis que ces deux-là avaient choisi mon existence pour s'y retrouver, mon affectivité vivait au jour le jour.

Clémence s'était écriée, en étouffant un sanglot :

- Notre devoir est de retrouver ce malheureux !

...après quoi elle était repartie vider quelques bouteilles d'un prix extravagant dans le Bordelais. Quant à Willy, qui se faisait du souci pour Moluc, il restait prostré, à me jeter des regards accusateurs. Il y avait apparemment un consensus sur un point : c'était à moi de retrouver Moluc. Pas à Clémence, volatilisée, ni à Willy, à qui sa complexion interdisait d'explorer tous les garnis, de l'Étoile à Saint-Lazare.

Qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ? Que j'envoie une annonce à *Libération*, du genre : « *Moluc, Willy se ronge les sangs pour vous ! Accourez vite à cette adresse :...* », pour que toute la Gay Pride défile rue du maréchal Harispe dès la parution du journal ? Ou que j'aille à la police en pleurnichant : « Mon voisin dépérit, sans nouvelles d'un homme de Néandertal dont il s'est entiché ! Faites

honneur à votre uniforme ! Que vos limiers fouillent Paris de l'Étoile à Saint-Lazare ! Et rendez-nous Moluc ! »

Très peu pour moi. Le jour où Moluc daignerait donner signe de vie, il serait toujours temps de s'occuper de lui. Mon antipathie pour l'homme des cavernes ressuscitait, plus vive que jamais.

Donc, au lieu de repartir de chez moi, à peine rentré du travail, pour me lancer sur la piste de Moluc à la satisfaction de Willy, je mangeais un morceau sur le pouce avec lui en parlant de Paderewski ou du *Chercheur de puces*. Puis je mettais dans le lecteur de DVD un film d'Antonioni, par exemple *l'Éclipse*, devant lequel je goûtais rapidement un sommeil réparateur, ou bien je poussais un roupillon devant un film d'Oliveira ou d'Angelopoulos, à peine réveillé par le claquement rageur de la porte quand Willy s'en allait.

Je viens de parler du *Chercheur de puces*. Il faut tout de même que je dise où j'en étais avec ce morveux : je n'en étais nulle part. Chaque fois que je croyais mettre enfin la main dessus, il s'évaporait, et j'avais ensuite l'illusion de l'apercevoir au loin, en train de danser la gigue en me faisant des gestes obscènes. Ce n'était plus un jeu, c'était à qui aurait la peau de l'autre.

Mais maintenant, le temps pressait. Je me résignai donc à appeler un de mes anciens collègues des douanes – en lui taisant ma nouvelle situation de fortune, car le nommé Labiche était d'un naturel soupçonneux. Il m'adressa à un inspecteur de l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels.

C'était un grand garçon d'une trentaine d'années, mince et élégant, qui avait le style anglais et la chance de s'appeler Maserati. Nous nous rencontrâmes au bar de l'hôtel George V.

- Si ce tableau existe encore, me dit-il après m'avoir écouté en prenant des notes, je ne vois pas ce qui l'empêcherait de réapparaître.

- Moi non plus, concédai-je. Mais le fait est là. J'ai beau rappeler tous mes trucs d'ancien des douanes, je suis Gros-Jean.

- Je ne voudrais pas froisser votre vanité corporative, fit-il en avalant un cocktail sans alcool, mais j'affirme qu'on ne peut pas comparer les méthodes de l'OCBC et celles des douanes. Les douaniers traquent des fraudeurs,

éventuellement criminels. Pour nous, nous n'avons jamais à faire deux fois au même genre de client : petit ou grand voleur, artiste raté plus ou moins cinglé, mafioso mégalomane ou besogneux, haut fonctionnaire esclave des femmes ou gangrené par la prévarication...

Mais Maserati ne s'étendit pas indéfiniment sur le pittoresque de ses clients, ni sur les aléas du métier. Homme de statistiques, il s'était fabriqué, au fil des ans, des méthodes quasi infaillibles - d'après lui.

- Dans un cas comme celui du *Chercheur de puces*, par exemple, le système le plus efficace est de bafouer les usages administratifs.

- C'est-à-dire ?

- Est-ce que la Réunion des Musées Nationaux, le ministère des Finances, ou vous-même, avez fait beaucoup de bruit autour de la disparition du *Chercheur de puces* ?

- Bien sûr que non ! Une affaire aussi épineuse doit s'envelopper d'un secret absolu !

Maserati sourit sans fatuité, en m'assurant qu'il était à peu près sûr d'obtenir des résultats très rapides.

- Je ne vous demande pas plus de quinze jours.

Il m'inspirait confiance. Je lui offris un second cocktail qu'il eut le tact d'accepter. Puis nous avons parlé beaux-arts et cinéma. Je constatai que sa culture, sans atteindre l'ampleur de celle de Willy, était bien supérieure à celle du policier moyen à l'écran, sauf quand le rôle est tenu par Al Pacino.

Le jour même, je demandai à la Cour un délai de quinze jours pour remettre mon travail. M. de La Popelinière m'appela aussitôt dans son bureau. Il m'accueillit par une poignée de main souriante, et me demanda de lui rendre compte de mon activité. Je m'exécutai, avec une volubilité qui ne fit aucune illusion, car il m'interrompit assez vite.

- Encore une fois, je me félicite de vous avoir confié ce boulot. Hélas ! le sens de ce boulot vous échappe totalement. On ne vous demande pas de *retrouver* les œuvres d'art qui jouent les fugueuses. Seulement de *constater* leur disparition, que la Cour stigmatisera, et dont répondra, en ajoutant la

mauvaise foi à la mauvaise grâce, l'administration concernée.

En bref, mon enquête était-elle achevée ? En gros, oui, répondis-je. Mais j'étais ulcéré de n'avoir pas mis la main sur *Le Chercheur de puces*.

- Je vous assure, respectueusement, que j'ai bien compris le sens de mon boulot. Mais c'est mon caractère : je ne peux pas me contenter de noter, en face du *Chercheur de puces* : « objet non localisé ». Je n'ai jamais encaissé une disparition, qu'il s'agisse d'une toile de Murillo ou d'un timbre-poste. Mon passage aux douanes n'a rien arrangé.

Je joignis les mains et ajoutai, en laissant de côté mon amour-propre, pourtant bien dimensionné :

- Accordez-moi ces quinze jours de délai. Si au bout de ce temps *Le Chercheur de puces* m'échappe toujours, je capitule.

M. de La Popelinière réfléchit une demi seconde, puis lâcha :

- D'accord. Quinze jours, pas une demi-heure de plus.

Avant que j'aie eu le temps de manifester ma joie, il me dit sur un tout autre ton, à la fois frétilant et un peu embêté :

- Mon cher Gassendi, je ne vous ai pas fait appeler pour évoquer seulement la figure ambiguë du *Chercheur de puces*. Je me suis trouvé, hier soir, à une réception donnée à l'ambassade d'Espagne, pour le quatre centième anniversaire de la publication de *Don Quichotte*. J'y ai rencontré une muséologue assez spéciale, par ailleurs écrivaine à succès. Il semble qu'elle vous connaisse.

Un frisson atroce, parti du tréfonds de mes gonades, fit le vide dans mon cerveau. Non pas à la vision de Mila Parangon enlaçant lascivement M. de La Popelinière sous l'œil creux de Rossinante, mais à l'idée de ce que cette femme incontrôlable avait pu raconter à mon chef.

- Cette personne, que je crois remarquable en dépit d'une réputation plutôt glauque, vous met en garde. Vous vous êtes affiché à l'Opéra Bastille, un soir où l'on jouait *Turandot*, puis à la brasserie Bofinger, avec un... monsieur d'une complexion hors du commun à qui l'on prête des goûts particuliers.

Il se pencha vers moi, l'air, je le jure, d'un saint homme essayant de rattraper

son disciple prêt à faire le saut de l'ange dans le lac de poix et de soufre. Et il chuchota :

- On en fait des gorges chaudes dans les back-rooms.

Quand nous étions passés sous la verrière de Bofinger, je m'étais dit : « Si un seul de ces bougres me reconnaît, je suis cuit ! » Je l'étais.

- Mon cher Gassendi, poursuivait cependant M. de La Popelinière d'un ton même plus cordial mais affectueux, vous voilà bientôt au bout de vos trois années statutaires d'assistant à la Cour. Désirez-vous obtenir trois ans de plus ?

- Certainement ! m'écriai-je avec fougue.

Car je m'étais plu à la Cour pendant ces trois années, oui. C'était une institution imaginée pour bâtir la société idéale, d'une transparence de cristal, où la négligence la plus bénigne était repérée, le plus léger écart pointé du doigt. Le cauchemar des *trudiüküs*. Et même si les effets étaient minces par rapport au travail accumulé, le travail gardait, lui, dans sa réalité majestueuse et son poids écrasant, une existence qui donnait une idée assez juste de l'immortalité.

- Bien. Sur le plan professionnel, tenez-vous en à ce qui vous est demandé. Si chacun de nous se met en tête de retrouver tous les objets non localisés, nous allons devenir une simple succursale de l'OCBC.

Je courbai la nuque en offrant, je l'espérais, toutes les marques de la contrition. M. de La Popelinière murmura pour finir :

- Enfin, je n'ai pas à m'immiscer dans les méandres de votre vie privée. Mais des relations moins risquées, au moins en public, conviendraient mieux à un homme qui veut rester trois ans de plus à la Cour des Comptes.

Je rentrai chez moi dans un état d'accablement, de colère, aussi, où les idées les plus extrêmes me traversèrent l'esprit. Je n'avais même pas tenté d'expliquer la présence de Willy dans ma vie. À quoi bon ? Tout Paris était maintenant persuadé qu'il y avait, entre ce nain et moi, de ces rapports qu'on disait jadis inavouables et qui font aujourd'hui la gloire des bonobos.

Si Mila Parangon s'était dressée devant moi, je l'aurais mise en morceaux.

Revoir Willy après ça ne fut pas une partie de plaisir. Je redoutais d'être obligé de le regarder dans les yeux. Il m'épargna cette épreuve : je le trouvai dans un tel état de prostration que je n'étais même plus l'objet de ses regards. En fait, ses regards semblaient n'avoir plus d'objet du tout.

Il m'énervait, mais il commençait à m'inquiéter. Comment s'accommoderait-il d'une disparition définitive de Moluc - l'apparition ou la disparition de Moluc relevant, de toute façon, d'un ordre irrationnel ?

J'avais beau me dire qu'il s'en accommoderait très bien, que j'avais affaire à un cabotin éhonté, et que son rôle de *pater dolorosus* était le dernier numéro d'un répertoire que je connaissais par cœur. Je lui laissais tout de même une chance : je lui faisais crédit d'un pour cent de sincérité. Nos relations - qui méritaient, c'est vrai, une énergique mise au point - étaient devenues trop étroites, depuis trop longtemps, pour que je m'enferme chez moi à double tour et reste les épaules plaquées à ma porte s'il sonnait.

La vérité est que je ne savais absolument plus comment m'en sortir. Et Clémence n'était pas là, avec son mélange équilibré de réalisme et de doigté féminin, pour me conseiller.

C'est Willy, en personne, qui m'a facilité les choses.

Il m'a rendu sa visite habituelle quand je suis rentré rue du maréchal Harispe, après mon entretien avec M. de La Popelinière. De toute la soirée, comme je l'ai signalé, il n'a pas jeté les yeux sur moi. Je ne suis même pas sûr qu'il ait regardé un plan du film de Kiarostami que j'ai mis dans le lecteur de

DVD. J'ai seulement constaté qu'il n'était plus là quand je me suis réveillé.

Le lendemain, je me suis juré de prendre le taureau par les cornes. Mais Willy ne m'a pas donné signe de vie. Inquiet, je l'appelai au téléphone. Il me répondit, d'une voix mourante, que puisque sa présence m'était devenue odieuse, il ne me l'imposerait plus. Et il raccrocha.

Mon premier mouvement fut d'aller lui dire : « Willy, un quiproquo nous sépare, expliquons-nous entre hommes. » Mais je ne bougeai pas. Laisser les choses telles quelles, au moins pour un soir, me semblait une bonne idée. Un supplément de sommeil me ferait du bien. Et puis il était temps de rendre à nos relations la dimension adulte qu'elles n'auraient jamais dû perdre. Donc, je tins bon ce soir-là.

Mais le suivant, pas plus de Willy que la veille. Je lui téléphonai : il ne me répondit pas. Angoissé, pour le coup, je sortis de chez moi.

En me baissant pour atteindre le bouton de sonnette de mon voisin, je constatai que la porte était entrebâillée. J'entendais de la musique au fond de l'appartement. Je reconnus un des tangos de Carlos Gardel récemment réédités en CD. Je frappai à la porte, sans réponse, et je me décidai à entrer.

Quand je pénétrai dans la pièce principale, le téléviseur était éteint mais la chaîne hi-fi fonctionnait, à un niveau assez sourd pour ne pas acculer Bec-de-gaz à l'apoplexie.

Willy était étendu sur son canapé hors du commun, deux coussins sous la tête. Il avait une bouteille de daiquiri entamée et un seau à glace à portée de main, et il tenait un verre presque vide. Il fredonnait *Mi Buenos Aires querido* en même temps que Carlos Gardel.

Il tourna la tête vers moi au bout d'un moment, en poussant un soupir à vous écorcher l'âme, puis il éleva sa voix de canard pour s'écrier :

*El forolito de la calle en que naci
fue el centinela de mis promesas de amor...*

À la difficulté qu'il éprouva pour articuler : « *fue el centinela de mis promesas de amor...* », je compris qu'il était déjà saoul.

- Willy, dis-je doucement, vous êtes en train de vous suicider.

J'allai à la chaîne et arrêtai le disque. Mais il continua de chanter *Mi Buenos Aires querido* sans m'en épargner une seule mesure, jusqu'à :

*Mi Buenos Aires querido,
cuando yo te vuelva a ver
no habra mas pena ni olvido...*

...qu'il modula d'une voix déchirante. Après quoi il remplit son verre, y jeta trois cubes de glace en lâchant un rot énorme que l'écho répercuta d'un mur à l'autre. Et il but un bon coup.

- Willy, fis-je en m'approchant de lui, je vous répète que vous êtes en train de vous suicider.

- Et alors ? ricana-t-il. À qui oserez-vous raconter que ça vous fait de la peine ? Quand la mort vous aura enfin débarrassé de moi, vous pavoiserez !

Je me raidis dans ma cuirasse, dont j'ajustais les pièces à mesure que je voyais arriver les coups.

- Vous êtes complètement rond, laissai-je tomber.

- Pas assez pour oublier mon pauvre père, gémit-il, mort dans le dénuement à Buenos-Aires, loin de son malheureux enfant...

Et il se mit à sangloter bruyamment.

J'essayais de garder la tête froide et les pieds sur terre. J'avais cru de bonne foi, jusqu'ici, que son père était « ce vieux salaud », au mieux « ce vieillard cynique » qu'il n'hésitait pas à piétiner. Je n'en était pas à distinguer, dans les sanglots du « malheureux enfant », ce qui était vrai et ce qui relevait de la plus scandaleuse comédie. Je dis donc, d'une voix ferme et glaciale :

- Cessez de pleurer, vous êtes ridicule.

D'un de ces mouvements éclair dont il avait le secret, sans lâcher son verre ni faire tomber une goutte de daiquiri, il se retrouva assis au bord du canapé, fixant sur moi des yeux rougis par l'action conjuguée de l'alcool et des pleurs.

- Qui êtes-vous, pour me juger ridicule parce que je pleure ? Monstre ! Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes !

Je le répète, le pire danger qui vous guette en pareil cas est la perte du self-control. Je dis donc, d'une voix toujours aussi ferme et aussi froide :

- Si vous étiez dans votre état normal, j'accueillerais vos injures par des éclats de rire. Vu que vous êtes saoul, laissez-moi seulement vous dire que votre sortie est disproportionnée.

Il me jeta son célèbre regard en dessous, les yeux soudain bien secs.

- Disproportionnée ? C'est une allusion à ma taille ?

- Willy, sifflai-je, vous commencez vraiment à m'emmerder !

- Ce n'est pas moi qui suis allé vous chercher !

Et il se remit de but en blanc à pleurer. Je rapporte notre conversation avec toute l'exacritude possible, pour qu'on comprenne bien que c'était toujours à moi, et à moi seul, de passer des idées les plus tordues aux réalités pénibles.

- Bien, soupirai-je. J'aurais aimé aborder le sujet en d'autres circonstances – un jour, par exemple, où je vous aurais trouvé à jeun. Mais tant pis, allons-y. Régions d'abord la question de Moluc. Je ne vous le cache pas, j'éprouve une antipathie viscérale pour l'homme préhistorique.

Sans lui laisser le temps de brocarder mes réticences navrantes quant aux joies de l'altérité et aux délices du métissage, je passai au chapitre essentiel : je comptais sur son honnêteté pour faire cesser les bruits qui commençaient à courir dans Paris. Je lui racontai ma convocation chez M. de La Popelinière, et la rencontre de mon chef avec Mila Parangon à l'ambassade d'Espagne.

Willy avait instantanément séché ses larmes. Il m'écouta d'abord d'un air stupéfait, enfin ce fut la franche allégresse.

- Vous voulez dire, le bruit court que vous et moi ?...

- C'est au point, grondai-je, qu'on en fait des gorges chaudes dans les back-rooms !

Il se leva et se mit arpenter la vaste pièce comme il le faisait chez moi, du temps où nous cherchions des tournures adroites pour dire les choses sans humilier personne. Il s'esclaffait, levait les bras au plafond, faisait trois mètres en marchant sur les mains, bottait son ballon de papier invisible.

Ayant fait le tour des lieux, il vint se planter devant moi. Il me dévisagea longuement d'un air ambigu, en remuant les hanches comme une danseuse du ventre qu'on tire du sommeil. Il susurra :

- Ça vous dérange vraiment ?

Je faillis lui répondre que, non seulement ça me dérangeait, mais qu'il se foutait du monde. J'avais supporté ses lubies et passé l'éponge sur ses coups de tête, jusqu'ici, parce que je suis un homme fidèle en amitié et que l'amitié est l'antichambre de la faiblesse, mais c'était définitivement fini.

Hélas ! il m'avait poussé à bout. Contenant ma fureur, tout en ne me sentant plus une goutte de sang au visage, je prononçai :

- Que les choses soient bien claires entre nous, une fois pour toutes, Willy : je ne me suis jamais fait et ne me ferai jamais sodomiser ! Surtout...

Je restai en suspens. Il s'engouffra dans la brèche.

- Surtout par une personne d'une complexion hors du commun ?

- Je n'ai jamais dit ça ! m'écriai-je.

Mais il rétorqua, avec un sourire d'une indicible amertume :

- Il y a des silences qui en disent plus que les mots...

J'étais anéanti. La seule attitude digne aurait été, pour une fois, de renverser les rôles et de partir en claquant la porte. Mais s'il restait à Willy ne fût-ce qu'un pour cent de sincérité, il était capable de finir la bouteille de daiquiri dès mon départ. Et alors ? Je l'imaginai en pleine crise de *delirium tremens*, style Ray Milland dans *Lost Week-end*, apercevant des rats et des vampires partout dans cet immense appartement, où son mobilier de poupée serait livré aux forces démoniaques, tel un archipel du Pacifique un jour de typhon.

Je respirai un grand coup.

- Willy, ajouter un commentaire à ces paroles ne pourrait qu'en aggraver l'obscénité. Je vous demande, uniquement, de ne rien faire pour alimenter la rumeur désobligeante – oui, désobligeante ! – qui court dans les back-rooms sur la nature de nos rapports. Est-ce que j'ai votre promesse ?

Il me tourna le dos et, d'un de ses sauts inouïs, alla se rallonger sur le canapé, en glissant dans le mouvement un coussin sous sa tête avec un large bâillement.

- Il faut que je réfléchisse.

Sans trahir le secret professionnel, Maserati avait évoqué, à propos de notre enquête sur la disparition du *Chercheur de puces*, une méthode de recherche consistant à « bafouer les usages administratifs ». En l'écoutant, j'avais eu une vague idée de ce qu'il mijotait. Mais il m'était difficile d'imaginer les proportions que ça allait prendre.

Dès le lundi suivant, en effet, je reçus à la Cour un appel téléphonique de Varan-Floch - c'était un fonctionnaire de la RMN auquel j'avais eu à faire en enquêtant sur le sort de la toile du présumé Murillo.

- J'ai sur les bras un journaliste du *Monde*, me dit-il avec une certaine émotion. Quelqu'un lui a parlé de la disparition du *Chercheur de puces*. C'est vous ?

Je lui jurai que je n'avais parlé du satané gamin à personne de la presse, écrite ou audiovisuelle. Sans raffoler ouvertement de Murillo, le journaliste en question avait l'air de se demander – c'était l'impression de Varan-Floch – si la volatilisation du jeune tueur de diptères n'était pas liée à d'autres disparitions, survenues quelques années auparavant. Il se serait agi, pensait-on, d'un trafic d'œuvres d'art organisé pour alimenter les caisses d'un grand parti politique. L'affaire s'était conclue sur un non-lieu – hum – mais avait tout de même ruiné la candidature du trésorier de ce parti à l'Académie française.

- C'est embêtant, conclut Varan-Floch. Moins on parle de ce genre d'histoire, mieux on se porte.

Le jour suivant, c'était un fonctionnaire masqué du ministère des Finances qui m'appelait. Je connaissais cet inconnu par le truchement d'Élie Barbarin, qui l'avait fréquenté dans une affaire de fraude fiscale dont il était sorti la tête

haute. Ils étaient devenus depuis une vraie paire d'amis. Je surnommais familièrement ce fonctionnaire Savarin, à cause de ses rapports avec Élie et aussi de ses bonnes joues, plus une aptitude à dévorer le cru comme le cuit à laisser pantois Lévy-Strauss. L'affaire du *Chercheur de puces* envolé entre la rue de Rivoli et Bercy le faisait beaucoup rire.

- Mon petit Gassendi, me dit-il tout de même ce jour-là, vous pouvez vous vanter d'avoir déclenché un beau bordel.

Comme je me récriais le plus vertueusement possible, il me confia qu'un journaliste du *Figaro* souhaitait le rencontrer, pour échanger quelques mots sur Murillo et ses héros populaires.

- Si ce n'est pas vous qui lui en avez parlé, alors qui ? Quelqu'un d'autre à la Cour, qui nous en veut ?

En fait, le journaliste du *Figaro* soupçonnait – c'était le sentiment de Savarin – un tour de passe-passe : une personne intéressée aurait réussi à trafiquer le catalogue de la RMN, de façon qu'un authentique Murillo se transforme en attribué-à-Murillo. Une fois entré dans les têtes que ce Murillo avait cessé d'être un, on s'en était désintéressé. Rien de plus facile, ensuite, que de le faire s'évanouir dans l'indifférence générale. Conclusion de Savarin :

- Ce serait tout simplement un vol crapuleux commis aux dépens de l'État, avec la complicité involontaire de la RMN et du ministère des Finances. Je vous le répète, mon petit Gassendi, vous ou les vôtres avez déclenché un beau bordel. Moins on parle de ce genre d'histoire, mieux on se porte.

Avant de raccrocher, il me vanta les charmes d'un nouveau cuisinier de Bercy, chez qui nous irions bientôt nous déboutonner avec Élie.

Savarin ne prenait pas les choses au tragique. Quand il parlait de « beau bordel », c'était avec un certain amusement. On se fait une idée fautive des gens des Finances. Certains s'amuse vraiment en faisant leur métier.

Toutefois, je ne sais pas si la suite des événements amusa beaucoup les collègues de Varan-Floch et de Savarin. Car dans la semaine qui suivit, les informations les plus alarmantes affluèrent dans les journaux et à la télévision, à propos du *Chercheur de puces*.

J'appris par *Le Nouvel Observateur* que les Cortès envisageaient de demander à la France la restitution d'un chef-d'œuvre de Murillo volé à l'Espagne par Joseph Bonaparte – que ses sujets espagnols appelaient affectueusement, pour une raison obscure, Pepe Botellas.

En commentaire à cette information, l'hebdomadaire publiait un article corrosif où il était écrit que voler *Le Chercheur de puces*, plutôt qu'un Velasquez, démontrait l'inculture crasse de la clique napoléonienne. S'il s'était agi d'un Velasquez, l'auteur ne cachait pas qu'il aurait milité pour qu'il reste en France, en invoquant, par exemple, la prescription. Dans le cas d'un Murillo, en revanche, si la toile refaisait surface – j'imaginai le malheureux adolescent flottant sur la Seine, tel un jeune amant de Marguerite de Bourgogne égorgé à la tour de Nesles – ce serait une action charitable, envers la France en tout cas, de le rendre à sa patrie d'origine.

L'affaire prit rapidement un tour polémique, qui se déchaîna dans *Le Point* et *L'Express*. Elle débordait sur les sujets les plus divers : impéritie des ministères, mépris du politique pour l'artistique, dotations ridicules des musées d'État, turpitudes du mécénat, dilapidation des deniers publics en achats hasardeux (affaire du sceptre de Sennachérib), coût astronomique des assurances, débauche ruineuse d'expositions temporaires, tyrannie du merchandising, horaires paradoxaux des gardiens, canicule sous la pyramide du Louvre, concurrence mortelle entre systèmes informatiques, nombre insuffisant des toilettes, coût pharamineux des nocturnes, emploi systématique de techniciens de surface dans les sous-sol, prix dissuasif des entrées pour les scolaires, misère des collections provinciales, état d'abandon du Museon Arlaten, plaie ouverte du vandalisme (exemple navrant du musée britannique d'Azincourt)...

Les publications spécialisées s'en mêlèrent d'une façon élégante. On revint, plus sérieusement, à la dispute allumée par l'article du *Nouvel Observateur* : fallait-il ou non considérer Murillo comme un peintre mémorable ?

Mila Parangon fit à cette occasion une apparition au *Journal de la culture d'Arte*, qui eut un immense succès. Elle intervint entre un groupe de rock

alternatif islandais et une troupe de danseurs silésiens nus luttant pied à pied contre les fumigènes. Dans ce contexte culturel difficile, elle plaça une intervention d'une érudition prodigieuse et d'un ton enflammé – de ceux qui lui avaient valu la notoriété, avant la gloire liée à la narration de ses acrobaties érotiques.

Murillo était-il un grand peintre ? s'étonnait-elle. Mais oui, mille fois oui ! Tout ce dont on l'accusait – compositions fadasses, lumières de studio, sensiblerie, mièvrerie féministe, populisme pénible etc – portait au contraire la marque du génie. Mila établissait entre lui et le Greco un parallèle d'un culot ahurissant, n'hésitant pas à comparer *L'Enterrement du comte d'Orgaz* (elle sautait sur toutes les occasions d'y revenir) et *La Cuisine des anges*, habités, selon elle, d'un même mysticisme traduit par deux tempéraments divergents, le vénitien et le sévillan, le vertical et l'horizontal. Aduler le premier et faire la moue sur le second relevait de l'escroquerie intellectuelle, « où les Français sont champions du monde », concluait-elle avec un humour acide.

En voyant Mila Parangon sur *Arte*, je me dis que celui qui arriverait à lui couper le sifflet n'était pas né.

Pour faire court, *Le Chercheur de puces* connut en huit jours une célébrité qui lui avait été refusée pendant trois cent cinquante ans.

Quoiqu'il ne fût jamais question de l'enquête de la Cour des Comptes au milieu de ce tumulte, il ne pouvait laisser la Cour de marbre. Pourtant, M. de La Popelinière ne remua pas un cil jusqu'à l'intervention télévisée de Mila Parangon. Le lendemain de ce jour-là, il m'appela chez lui.

Mais au lieu du savon que je m'attendais à recevoir, il me tendit *Le Monde*, où l'on commentait élogieusement le passage de Mila sur *Arte*.

- Vous avez vu ça ? Mon cher Gassendi, je ne sais pas d'où cette affaire est partie, mais la preuve est là : vous avez tapé dans une fourmilière !

Devais-je le prendre comme un compliment ? D'un côté, cette publicité autour du *Chercheur de puces* avait quelque chose d'embarrassant. Mais quand le rapport de la Cour allait sortir, en début d'année, on verrait que la République avait encore des serviteurs qui ne se résignaient pas à voir

amputer impunément son patrimoine artistique. La Cour, si souvent louée pour son flair et moquée pour son inefficacité, aurait démontré dans cette affaire que là où elle mordait, ça pouvait faire mal.

- Je m'en voudrais d'interférer dans vos travaux, me dit encore M. de La Popelinière. Mais, franchement, pensez-vous que ce soit un vrai Murillo ?

- Difficile à dire, répondis-je. Personne n'a vu ce tableau depuis des années.

Les gens de la RMN qui s'en souvenaient faisaient confiance à un ancien inventaire, où figurait une toile « attribuée à Murillo. » Le dernier secrétaire d'État qui l'avait eue dans son bureau, rue de Rivoli, et qui aurait pu donner son avis, était mort d'hydrocution à Porquerolles l'été précédent.

- Les experts ne se mouillent pas, commentai-je. Seule Mila Parangon est persuadée qu'il s'agit d'un vrai Murillo. Nous en avons discuté longuement.

- C'est vrai que vous vous connaissez bien, soupira mon chef - avec me sembla-t-il une pointe de jalousie.

Je lui donnai ma parole que nos rapports étaient restés strictement professionnels, ce qui le fit sourire.

- Dites ce que vous voulez. L'odeur de soufre qui émane de vos relations reste une énigme pour vos collègues. Moi, je commence à m'habituer...

En voyant ma tête, il me donna une bourrade amicale. Nous revînmes au *Chercheur de puces*. J'avouai que les arguments de Mila m'avaient frappé.

- Murillo est en pleine traversée du désert, au moins du désert français. Cette histoire peut le remettre à la mode. Il suffirait que le tableau réapparaisse, et que ce soit un vrai Murillo. Je ne serais pas étonné que ça se passe comme ça.

Je rentrai chez moi ce soir-là assez guilleret. J'attendais une visite de Willy, et sa promesse qu'il ferait tout pour restaurer mon image hétérosexuelle dans l'opinion publique. Mais il ne s'était pas montré depuis qu'il avait commencé son exercice de réflexion. Interrogée, la comtesse affirmait qu'il était en parfaite santé, en tout cas quand elle lui remettait son courrier.

Et puis, lorsque je suis sorti de l'ascenseur, il a ouvert en grand sa porte. Il arborait un sourire radieux. À côté de lui se tenait Moluc, qui me souriait lui aussi de toutes ses dents.

Je refuse que des événements dramatiques exercent leur tyrannie sur ma personne. Chaque fois je me répète, au mieux que c'est un mauvais moment à passer et que demain sera un autre jour, ou bien, quand on frôle vraiment le désastre, que la nature humaine a une faculté d'adaptation sans limite, autrement dit qu'on s'habitue à tout, même au pire – pour rester sérieux, il y a pire que ce que j'ai connu depuis ma naissance.

Je ne vais pas ressasser mon antipathie innée pour l'homme des cavernes, même si les faits m'ont donné tristement raison. Moluc était de retour et il venait chaque jour rue du maréchal Harispe : il n'y avait qu'à encaisser le coup. Sans aller jusqu'à lui offrir le visage radieux de Willy, je m'efforçais donc de faire comme si sa réapparition m'était agréable.

Willy avait l'air dupe. Pour Moluc, je suis à peu près sûr que non. Il gardait de ses origines ce que l'*homo sapiens* a perdu au fil des millénaires, et que possèdent encore, parmi d'autres, les chevaux et les serpents : l'art de deviner les sentiments – la peur, le dégoût, l'affection - qu'ils inspirent à autrui.

Je suis donc à peu près sûr que mes aménités ne trompaient pas l'instinct de Moluc. Il savait que je ne l'avais pas précisément à la bonne. Willy, au contraire, multipliait les faiblesses pour lui, et ne craignait pas de l'avouer.

- Les années qu'il a vécues, jusqu'à la révélation du père Laflamme, ont fait de lui un être social malgré sa singularité. Il est très nature, un peu fruste sous certains angles. Mais il sait ce qu'il veut et où il va, trait qui a disparu du caractère de l'homme moderne.

- Et qu'est-ce qu'il veut, et où est-ce qu'il va ?

- Ça, me répondait Willy en riant, il faut lui demander ! Une chose est sûre : il le sait. En ce qui nous concerne, il est surpris par la liberté de nos mœurs. Il a été élevé à la dure. L'institution catholique où il a reçu son éducation ne badinait pas avec la morale. Et le métier de tailleur de pierre est plutôt exigeant sur la discipline.

Je demandai à Willy ce qu'était au juste notre liberté de mœurs, qui surprenait tant Moluc. Il me répondit, non sans suffisance, qu'il ne s'agissait pas de ses mœurs à lui. Celles-là, Moluc les avait connues à l'Assistance Publique, dans les institutions confessionnelles, et même dans le milieu très fermé des tailleurs de pierre. Elles étaient apparemment vieilles comme le monde animal, donc pas de quoi en faire un plat.

En revanche, Moluc était très étonné par notre façon de nous conduire entre hommes et femmes. Quoique célibataire - « de naissance », aimait-il dire, reprenant à son insu les mots du sage Babbalanja d'Herman Melville : « Dieu m'a créé célibataire, je reste célibataire. » -, et sans doute guidé par des convictions ancestrales, il avait dans l'idée qu'il fallait un homme à une femme, une femme à un homme, un père et une mère à un enfant, et pas mal d'autorité, jusqu'aux châtiments corporels, pour faire respecter tout ça.

- Oui, notre façon de voir les choses aujourd'hui le surprend, précisait Willy. Mais quand je vous dis qu'il l'a dans l'idée, ça ne signifie pas qu'il soit contre. Il est contre une seule chose, farouchement : l'omniprésence des *trudiüküs* dans la société contemporaine.

En écoutant Willy, et en mesurant le degré de son admiration pour Moluc, je ne pouvais m'empêcher de le considérer comme une victime de ces *trudiüküs*, précisément, qui exaltent les vertus de l'humanité originelle, telles qu'on les retrouve dans certains traits des gorilles et des chimpanzés – oublions les bonobos –, et pour qui l'évolution régressive est la clé du bonheur suprême.

Un froid assez vif était tombé sur Paris.

Clémence m'avait confirmé la veille que son baroud bordelais était terminé. Elle rentrait aujourd'hui et venait me retrouver dès ce soir.

Or ce soir-là, à mon retour de la Cour, je me suis trouvé à l'entrée de la maison en même temps qu'une personne d'une taille au-dessous de la moyenne, enveloppée dans un long manteau en peau de loup et coiffée d'une casquette de la même fourrure. C'était Moluc.

Quand nous avons pénétré dans le hall, l'ascenseur venait d'atteindre le rez-de-chaussée, attendu par Bec-de-gaz qui s'y engouffra en catastrophe pour nous échapper. Moluc fit un bond pour retenir la porte avant sa fermeture. Je ne pouvais pas le laisser monter seul avec Bec-de-gaz. Je pénétrai donc à mon tour dans la cabine, qui nous emporta tous les trois vers l'empyrée.

Je saluai brièvement Bec-de-gaz, puis je me tins coi. Il n'y avait pas une place énorme dans cette cabine, aussi la distance qui séparait Bec-de-gaz et Moluc, face à face, n'excédait pas vingt centimètres.

Bec-de-gaz était un peu plus grand que moi. Le regard qu'il laissait tomber sur Moluc était plein d'horreur ; j'ose dire que c'était le regard d'un homme à bout. Quand il leva les yeux sur moi, j'y lus : « D'abord le nain du cinquième, et maintenant ça ! Mais que va devenir cette malheureuse maison ? »

Il regarda de nouveau ça qui se trouvait au-dessous de lui, c'est-à-dire une large casquette en peau de loup. Je craignais une explosion. Moluc leva alors la tête. Ses petits yeux noirs se fixèrent sur le visage blême de Bec-de-gaz, auquel ils sourirent. Ses narines frémissaient, ses lèvres découvraient ses dents, saines et blanches comme celles des acteurs d'Hollywood autrefois, quoique moins serrées et beaucoup plus grosses.

- Vous voulez mon portrait ? demanda courtoisement sa voix caverneuse.

Bec-de-gaz blêmit davantage, resta sans souffle une seconde, puis répliqua d'un ton furieux :

- Je ne veux rien de vous, monsieur ! Je suis chez moi, et je n'ai ni le malheur ni l'intention de vous connaître !

Moluc se tourna vers moi, l'air de me demander l'autorisation d'allonger un uppercut à notre compagnon de voyage. Par bonheur, nous arrivions au cinquième étage, et je le poussai avec ménagement hors de la cabine. Mais il eut le temps de se retourner pour glisser à Bec-de-gaz, dans un ricanement :

- Vous êtes un fieffé *trudükü* !

J'ai observé cent fois qu'un individu de passage se permet, avec les habitants d'une maison, des paroles et des gestes irresponsables. À vous de payer la note ensuite. De ce jour-là, mes rapports avec Bec-de-gaz, déjà frisquets, descendirent aux abords du zéro absolu.

Je laissai Moluc sonner chez Willy et me pressai de rentrer chez moi. M'étant mis à l'aise, je me servis un rafraîchissement.

Il fallait oublier ce qui venait de se passer. J'avais obtenu de Willy, à force de patience, qu'il évite de nous mettre les voisins à dos. Au moment où je croyais y être arrivé, Moluc débarquait sur nos terres, vêtu de peaux de bêtes, pour tout chambarder. Il fallait absolument oublier ça.

J'essayai donc de m'immerger dans la lecture du supplément littéraire de mon journal du soir. Le conseiller principal d'écriture, en personne, y examinait le dernier opus d'un conseillé à qui on prédisait un grand avenir depuis pas mal d'années.

Le ton du compte-rendu était partagé entre l'enthousiasme et l'amertume. J'avais lu les précédentes histoires du conseillé. Je crus comprendre que, dans celle-ci aussi, il contait les tribulations d'une morne quéquette flapie qu'il traînait d'opus en opus, depuis plusieurs décennies, sans arriver à lui rendre un tonus palpable. Je décidai donc d'acheter cet opus-ci, non par curiosité pour les tribulations de la morne quéquette flapie, mais pour que mon obole participât, si humblement que ce fût, à son redressement.

Je venais de prendre ce noble parti quand on glissa une clé dans ma serrure. C'était Clémence. J'espère qu'on a compris qu'elle était la femme de ma vie. Si je ne me suis pas étendu sur les tourments que j'endurais en son absence, c'est parce que le fin fond de ma vie sentimentale n'appartient qu'à moi.

L'un des secrets de Clémence est sa vitalité. Elle m'a fait connaître des amis à elle qui font son métier. J'ai pu constater que le travail du cinéaste est éreintant, et que beaucoup de ceux qui s'y donnent sans ménagement ne font pas long feu. Clémence a beau s'y donner comme douze, elle ignore la fatigue. Sa voix reste jeune – elle ne fume pas et boit peu – ses cheveux sont d'un

auburn inaltérable, et s'il y a quelques rides sur son front, elles montrent que ce n'est pas une femme qui traverse l'existence sans regarder autour d'elle.

Je lui parlai d'aller dîner chez le Sicilien rue de l'Exposition, mais nous avons lambiné. Nous nous apprêtions enfin à sortir, quand il y a eu quatre coups de sonnette. Ce n'étaient pas ceux, inimitables, de Willy. Ça sonnait d'une façon aussi menaçante que le début de la 5^{ème} *Symphonie*. J'ai compris que Willy n'avait pas eu besoin de prendre son petit marteau : Moluc sonnait pour lui.

Au plaisir de retrouver Willy s'ajouta donc, pour Clémence, celui de faire la connaissance de Moluc.

Je m'étais habitué à voir ce dernier sûr de lui et à l'aise partout, mais il se montra très réservé devant mon amie. Il portait des vêtements sportifs qui mettaient sa carrure en valeur. En dépit de ses jambes arquées et de son coffre formidable, il ne manquait pas d'élégance.

Clémence évitait de le regarder avec trop d'insistance. Mais quoique avertie de l'intrusion parmi nous d'un spécimen humain du paléolithique, je me doutais qu'elle avait du mal à s'y faire.

Ce fut Willy qui annonça la nouvelle. Elle devait avoir des conséquences que nous – moi, en tout cas – ne pouvions pas imaginer.

Nous nous étions installés, un verre à la main, et je me décarcassais pour faire la conversation. Assis sur le canapé, les yeux baissés, Moluc se taisait.

Je donnai à Clémence les dernières nouvelles du *Chercheur de puces*, dont elle avait suivi les aventures dans la presse régionale bordelaise. Mais bien qu'elle tînt son regard fixé sur moi et hochât parfois la tête, je voyais bien qu'elle ne m'écoutait pas. Mon discours ne pouvait guère intéresser Moluc – l'homme de Néandertal ne s'est jamais passionné pour la peinture. Quant à Willy, il profita d'un court instant où je buvais un coup pour déclarer gravement :

- Moluc a pris sa décision. Il va demander, officiellement, à l'*homo sapiens* de reconnaître sa responsabilité dans la disparition de l'*homo néanderthalensis*.

Nous nous pétrifiâmes. Moluc leva brièvement les yeux en acquiesçant.

- Votre retour tombe à pic, Clémence, ajouta Willy. Nous n'aurons pas trop de toutes vos relations.

La réapparition de Moluc avait rendu le moral et son agitation chronique à Willy. La perspective de se lancer, pour une aussi noble cause, dans une croisade périlleuse mais ô combien gratifiante, le galvanisait.

Il faut le comprendre : une personne d'une complexion hors du commun remuant ciel et terre pour que justice soit enfin rendue à l'homme de Néandertal, c'était un défi sans précédent. C'était l'*homo sapiens sapiens* forcé de rendre justice à tous ceux qu'il regardait jusqu'ici, avec l'arrogance des espèces qui ont réussi, comme les laissés pour compte de l'évolution.

- Quand j'entends un paléanthropologue parler de sous-espèce, il me vient des idées de meurtre, me confiait mon voisin.

Aller débusquer l'injustice si loin dans le passé – trente mille ans : les Sumériens étaient battus de six longueurs – donnait au justicier une onction d'intransigeance supplémentaire. Bien entendu, Willy entendait déjà le chœur des *trudiküs* : « Vous croyez qu'il sortira grandi de cette opération ? »

- Ricanera bien qui ricanera le dernier, commentait-il, l'air d'un homme sûr de son coup.

Je le répète, il était transformé. En sortant de chez moi le matin, j'entendais de la musique à travers sa porte. Ce n'était plus la voix de velours de Carlos Gardel, mais les *Variations Goldberg* dans une des interprétations obsessionnelles de Glenn Gould. Willy fredonnait les arias, canons et fugues en même temps que Glenn Gould. Et c'était un effet artistique poignant que ces coin-coin mélodieux combinés aux chantonnements sourds du pianiste.

Quant à Clémence, elle prenait très au sérieux le rôle que Willy lui avait distribué. À moi, il n'en avait distribué aucun - soucieux de ne pas m'attirer d'ennuis à la Cour des Comptes, me disait-il à l'oreille. Bien entendu, on me

demanderait mon avis sur des points de détail. Et on solliciterait ma participation à certains frais, ça allait de soi.

Clémence avait assuré brillamment, jadis, les relations publiques de Borodine. Elle monta donc un plan d'action, ou plutôt un plan de bataille.

- Avant tout, expliqua-t-elle au cours de notre première réunion stratégique, il faut faire exister Moluc. On ne va pas se présenter de but en blanc à l'Élysée en demandant à parler de lui au Président !

La meilleure chance de succès était d'intéresser, en priorité, les cercles progressistes, paradoxalement aveugles aux désastres à venir mais d'une férocité implacable avec les erreurs du passé. Le côté mondain de la chose ne devait pas nous décourager : on ne pouvait pas y couper.

- Quand tout Paris parlera de Moluc, nous aurons un puissant levier pour agir sur les milieux officiels.

Je connaissais une Clémence réfléchie, et j'en découvrais une autre calculatrice, voire manipulatrice. Une femme capable de saisir un puissant levier pour agir sur les milieux officiels. Je n'en revenais pas.

Il y avait une évidence : Willy roulait pour lui-même autant que pour Moluc, mais Clémence, elle, avait un travail à faire et était décidée à aller au bout, sans rien chercher à en tirer pour elle, pas même la gloire. Réussir un coup pareil était la seule récompense qu'elle en attendait.

C'était du moins ce que je pensais. Et mon admiration amoureuse s'en trouvait doublée. J'en arrivais presque à oublier, encore une fois, mon peu de sympathie pour l'homme des cavernes – mais il est difficile de se refaire.

L'homme des cavernes, quant à lui, écoutait ce qu'on lui disait avec une attention acérée, et son obéissance aux ordres était d'une ponctualité militaire.

Il y eut une discussion assez longue sur l'aspect qu'il devait adopter en public. Lui-même avait cru d'abord qu'il lui fallait se montrer sous une apparence irréprochable, poli jusqu'au bout des souliers, pour faire honneur à la branche humaine dont il représentait le dernier spécimen. Il prenait pour exemple ces Africains qu'il croisait dans Paris, et qui portaient le costume trois pièces avec un chic renversant.

- Et sans renier leur négritude, acquiesçait Willy.

Mais Clémence, en sa qualité de chef de campagne de Moluc, avait un autre avis sur la question. Le but était de trouver un point d'équilibre entre allure flatteuse et simplicité, sans perdre de vue l'aspect paléolithique.

- Il ne s'agit pas de vous déguiser en faux pauvre barbu et haillonneux : vous n'avez pas besoin de faire oublier que vous êtes riche, vu que vous ne l'avez jamais été. Votre richesse à vous est intérieure, et il faut que ça se sente à l'extérieur. Quand on vous voit, on doit se dire : « Mince, quelle dignité, quelle classe, chez cet homme de Néandertal ! »

Moluc l'écoutait, mais il ne baissait plus les yeux comme la première fois où ils s'étaient rencontrés. Elle l'emmena dans le Sentier chez un fripier de ses relations. Moluc accepta la veste de drap et le pantalon de grosse toile qu'on choisit pour lui, ainsi que des brodequins en cuir fauve de l'armée israélienne.

Ainsi vêtu, rasé de près, ses cheveux noirs tirés en arrière, il avait l'air de ce qu'il était encore dix-huit mois auparavant : un tailleur de pierre, avec tout ce que ce métier combine de costaud et d'artiste dans l'imaginaire collectif. Le seul vêtement dont il refusa farouchement de se séparer fut son manteau en peau de loup – pourtant convoité par le fripier de Clémence -, et il se cramponna à sa casquette. Devant sa mine butée, Clémence céda.

Elle mettait les bouchées doubles. Dix jours après son retour de Bordeaux, elle revint un soir rue du maréchal Harispe, très excitée.

- J'ai parlé de vous à Mireille de Globemish-Holstein, annonça-t-elle à Moluc. Cette femme a un fric énorme, et des idées audacieuses.

La plus originale était de ranimer les salons politiques du siècle des Lumières. Clémence avait tourné un sujet sur elle pour la télévision, elles s'adoraient. Ayant appris l'existence de Moluc et de Willy, la dame les suppliait d'accepter de paraître à une soirée qu'elle donnait avenue Junot, le samedi suivant.

Avant même la réponse de Moluc, celle de Willy, sèche, tomba. C'était non.

Je sentais chez lui, depuis deux ou trois jours, quelque chose qui clochait. Oubliée l'euphorie du début, l'affaire prenait un tour qui le défrisait. Il se

sentait descendre progressivement du rôle de maître d'œuvre à celui de faire-valoir. Et il ne se voyait pas du tout en faire-valoir de Moluc, surtout à Montmartre et dans les salons de Mireille de Globemish-Holstein.

Il cita l'anecdote du violoniste fameux invité à dîner par une rombière (sic) de Passy, le carton indiquant : « *Votre stradivarius sera le bienvenu.* », et qui répondit courtoisement : « *Mon stradivarius ne dîne jamais en ville.* »

- Je dois être le stradivarius de Moluc, conclut la voix de canard colérique, car moi non plus, je ne dîne jamais en ville.

Et il partit en claquant la porte. Clémence dut retenir Moluc qui voulait courir après lui.

- On est embarqués dans une affaire risquée : notre ennemi numéro un, c'est le doute, dit-elle en lui posant la main sur le genou. Si on ne doute de rien, les autres n'auront même pas l'idée de douter de nous. Alors, pas de réactions épidermiques. Willy est vraiment votre ami, mais il a un ego surdimensionné. Il faut qu'il le mette en sourdine, dans l'intérêt général. Va le voir, m'ordonna-t-elle, et tâche de le ramener. De nous trois, c'est toi qui le connais le mieux.

J'aurais donné un an de salaire pour que ni Willy, ni Moluc ne se soient jamais introduits dans ma vie.

J'allai tout de même sonner à la porte de Willy. Il demanda qui c'était et ouvrit en reconnaissant ma voix. Il écoutait, pour la centième fois, les *Variations Goldberg*. Quand elles se turent, je dis d'un ton neutre :

- Clémence vous demande de revenir.

Il ricana en sautant debout sur son canapé.

- Vous-même n'avez pas l'air d'y tenir tant que ça !

Alors, je vidai mon sac.

- Je ne tiens pas tant que ça à m'appuyer le plan de carrière de Moluc, voilà la vérité. Il est temps de voir les choses en face, Willy : malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à éprouver de la sympathie pour ce type.

Il me regarda longuement, en levant le menton. Puis il hocha la tête avec un sourire dégoûté.

- Vous croyez que ça m'étonne de vous ? On ne peut pas être à la fois

homophobe et paléophilanthrope !

Je suffoquais, mais il continua en se grattant le nez d'un air préoccupé :

- En somme, si je refuse de revenir, « ce type », comme vous dites si élégamment, n'a plus que Clémence pour l'aider ? Je ne peux pas laisser faire ça. La cause de Moluc est belle et juste. Oublions nos chamailleries, Jean-Jules. Je vous en prie, remisez votre ego. Pensez à l'intérêt général.

- Vous n'avez donc aucune pudeur ! éclatai-je.

- Pas plus que la tendresse, la pudeur n'est dans mon caractère, répliqua-t-il en descendant d'un bond du canapé.

Ce n'est pas un mais dix ans de salaire que j'aurais donnés pour n'avoir jamais rencontré Willy, ni devant Don Sebastian de Morra, ni ailleurs.

Nous sommes retournés chez moi. Willy s'est excusé auprès de Clémence pour son impulsivité. Clémence s'est excusée auprès de lui pour sa façon cavalière de lui présenter l'invitation avenue Junot. Moluc s'est excusé auprès d'eux pour le tintouin qu'il leur occasionnait.

Il n'y a qu'auprès de moi que personne ne s'est excusé. J'ai fait taire mon ego, et pourtant j'aurais donné cent ans de salaire pour passer ma soirée devant un mélodrame flamboyant – je venais de me procurer la splendide *Terre qui flambe* de Murnau - au lieu de tirer des plans pour que justice soit rendue à un personnage de l'âge de pierre. Mais comment avouer un choix si honteux ?

- Un point essentiel de notre affaire, déclara Willy en levant un doigt magistral – je rappelle qu'il venait de partir en claquant la porte –, c'est que, pour la première fois de son histoire, toute l'espèce *homo sapiens*, sans exception, est impliquée. Aucun homme au monde, quelle que soit sa nationalité ou la couleur de sa peau, ne peut prétendre que la disparition de *l'homo néanderthalensis* est la faute de quelqu'un d'autre. *Il n'y a pas* de quelqu'un d'autre.

Ni Clémence, ni moi, ni sans doute Moluc, n'y avions songé.

Willy exultait. Il avait reconquis le terrain à une vitesse inouïe.

- J'irai à cette soirée, fit-il d'un air détaché, si vous le jugez indispensable.

- Vous savez qui nous avons rencontré avenue Junot ? me demanda Willy. La dame du Prado et de l'Opéra Bastille. Quelle femme !

Je suppliai le Ciel de priver l'ambassadeur d'Espagne d'un nouveau prétexte pour réunir Mila Parangon et M. de La Popelinière - mais je voyais venir à toute allure le cent vingt-cinquième anniversaire de la mort de Picasso. Vivre à Paris n'a pas que des charmes : à chaque coin de rue, vous tombez sur des gens dont vous n'auriez jamais dû faire la connaissance.

Bien entendu, je n'avais pas été convié chez Mireille de Globemish-Holstein. Et je m'en félicitais. J'en profitai pour dîner seul chez le Sicilien de la rue de l'Exposition, avec qui j'évoquai longuement l'effondrement des valeurs morales. Après quoi je m'offris *L'Attaque de la malle-poste*, western crépusculaire où Jack Elam joue un bandit d'une abjection consommée.

Comment ça s'était passé à Montmartre, j'en eus le récit par Clémence.

- C'est toujours la même chose quand on présente Moluc aux gens : il y a un moment de scepticisme. Heureusement que Mireille avait invité Dumbarton.

Je connaissais Dumbarton par la presse et la télévision. Paléoanthropologue de renommée mondiale, il venait de déterrer au Niger le fragment d'un crâne d'hominien qui balayait, d'après lui, l'hypothèse du chaînon manquant - autrement dénommé *missing link* - dans l'évolution de l'humanité.

Son apparition chez Mireille de Globemish-Holstein, sur le coup de onze heures, avait été accueillie par un brouhaha électrique. C'était le sosie de James Mason, un de ces aventuriers scientifiques qui arpentent les déserts au cinéma. Il avait coutume de siffloter des airs anciens pendant qu'il réfléchissait.

Un silence de sépulcre égyptien tomba quand il s'approcha de Moluc.

- Il l'a regardé sur toutes les coutures, en sifflant la musique de *Huit et demi*. Après ça, il a mis des gants et demandé l'autorisation de lui palper l'occiput. Moluc s'est laissé faire, avec le sourire d'un homme qu'un anthropologue de renommée mondiale n'est pas près d'intimider. Quand Dumbarton a eu fini, il a déclaré : « Vous êtes bien un homme de Néandertal. »

Les personnes présentes, surexcitées, l'ovationnèrent à tout rompre. Dumbarton réclama le silence, pour ajouter à l'intention de Moluc :

- Toutefois, je dois vous le dire, les yeux dans les yeux : vous n'avez rien à faire ici. Il y a trente mille ans que vous devriez avoir disparu.

Mais on – ce « on » comprend un fort contingent de *trudiikiis* - se moquait de ces réserves. L'examen de Dumbarton avait libéré les consciences. La majeure partie du public désirait follement que Moluc soit un rescapé du paléolithique, et elle était comblée.

- J'ai la conviction que la présence de Willy y était pour beaucoup. On sentait d'abord les gens gênés par sa présence. Et puis il commençait à les faire rire avec ses blagues. Une fois le nain admis, on n'allait pas snober l'homme de Néandertal : il complétait le tableau. Les soirées de Mireille réservent toujours des surprises, mais celle -ci battait tous les records.

L'assistance eut plus de mal à accepter les projets de Moluc. Mireille lui demanda incidemment – au début de la soirée, car elle buvait sec et sa lucidité avait des éclipses après minuit - ce qu'il faisait au juste dans la vie, il sourit sans répondre. Willy prit aussitôt la parole.

- Moluc a embrassé un sacerdoce : il lutte pour que *l'homo sapiens* reconnaisse sa responsabilité dans la disparition de *l'homo neanderthalensis*.

Les invités crurent comprendre aussitôt de quoi il retournait : Moluc allait réclamer des compensations financières. Ceux d'entre eux qui étaient banquiers ou conseillers fiscaux firent la grimace.

Dumbarton intervint cependant, d'un ton posé, pour faire observer que la cause précise de l'extinction des néandertaliens restait inconnue.

- En l'état actuel des connaissances, la responsabilité d'*l'homo sapiens* est une

hypothèse. Mais il y en d'autres : il peut s'agir d'un virus foudroyant apparu sur l'aire d'habitat de *neanderthalensis*, d'un phénomène génétique, d'une catastrophe météorique, de mille choses encore. Le mystère demeure.

On évoqua, bien entendu, la disparition surprenante des dinosaures. Certaines personnes regrettèrent l'extermination du tigre de Tasmanie. D'autres déplorèrent celle du dodo des îles Mascareignes et du mammouth de Sibérie.

Dumbarton eut beau appeler au calme et demander qu'on évite de tout mélanger, il dut constater, après une assez longue dispute, que sa position de prudence scientifique était minoritaire. Quatre sur cinq des invités de Mireille de Globemish-Holstein clamaient leur certitude : c'était bien ce salaud d'*homo sapiens* qui avait rayé l'*homo neanderthalensis* de la surface du globe.

Dumbarton comprit que l'affaire était pliée, et il se dirigea mine de rien vers le vestiaire.

Mais l'assistance, rassemblée autour de Moluc et de Willy, ne pensait déjà plus à lui. Moluc ouvrait la bouche de temps en temps en montrant ses dents énormes. En quelques mots, avec la brusquerie plaisante des tailleurs de pierre, il faisait un sort aux questions qu'on lui posait. Quand on lui demanda, par exemple, quel était son plus lointain souvenir, il répondit :

- À cinq ans, je me suis faufilé dans le réfectoire des grands, et j'ai avalé plusieurs steaks tartares avant d'être mis dehors.

L'assistance se pâma, « les femmes surtout, précisait Clémence, et pas les plus moches. » Willy raconta ensuite, avec son sens dramatique habituel, l'enfance, l'adolescence et la maturité de Moluc. On s'émut quand il évoqua la haute figure du père Laflamme et sa mort épouvantable dans le Capitole.

C'était à l'instant choisi par Dumbarton pour quitter discrètement la soirée. Il prit le temps de glisser à l'étudiante préposée au vestiaire :

- J'ai connu ce Laflamme. C'était un faux curé. Et s'il était anthropologue, alors je suis jésuite.

Après quoi il s'éclipsa en sifflotant *Non, je ne regrette rien.*

J'ai dit que quatre personnes sur cinq souscrivaient, au moins verbalement,

aux ambitions justicières de Moluc, auxquelles elles prédisaient un succès planétaire. Pourtant, certains esprits forts, sans nier la beauté de la cause néandertalienne, avançaient que la recherche maladive de coupables parmi les générations passées commençait à leur saccager les gonades.

À ceux-là, Willy riva leur clou en avançant son argument massue : qu'aucun homme vivant ne pouvant fuir les responsabilités de *l'homo sapiens*, rendre justice à Moluc mettrait un point final à la kyrielle de procès en recherche de culpabilité qui engraisent les hommes de loi.

- Je ne vois pas de moyen plus radical pour purger les passions, affirma-t-il. Quand chacun d'entre nous se reconnaîtra coupable, sans restriction, on pourra tirer le trait final. Et passer enfin à autre chose.

- À quoi ? demanda un des sceptiques avec un hennissement sardonique.

- Mais, répondit la redoutable voix flûtée, aux culpabilités extra humaines, autrement dit métaphysiques. En commençant par tordre le cou à cette foutaise : la lutte contre les inégalités, paravent de toutes les injustices !

À ce moment du récit de Clémence, je ne pus m'empêcher d'intervenir.

- C'est son idée fixe. Moi, il n'ose plus me bassiner avec, mais si tu lui offres un public, il y revient au galop.

L'assistance s'était bientôt séparée en deux cercles. Regroupées autour de Moluc, les femmes se laissaient brutaliser par son verbe rocailleux. Les plus audacieuses demandaient la permission de lui tâter l'occiput, qu'il leur tendait volontiers. Alors elles le palpaient en se mordant les lèvres, leurs joues passaient du rose au rouge et elles lâchaient des rires haletants.

Moluc prenait de l'assurance en même temps qu'il descendait les bouteilles. Il n'hésitait plus à lâcher des plaisanteries cochonnes qui faisaient crever de rire ses auditrices. Interrogé une dernière fois par Mireille de Globemish-Holstein, sur son dispositif de campagne, il grogna :

- Clémence s'occupe de tout.

Mais Clémence affirma qu'elle n'avait pas fait le voyage à Montmartre pour révéler ses secrets stratégiques, seulement pour chercher du soutien.

- Que chacune d'entre nous ne perde pas ça de vue : un être humain existe

aujourd'hui, en plein Paris, victime d'un crime resté impuni depuis des dizaines de millénaires. Il faut que ça se sache, à vous de choisir les moyens.

Les hommes, eux, s'étaient réunis autour de Willy. Pour être précis, autour de Willy et de Mila Parangon, qui ne se quittaient plus. Difficile de savoir, donc, si c'étaient les paradoxes de Willy ou les phéromones de Mila qui mesméraient le sexe masculin – j'ai mon idée là-dessus.

Willy me raconta complaisamment par la suite comment, d'après lui, les choses avaient commencé.

- Dès qu'elle m'a aperçu, Mila est venue me serrer la main. Pendant toute la soirée, elle ne s'est occupée que de moi. Elle m'a confié qu'elle appréciait Moluc, mais qu'il n'était pas du tout son genre. Elle en avait vu d'autres.

- Vous voulez dire : d'autres néandertaliens ?

Il s'abaissa jusqu'à rire. Peut-être avait-elle vu d'autres néandertaliens, mais Willy semblait être la première personne d'une complexion hors du commun qui émit des ondes assez puissantes pour la captiver. Je demandai encore :

- Vous croyez que vous l'attirez d'une façon précise ?

- J'en suis sûr. Hélas ! avec moi, elle tombe sur un os. Je reconnais la force de ses phéromones. Mais enfin, je ne vais pas vous faire un dessin.

La fête avait pris fin à plus de deux heures du matin. Willy s'était beaucoup amusé. Et Moluc, avant de disparaître dans la nuit montmartroise sous son manteau en peau de loup, avoua qu'il ne s'était pas ennuyé.

Les deux compères avaient eux-mêmes remporté un énorme succès avenue Junot. La maîtresse de maison, de grosses larmes de gin perlant à ses faux cils, étreignit Clémence à leur départ.

- Ramène-les moi, je ne pourrai plus m'en passer. Pour lui, ne t'inquiète pas – elle désignait Moluc, en train d'ajuster sa casquette devant la psyché du vestiaire - on va s'y mettre toutes. Ou bien on arrive à en faire un héros international, ou bien je fais rentrer mille bouteilles d'eau de Vichy.

- Et Mireille est une femme de parole, conclut Clémence.

On me racontait tout ça, et on ne me demandait rien. Je ne pouvais pas rêver de situation plus confortable.

Or, j'avais bien besoin d'une situation confortable, au moins chez moi. Car ailleurs dans Paris, c'était une autre chanson.

Le délai de quinze jours que m'avait accordé M. de La Popelinière était aux deux tiers écoulé. Bien sûr, le *Chercheur de puces* était devenu lui aussi, par la grâce des médias, un héros international. Mais un héros résolument invisible.

J'appelai Maserati à son numéro confidentiel, et nous nous retrouvâmes au bar du George V. J'essayai de lui faire partager mes angoisses.

- C'est simple : si on ne retrouve pas ce sacré tableau, je peux dire adieu à la Cour des Comptes. Or, je m'y plais beaucoup. J'aurais donné un bras pour signer un nouveau bail de trois ans.

- Mais vous le signerez, des deux mains ! m'assura Maserati.

- Dans quelques jours, il sera trop tard. M. de La Popelinière est du genre humaniste, mais strict. Il ne m'a donné sa parole qu'en échange de la mienne.

- Par conséquent, vous êtes quittes.

Sa façon de prendre mes ennuis à la légère commençait à m'exaspérer. Il dut s'en apercevoir, car il se pencha un peu vers moi.

- Ne vous tracassez pas : c'est comme si c'était fait.

Le plombier que vous appelez au secours, avec dix centimètres d'eau partout chez vous, vous fait ce genre de promesse, et on sait ce qu'il en advient quatre vingt dix-neuf fois sur cent.

Mais Maserati se pencha encore un peu plus.

- Je ne veux pas vous sembler indiscret, me dit-il en baissant la voix, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire d'homme de Néandertal, que vous auriez

parmi vos relations ?

- Qui est-ce qui vous a raconté ça ? balbutiai-je atterré.

Il refusa de trahir ses sources. Il prétendait être au courant seulement d'une soirée à Montmartre, où étaient présents un nain, un néandertalien, plus Clémence, laquelle était mon amie, de notoriété publique.

- Comment ça, de notoriété publique ? balbutiai-je derechef.

- Votre amie est une personne publique. Tout ce qui tourne autour d'une personne publique devient, par la force des choses, de notoriété publique. À plus forte raison si elle se montre chez Mme de Globemish-Holstein : rien ne s'y dit ni ne s'y passe qui ne devienne, tôt ou tard, de notoriété publique.

Jusqu'ici, je m'étais mordu les doigts d'avoir connu Willy et donc, pour mes péchés, Moluc. Je réalisais maintenant dans quel guêpier ces deux-là m'avaient attiré. Moi qui n'ai que mépris pour les vanités du monde, mes moindres faits et gestes devenaient de notoriété publique ! Je connaissais le même sort que le *Chercheur de puces* et les ténors du show-business : je ne m'appartenais plus.

Maserati était un homme de devoir, mais pas un méchant homme. Il comprit mon désarroi et me posa brièvement la main sur le poignet.

- On sent chez vous l'ancien des douanes : vous prenez tout trop à cœur.

- Je n'y peux rien, c'est mon caractère.

Son geste m'avait touché au fond de mon désespoir. Il demanda l'addition sans que je réagisse, effondré que j'étais. Il s'exclama pourtant, avec une sincérité pleine de chaleur :

- Si, si ! Aujourd'hui, c'est ma tournée !

Ça ne correspondait pas tout à fait à son côté anglo-italien. Mais les policiers, quels que soient leur grade et leur spécialité, fréquentent forcément des gens issus de milieux difficiles, et ils copient leurs tics de langage.

Le lendemain matin, je croisai M. de La Popelinière entre les lambris de la Cour. Je ne lus pas sur son visage les bonnes dispositions qu'il me montrait d'habitude. De fait, il me fit froidement :

- Alors ?

Aurais-je dû lui chuchoter, de mon air le plus mystérieux : « Apprêtez-vous

à éprouver une grande joie ; je ne peux pas vous en dire plus. » ? J'écartai seulement les bras sans un mot. D'une voix encore plus froide, il me déclara :

- Je vous attends dans mon bureau vendredi matin, à dix heures.

Il y aurait, ce jour-là et à cette heure-là, quinze jours pile qu'il m'avait accordé mon sursis. En dehors de la publicité que Maserati avait attirée sur le détestable gamin – oui, lui aussi, je le détestais ! je détestais la terre entière, sauf Clémence – et de la polémique internationale qu'elle avait déchaînée au sujet de Murillo, mon bilan personnel était nul.

Moi qui fais rarement des cauchemars, mes nuits en étaient maintenant peuplées. Était-ce d'entendre chanter Willy quand je m'en allais le matin – le chœur des matelots du *Vaisseau fantôme* constituait, pour l'heure, son plat de résistance ? Mes cauchemars prenaient régulièrement un tour musical.

J'avais vu jadis, au festival d'Avignon, un superbe ballet de Merce Cunningham sur une musique de John Cage. John Cage en personne lisait, par-dessus sa propre musique et avec une application hilarante, la partie centrale d'un certain nombre de pages de *Finnegans wake*. L'orchestre comportait, comme souvent chez ce musicien, des pianos préparés.

Ce spectacle m'avait sûrement marqué, car dans le pire de mes cauchemars, Cage et les danseurs de Cunningham se barricadaient dans la Cité de la Musique, où l'armée les assiégeait. Et quand les troupes y pénétraient au petit matin, elles trouvaient le sol jonché de cadavres de pianos horriblement préparés.

Cette affreuse anecdote montre bien dans quelle zone dépressionnaire j'étais tombé. Dieu merci, ma force de caractère me permettait de montrer bon visage au moins à mes proches.

Une figure renfrognée eût été malvenue. La soirée chez Mme de Globemish-Holstein avait les suites que Clémence en attendait : en quarante-huit heures, Moluc parvint à marginaliser Murillo dans les conversations parisiennes.

Clémence patienta une journée, puis elle bondit hors de la tranchée. Un rendez-vous fut demandé au directeur de cabinet du ministre de la Justice, qui l'accorda immédiatement. Clémence s'y rendit avec Moluc et Willy.

Elle rentra dormir rue de Beaune cette nuit-là. Ce fut donc Willy qui me rapporta ce qui s'était passé dans le bureau du directeur de cabinet.

- Un homme sérieux, comme on s'attend à en trouver dans ce genre d'endroit. Il nous a regardés, Moluc et moi, sans la moindre émotion. Il a dit seulement à Moluc : « Il paraît que le professeur Dumbarton vous a reconnu en tant que néandertalien. Un bon point pour vous. »

Ils étaient seuls avec lui qui prenait des notes à mesure que Clémence exposait l'affaire. Il demanda enfin à Moluc ce qu'il réclamait.

- Justice, répondit l'autre avec une sobriété prenante.

- Je veux dire : sur le plan des réparations ? insista le directeur de cabinet.

- C'est à discuter, répliqua Moluc sur le même ton simple et direct.

Le haut fonctionnaire prit note avec un bref hochement de tête.

- L'affaire est complexe, conclut-il. Je dois en référer au garde des sceaux. Nous avons déjà échangé trois mots là-dessus à sa descente de voiture. Tenez-vous prêts, au cas où il souhaiterait vous recevoir.

Je demandai prudemment à Willy si, à son avis, c'était sérieux, ou si on voulait seulement se débarrasser d'eux. Il eut un sourire condescendant destiné à me faire toucher du doigt mon ignorance du monde – j'ouvre ici une parenthèse : Willy était fils unique, et tous ceux que j'ai fréquentés se sont obstinés à m'apprendre les usages du monde, que je devais avoir l'air d'ignorer.

- Jean-Jules, soupira donc Willy, me prenez-vous pour un crétin (sous-entendu : « comme vous ») ? Je sais distinguer le haut fonctionnaire efficace du *trudiikii* borné.

De fait, dès le lendemain matin, Clémence, Moluc et Willy étaient appelés chez le garde des sceaux – on dira après ça que la justice prend son temps.

À leur grande surprise, ils y retrouvèrent Dumbarton. On fit rapidement les présentations. Le professeur contemplait Moluc d'un air à la fois courtois et rêveur. À cause de la solennité des lieux, sans doute, son sifflotement célèbre demeura intérieur pendant toute l'entrevue.

- Je me suis permis d'inviter le professeur Dumbarton, qui est un vieil ami :

nous étions ensemble au lycée Henry IV, déclara le ministre. La bonne Mireille de Globemish-Holstein lui a demandé, l'autre soir, son avis sur M. Moluc. Peux-tu réitérer ton diagnostic, mon cher vieux, ou préfères-tu en changer ? Cette affaire est trop lourde de conséquences pour qu'un doute puisse planer.

Dumbarton s'approcha de Moluc et tourna autour de lui. L'autre ne bronchait pas, donnant aux personnes présentes une belle leçon d'humble dignité. L'ayant regardé sous ses deux profils, le professeur se mit face à lui, examina attentivement son front, son nez, ses yeux et son menton, en se gardant de le toucher. Dumbarton mesurait vingt-cinq bons centimètres de plus que son sujet, aussi pliait-il légèrement les genoux pendant son examen.

Enfin il sortit de sa poche une paire de gants en caoutchouc qu'il enfila, avant de lever les mains vers la tête de Moluc.

- Vous permettez ?

Docile et coopératif, Moluc releva ses cheveux d'une main velue. Dumbarton glissa alors les siennes sur le crâne, et palpa longuement l'occiput qui s'offrait à lui. Après quoi il ôta ses gants qu'il jeta dans la corbeille du ministre.

- Eh bien ? fit la voix fébrile de celui-ci.

- Je maintiens formellement mon premier avis. M. Moluc est un homme de Néandertal.

Le garde des sceaux se frotta rapidement les mains.

- Ne me demande pas de commentaire, ajouta le professeur avec une amertume anticipée.

- Mais je ne t'en demande aucun ! s'exclama le ministre. J'ai ton témoignage, et il me satisfait, au-delà de toute expression !

Il sonna. On apporta aussitôt des rafraîchissements, ce qui permit à l'hôte de demander aux quatre autres s'ils ne crevaient pas de soif.

Les détails de cette entrevue décisive me furent rapportés par Clémence. Elle était aux anges. Elle est restée rue du maréchal Harispe, où nous avons eu une folle soirée. Il a fallu coucher Willy qui avait beaucoup trop bu.

Sur le coup de deux heures, Moluc s'éclipsa dans la nuit parisienne sous sa casquette de peau de loup, éméché mais content de lui.

La veille de ma comparution devant M. de La Popelinière, j'essayai vainement de joindre Maserati. Je lui laissai le message du désespéré prêt à se jeter du haut de la tour Eiffel. Sourd à ma détresse, il s'abstint de me rappeler.

J'étais forcé d'avouer ma déconfiture. Ce voyou de *Chercheur de puces* continuait de me narguer du fond de son invisibilité, en agitant sa main sale, et en ouvrant sa bouche édentée pour me crier : « Cours toujours ! »

Je passai une très mauvaise nuit. Clémence dormait rue de Beaune. Demain vendredi, dans l'après-midi, elle allait avec Moluc au musée de l'Homme où ils retrouveraient un photographe de *Paris Match*. Il s'agissait de tirer le portrait de Moluc *in situ*, si j'ose dire, devant son simulacre en cire. Willy était de la fête, évidemment.

La joie du trio me mettait à la torture. Je cachais autant que je pouvais mon état dépressif, mais tout de même, il devait bien en transpirer quelque chose. Et croyez-vous qu'un des trois m'aurait demandé comment ça allait ? Rien du tout. Surexcités par l'incroyable succès de leur campagne paléolithique – le premier ministre les recevait dès lundi –, ils ne me voyaient plus. Ou s'ils me voyaient, c'était comme un quidam juste bon à rendre certains services, par exemple poster une lettre ou rapporter des sandwiches.

Donc, je passai une nuit épouvantable. Mon cauchemar musical de cette nuit-là me mit aux prises avec Léonie, que je n'avais pas vue pourtant depuis dix ans. Elle dirigeait une chorale dénommée *Les Mélodieuses de Pech Merle*, composée uniquement de femmes des cavernes. Toutes avaient des voix de

canards atrabillaires et Léonie, sous les traits de Mila Parangon, les dirigeait à coups de fouet tandis qu'elles attaquaient *Carmina burana*.

Je me réveillai hagard et baigné de sueur. Je ne me rendormis, d'un sommeil insondable, qu'une heure avant l'intervention des crincrins déchirants d'un orchestre baroque à mon radio-réveil.

Je pénétrai comme un voleur dans le palais Cambon, où je m'enfermai dans mon bureau pour mettre mes papiers en ordre. Je me sentais dans la peau d'un général mis en déroute, et qui rédige son testament avant de se faire sauter la cervelle. Qu'au moins celui qui prendrait bientôt ma suite sache que je n'étais pas un « nullard absolu », comme Willy jadis aux yeux d'un sinistre *trudiikii* venu l'injurier à domicile.

À dix heures, serrant sous mon bras ma misérable contribution au rapport annuel de la Cour des Comptes, je frappai à la porte de M. de La Popelinière.

- Entrez, entrez ! me répondit-il.

À ma stupeur, il y avait quelque chose de radieux dans sa voix.

De fait, à peine étais-je dans son bureau qu'il se précipita vers moi, rose de joie. Au comble de l'exaltation, il prit mes mains dans les siennes.

- Ah ! mon cher Gassendi, je le sentais depuis toujours, mais vous m'en apportez la preuve : vous êtes un sacré loustic ! Allez, avouez-moi comment vous vous y êtes pris ?

Je dus esquiver un pâle sourire, car il fronça les sourcils. Il n'imaginait pas que je pusse ignorer les événements matinaux de ce jour d'hiver.

Je pris alors une décision si rapide que j'en fus moi-même sidéré. Je fis celui qui avait toujours été sûr de quelque chose sans savoir exactement de quoi – un coup difficile, pourtant je le réussis. Je forçai mon sourire à se colorer.

- C'est une surprise qu'on m'a faite, dis-je. Je savais qu'il y aurait un heureux dénouement, mais on m'a tu les circonstances.

Alors il me raconta, en se tordant de rire, ce qui s'était passé au musée du Louvre de bonne heure ce matin-là. Venue prendre son service dans les sous-sols, une technicienne de surface avait découvert, à côté d'une porte de service, un colis abandonné. Des bruits d'attentats basques et islamistes présumés

couraient alors dans Paris. Il pouvait donc s'agir d'une bombe de fabrication artisanale, et on avait alerté illico les artificiers de la Préfecture.

- Si c'est une bombe, déclara l'officier mis en présence du colis suspect, c'est le premier engin de ce format qu'on me met sous le nez.

Le colis mesurait en effet 237 x 227 x 20 centimètres, dimensions inusitées pour une bombe, même artisanale. Les démineurs ayant découpé prudemment l'emballage, une toile de maître présumée apparut. Elle représentait le plus détestable des gamins, en train de farfouiller dans sa chemise innommable pour en débusquer la vermine.

- Et vous ne savez pas la meilleure ? me dit M. de La Popelinière. Les Finances ont déjà réclamé le Murillo pour le bureau du ministre !

Il me prit par l'épaule et me conduisit jusqu'à sa table, où il joignit aux autres le dossier que j'avais apporté. Je dis sans me démonter :

- Il manque une fin à mon rapport. Je parle encore du *Chercheur de puces* comme d'un « objet non localisé ».

- Ah ! ah ! s'esclaffa M. de La Popelinière, je vous dis que vous êtes un sacré loustic, Gassendi ! Asseyez-vous à mon bureau : nous allons la cuisiner ensemble, votre fin !

Je dois le confesser, le côté blague-à-part de M. de La Popelinière m'étonna. L'épilogue de l'affaire du *Chercheur de puces*, qu'il me dicta, narrait la réapparition de la toile de Murillo – la question de son authenticité étant réglée une fois pour toutes – avec une minutie qui la transformait en feuilleton désopilant. La Réunion des Musées Nationaux et le ministère des Finances en prenaient plein les dents. Ni l'une ni l'autre n'ayant réussi à remettre la main sur le tableau, sa réapparition soudaine, où ils n'étaient pour rien, représentait la pire humiliation pour la forme, car par bonheur, ils en avaient vu d'autres.

Cette version caustique remplaça la fin de mon rapport. Sur quoi M. de La Popelinière, décidément heureux de vivre, m'assura que le renouvellement de mon contrat à la Cour ne posait plus de problème.

- Nous serions fous de nous priver des services d'un garçon comme vous. On a déjà passé l'éponge sur vos relations avec Mme Parangon et M. Willy,

ajouta-t-il narquoisement, on la passera sur vos liens avec un homme de Néandertal. Vous choisissez vos amis avec un certain sens de la provocation. Mais dans un milieu un peu guindé comme le nôtre, ça rafraîchit.

L'euphorie où m'avait plongé la réapparition du *Chercheur de puces* s'était évanouie d'un seul coup. La maigre silhouette du gamin laissait place à la carrure menaçante de Moluc.

- De toute façon, conclut M. de La Popelinière, vous me trouverez toujours à vos côtés pour vous défendre, bec et ongles. Pour commencer, vous allez me faire le plaisir de prendre votre journée. Nous nous reverrons lundi. Et nous parlerons de votre avenir.

J'appelai aussitôt Maserati, et j'eus la chance de tomber sur lui du premier coup. Bien entendu, il était au courant de la réapparition du Murillo.

- Je n'ai fait qu'allumer la mèche, affirma-t-il avec une modestie à peine jouée. Mes statistiques ne mentent jamais : le résultat s'obtient sous quinze jours, dans quatre vingt dix-sept virgule soixante-trois pour cent des cas. Là, j'avoue que nous étions limite, mais enfin on est tombés pile poil !

Je l'ai déjà signalé, ces emprunts au parler des couches difficiles collaient mal avec son côté anglo-italien, en tout cas d'après moi.

Nous convînmes d'un déjeuner pour fêter une victoire capitale pour mon avenir dans la fonction publique. Je voulais en plus marquer le coup en lui offrant un cadeau original. Le Prado étant trop loin, je me rendis à la librairie du musée du Louvre en quête d'un ouvrage à la gloire de Murillo.

Le nombre de publications sur le peintre sévillan qui avaient fleuri, depuis le battage fait autour du *Chercheur de puces*, me stupéfia. Sans m'en vanter auprès des vendeuses, je me sentais assez fier d'y être pour quelque chose. Je choisis le livre le plus coûteux, qui me parut aussi le plus beau. Sur la jaquette, *La Cuisine des anges* me sembla un sujet amusant pour un policier.

En mangeant sur le pouce au restaurant du Louvre, je ruminai l'allusion de M. de La Popelinière à mes relations avec Moluc. Elle s'ajoutait à l'allusion de Maserati au bar du George V. Pourquoi m'incruster dans mon antipathie pour ce garçon ? « Parce que son histoire est totalement bidon ! » ricanait la voix

d'Élie Barbarin. Bidon, malgré l'avis formel du professeur Dumbarton ? Alors, que reste-t-il au monde qui ne soit pas bidon ?

J'approfondis mon examen de conscience : pourquoi ne pas adopter une attitude moins négative à l'égard de Moluc ?

Bien qu'alléché par un western crépusculaire rue des Écoles, j'optai donc pour une visite au musée de l'Homme. Clémence, Moluc et Willy devaient y retrouver un photographe de *Paris Match* : ayons l'air, pour une fois, de nous intéresser au curriculum vitæ de l'homme de Néandertal. Ayons l'air, aussi, de courir auprès de mes trois meilleurs amis, pour leur porter en priorité la nouvelle qui illuminait ma vie : le retour triomphal du *Chercheur de puces*.

En entrant au musée de l'Homme, je pris l'escalier situé à gauche. Il conduit à la galerie où est résumée, avec une concision drastique, l'évolution de l'humanité. On y assiste à une sorte de marathon où tous les hominiens sont engagés, du minuscule australopithèque au néandertalien et à l'homme de Cro Magnon – *sapiens sapiens* : vous et moi -, lequel porte un vêtement épais et des bottillons fourrés pour parer à une glaciation toujours possible. Les plus évolués brandissant l'épieu et le biface, ils vont au pas de charge vers une ligne d'arrivée encore plus mystérieuse que la ligne de départ.

Au sommet de l'escalier vous accueille une immense vitrine, en escalier elle aussi, sur laquelle une inscription vous prévient, au cas où ça vous aurait échappé, que « L'Homme est un primate ». D'où la quantité de statues dans cette vitrine, représentant des singes amusants et un homme des cavernes – peu sympathique, pourquoi mentir ? – vêtu d'une peau de bête.

Devant la vitrine se tenaient immobiles trois personnes qui me tournaient le dos. L'une était d'une complexion hors du commun, les deux autres étant un homme large, pas très grand, et une femme d'environ un mètre soixante-six.

Je montais sans bruit et m'arrêtai soudain. Malgré l'éclairage intimiste, je me trouvais assez près d'eux pour distinguer, clairement, une main velue en train de se promener sur les fesses de la femme. Je crus qu'un couteau de silex m'ouvrait la gorge en me vidant de tout mon sang.

Moluc mettait la main aux fesses de Clémence, qui ne bronchait pas.

Qui osera dire, après ça, que mon antipathie innée pour l'homme préhistorique était sans fondement ? Et il y a eu pire.

Quand j'avais été témoin du geste infâme de Moluc, et de la tendre soumission de Clémence, je n'avais rien trouvé de mieux à faire qu'un demi-tour muet. Sans un cri, sans une plainte, j'étais ressorti du musée et avais traversé le parvis des Droits de l'Homme – dérision ! - comme un somnambule.

Le monde autour de moi ne s'était pas écroulé. Il était toujours là, au contraire, avec ses couples de touristes monstrueux ou microscopiques, étroitement enlacés pour se protéger du froid. Il était toujours là à me narguer, tel le *Chercheur de puces* la veille encore. Et je ne pouvais m'ôter de l'idée que l'horrible gamin, auquel je m'étais colleté pendant des semaines et que j'avais cru mater une fois pour toutes, m'adressait un bras d'honneur.

Non, le monde, hélas ! ne s'était pas écroulé.

Ma réponse aux coups les plus rudes du destin – avouons que celui-ci dépassait les limites – était, d'habitude, de m'autopersifler. Si j'arrivais à me faire rire de moi-même, je tenais le bon bout. Cette fois, mon sens de l'humour fut mis à rude épreuve.

J'essayai : « Clémence m'a vanté cent fois le magnétisme de Moluc sur les femmes, et pas les plus moches. Pauvre *trudiikii*, comment es-tu resté à ce point sourd et aveugle ? »

Et aussi : « Moi que les prétentions sexuelles de Willy faisaient mourir de rire, j'aurais mieux fait de m'interroger, quand Moluc reluquait Clémence ! »

Ou encore : « Envoûté par les phéromones de Mila Parangon, je n'ai pas senti venir celles de ce salaud d'homme des cavernes ! »

Ou enfin : « Insondable mystère de la sexualité féminine : on croit qu'Esmeralda se consume pour Phebus, et elle s'envoie en l'air avec Quasimodo ! »

Et puis l'image de cette main velue sur la part la plus sexy de Clémence, qui était tout de même la femme de ma vie, me revenait comme une hallucination. Mais aucun doute n'était permis : mes yeux, mes pauvres yeux avaient bien vu ce qu'ils avaient vu.

Mais je l'ai dit : il y a eu pire.

J'attendais, avec ce mélange brûlant de douleur et de plaisir morbide qu'allume la jalousie, que Clémence se manifeste – lui, il n'avait pas intérêt à se montrer ! J'attendais un coup de téléphone, qui ne vint pas. J'attendais une visite, au cours de laquelle je jouerais – à condition de contenir ma fureur – un rôle glacial, admettant froidement la liberté individuelle « et autres torchecul », selon les propres mots de Willy. Proclamant, surtout, mon refus de disputer le cœur de quiconque à un néandertalien. Au bout de cette scène étouffante, le pardon, ou la rupture.

Vers sept heures du soir, enfin, on sonna. J'allai ouvrir, aussi lentement que possible. Et je me trouvai devant Willy, son marteau de taille réduite à la main.

Je devais être livide, car son sourire s'évanouit à mon apparition.

- Qu'est-ce qui vous arrive, Jean-Jules ?

- Rien, répondis-je en tâchant de garder mon self-control. Vous êtes seul ?

- Le photographe n'était pas content de son matériel, il en a fait venir d'autre. Ils sont encore au musée.

Il fit son saut en tire-bouchon habituel pour retomber sur mon canapé. Pendant un bon moment, il me regarda de sous son vaste front. Il chuchota enfin :

- Vous êtes au courant, hein ?

Il m'avait dit un jour que mon visage était un écran de cinéma. À cet instant précis, on devait y voir, en gros plan, la main baladeuse de Moluc sur les fesses frissonnantes de Clémence. Je n'eus donc pas à répondre.

- Bon, fit-il, ça économisera les platitudes. Je ne vous demande pas depuis combien de temps vous avez compris. Je peux vous dire ceci : ça dure depuis

la soirée chez Mireille de Globemish-Holstein.

Comment n'avais-je pas noté que, depuis cette soirée, Clémence rentrait régulièrement rue de Beaune en ne me demandant jamais de l'accompagner, et qu'elle n'était restée qu'une seule fois rue du maréchal Harispe ? Inutile d'épiloguer.

- Elle ne veut plus vous dissimuler la vérité, même en sachant que vous la prendrez de travers : Moluc a maintenant son portemanteau chez elle pour y accrocher sa pelisse et sa casquette. Elle vous garde une immense affection. Elle a essuyé furtivement une larme devant moi.

Comme je me mettais debout, il s'inquiéta. Il y avait une vraie compassion, peut-être une vraie affection dans son regard. Il murmura :

- Je suis désolé de ce qui est arrivé, Jean-Jules. Je suis comme vous : je m'attendais à tout, sauf à celle-là.

- Fichez-moi le camp, grondai-je. Tout est de votre faute. Je maudis l'heure et le jour où je vous ai rencontré.

Lui aussi s'était mis debout, sur mon canapé. Il écartait ses bras courts, les yeux pleins de larmes. Il fallut que je fasse un effort inouï pour ne pas céder à l'émotion et fondre en larmes, moi aussi.

- Sortez d'ici ! tonnai-je. Et ne remettez jamais les pieds chez moi !

Il sauta sur le tapis et courut à la porte que j'entendis s'ouvrir. Je vis alors qu'il avait oublié son marteau sur mon canapé. J'attrapai la miniature d'outil et je la jetai rageusement sur le palier avant qu'il ne soit rentré chez lui. J'eus le temps d'apercevoir son visage écarlate, vraiment horrifié.

Chose surprenante, un double somnifère me suffit pour passer une excellente nuit, que ne vinrent troubler ni John Cage, ni Léonie, ni même *Les Mélodieuses de Pech Merle*.

Le lendemain, donc samedi, je partis pour Saint-Malo. C'est mon havre habituel quand un gros ennui me tombe dessus. Le soir, j'allai à marée basse jusqu'à l'île du Grand-Bé. S'arrêter de nuit sur la tombe de Chateaubriand, contempler tous les feux de la baie qui s'allument et s'éteignent sans répit chacun pour soi, s'assurer qu'on n'a pas changé la période du phare de Fréhel

sans prévenir les navigateurs, voilà la thérapie que je conseille à tous ceux que tenterait le suicide.

Rentré à Paris dès le lundi, je passai aussitôt à une agence immobilière de l'avenue de La Bourdonnais : je mettais en vente l'appartement de la rue du maréchal Harispe. Nous tombâmes d'accord sur un prix pharamineux.

Rue Cambon, je demandai et obtins une entrevue avec M. de La Popelinière, à qui je présentai ma démission. L'excellent homme, qui s'était pris, je crois, d'une sincère affection pour moi, se tracassait. Malgré son insistante curiosité, je me refusai à toute explication.

- Je comprends qu'il vous arrive quelque chose de gravissime, me dit-il. Je respecte votre mutisme. Cependant mon devoir est de vous mettre en garde. Vous êtes encore jeune, une carrière brillante s'offre à vous : ne fichez pas tout par terre sur une impulsion affective.

Et il ajouta, en me jetant le même regard que Willy comprenant que j'avais tout compris :

- S'il s'agit d'une affaire de cœur, croyez-en mon expérience : ça se tasse, et ça finit par s'oublier. Sur le coup, il suffit de boucler sa cuirasse, et de se changer les idées.

Ainsi M. de La Popelinière avait vécu, lui aussi, une ou plusieurs affaires de cœur. En somme, nous étions confrères, mais cette fois-ci au même niveau hiérarchique. La découverte me réconforta, d'une certaine façon, sans modifier ma résolution. Nous nous quittâmes en vrais amis.

- Si vous revenez sur votre décision, me dit-il avant de fermer sa porte, n'hésitez pas à me faire signe.

Le mardi, à neuf heures, la vendeuse de l'agence me demanda si elle pouvait venir tout de suite, avec un couple de clients.

La femme était d'une taille ordinaire, de type oriental, plutôt jolie malgré un visage un peu rond et une incapacité totale à se fendre de l'ombre d'un sourire. L'homme était un blond frisé, qui mesurait près de deux mètres et pesait dans les cent cinquante kilos. On est bien obligé, en pareil cas, d'imaginer certaines situations, et mes cheveux se dressèrent brièvement sur

ma tête.

La vendeuse leur fit visiter l'appartement qu'elle affectait de connaître comme sa poche, en submergeant ses clients d'un flot de détails en anglais macaronique. L'homme et la femme ne lui répondaient pas et ne lui demandaient rien. Ils échangeaient parfois quelques paroles dans une langue à consonances slaves, mais je ne m'y connais pas bien.

Ils restèrent chez moi près d'une heure. Puis l'homme regarda sa montre à complication, fit le geste d'ingurgiter quelque chose et ils s'en allèrent en m'ignorant. La vendeuse me serra la main avec un sourire énigmatique.

À midi moins le quart, elle me téléphona pour m'avertir que l'affaire était dans le sac. Le prix pharamineux n'avait même pas été discuté. Un chèque confortable était déjà en sa possession. Nous fixâmes séance tenante une date pour la signature du compromis de vente.

Moi qui déteste que les choses traînent et que les adieux s'éternisent, j'étais comblé. Je serais sous peu riche et libre. Bouclons notre cuirasse, et oublions courageusement le reste avant qu'il ne s'oublie tout seul. M. de La Popelinière, c'est à des hommes de votre trempe qu'on devrait confier l'éducation sentimentale de la population !

Une joie mauvaise m'échauffait, quand je me figurais la tête de Bec-de-gaz, la première fois qu'un *ça* encore pire que les autres, un *ça* de deux mètres et cent cinquante kilos, pénétrerait dans l'ascenseur avec lui.

La même joie, avec une nuance honteuse que je balayai d'un revers de main, m'étreignait en imaginant Willy, le jour où il découvrirait que son nouveau voisin était une personne d'une complexion telle qu'il était à peine un moucheron à ses yeux. Aucune vengeance n'était trop cruelle, envers celui qui avait fait de mon existence un champ de ruines où croassaient les corneilles.

Mon seul regret était le chagrin de la comtesse. Elle m'aimait bien, elle allait s'abîmer en gémissements. Elle se persuaderait aussitôt que les nouveaux propriétaires étaient les affidés d'une mafia russe ou géorgienne, et elle se réveillerait en sursaut dix fois par nuit, persuadée que des crimes sans nom se commettaient au cinquième. Que d'angoisse ! Mais c'était le sel de sa vie.

C'était un bel après-midi d'hiver ensoleillé, pas trop froid et bien sec, comme je les adore. Je marchais d'un pas soutenu sur l'allée cavalière du Champ de Mars, en direction de l'École Militaire.

Dans huit jours, je ne posséderais même plus une chambre de bonne à Paris, mais mon compte en banque se serait enflé de deux millions. Qu'est-ce que j'allais faire de tout cet argent ? Et qu'est-ce que j'allais faire de moi ? Je n'avais pas encore pris ma décision.

Impossible de ne pas suivre, à travers les médias, l'effarante progression des affaires de Moluc. À peine reçu chez le premier ministre, le trio – infernal, si les mots veulent encore dire quelque chose – le trio voyait les gardes républicains en faction devant l'Élysée lui présenter les armes.

La perspicacité d'un philosophe du *Monde* nous avait ouvert les yeux : le gouvernement français, en difficulté en Europe, en Afrique, en Amérique, et même en France, jouait à fond la carte néandertalienne pour redorer son blason. Rendre justice à Moluc étant devenu un enjeu majeur de la politique française. La patrie des droits de l'homme devenait celle des droits de l'homme des cavernes.

Pour contrebalancer les effets dévastateurs, moralement parlant, de cette croisade, le président des États-Unis envisageait de recevoir Moluc à la Maison-Blanche, ou même dans son ranch du Texas. Seule fausse note : les Indiens regardaient de travers cette intrusion du paléolithique dans la société américaine, y flairant une menace sournoise contre leur préséance historique.

Pour Dumbarton, il avait acquis plus de renom dans cette affaire qu'en quarante ans de fouilles sous des climats insalubres. Mais il refusait à présent

toutes les interviews. Ceux qui avaient la chance de l'approcher le trouvaient désabusé, et même aigri. Ne parlant presque plus, il sifflotait à tout bout de champ. Ses dernières paroles audibles, combien significatives, avaient été : « J'aurai la peau de ce type, dussé-je y laisser la mienne ! Je découvrirai quel *homo* prometteur a disparu du fait de cette crapule de *neanderthalensis* ! » Après quoi il s'était mis à siffloter *Strawberry fields for ever*.

Mais assez de ragots. S'il est vrai que mon cerveau ait une carte, je veux en rayer à tout jamais *neanderthalensis* et sa clique.

Une fois de plus, je me demandais quel futur choisir. J'apercevais au loin l'École Militaire. J'aurais pu m'engager dans la Légion, comme Gary Cooper dans *Beau Geste* ou Gabin dans *La Bandera*. Mais je me sentais déjà un peu vieux pour le rôle – et puis, mon physique se prête moins à l'uniforme que ceux de Cooper et de Gabin.

Il fallait au moins, dans un premier temps, que je mette une bonne distance entre Paris et Jean-Jules Gassendi.

J'avais songé à m'installer dans un pays tout à fait nouveau pour moi, dont j'ignorerais jusqu'à la langue. La Seine Saint-Denis était trop proche. Les îles à milliardaires me dégoûtaient. Les villes musées me tuaient le moral d'avance. Je craignais de me lasser vite du Grand Nord. Les romans de Joseph Conrad et leur cadre tropical me fascinaient, mais si leurs héros sont souvent au bord de la psychose, l'environnement ne doit pas y être pour rien.

Inutile de me voiler la face : aller vivre ailleurs qu'à Paris me posait un sacré problème. Mais avant de signer l'acte de vente définitif, j'avais encore le temps de chercher et de trouver le refuge idéal.

Si j'y arrivais, je me ferais naturaliser. Je ne voulais plus appartenir à une nation assez bornée pour regarder *sapiens* de haut et porter aux nues *neanderthalensis*. Mais j'ai dit qu'on n'en parlerait plus.

Je m'arrêtai dans ma promenade pour laisser passer les voitures, avant de traverser la rue Joseph Bouvard – sans même lui accorder le statut d'avenue, Paris a donné le nom d'un humble architecte municipal à une voie publique parmi les plus majestueuses et les mieux situées du monde occidental.

À cet instant, quelqu'un prit ma main. Un serpent se serait glissé entre mes doigts que je n'aurais pas été plus effrayé. Je voulus me dégager, mais la main humaine qui avait attrapé la mienne tenait bon. C'était celle de Willy.

- Ils m'ont viré, moi aussi, dit-il rapidement. Moluc prend des colères folles parce que je ne marche pas assez vite. Et Clémence trouve, finalement, que ma présence auprès de son jules apporte une connotation négative. « J'ai l'impression de présenter un numéro de cirque ! », voilà ce qu'elle m'a dit avant d'entrer chez le président de la République. On ne parle pas comme ça à Willy. Je préfère laisser tomber. De toute façon, ils vont se casser la gueule.

Tout à son aigreur, il s'avança pour traverser. Une moto qui venait de griller le feu rouge fonça sur lui.

- Attention ! criai-je en le tirant en arrière.

Quand le danger fut passé, la voix flûtée demanda :

- J'ai la permission d'y aller, maintenant ?

Nous avons traversé l'avenue et poursuivi notre chemin sur l'allée cavalière. Il ne me lâchait pas. Plus doucement, je fis une nouvelle tentative pour me dégager. Mais il résista avec la force que je lui connaissais.

- Ça me rassure de vous tenir la main dans ce milieu hostile. N'allez rien vous imaginer d'autre.

Ainsi nous avons continué vers l'École Militaire. Dire si j'étais mécontent ou satisfait m'est impossible. Soulagé ? Bizarrement, alors. Comme on est soulagé de n'avoir plus à résoudre le sacré problème de vivre ailleurs qu'à Paris. Comme on est soulagé de n'avoir pas tout à fait vendu son âme aux *trudüküs*, même en y laissant des plumes.

J'entendis cependant Willy qui ricanait tout bas. Et il dit entre ses dents :

- Dire que je me suis donné tout ce mal pour un type qui n'est même pas mon genre !